

Bibliothèque numérique

medic@

Leroy, Alphonse. Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement. Suivi de : Réponse par M. Alphonse Leroy à un mémoire sur une imputation d'impéritie.

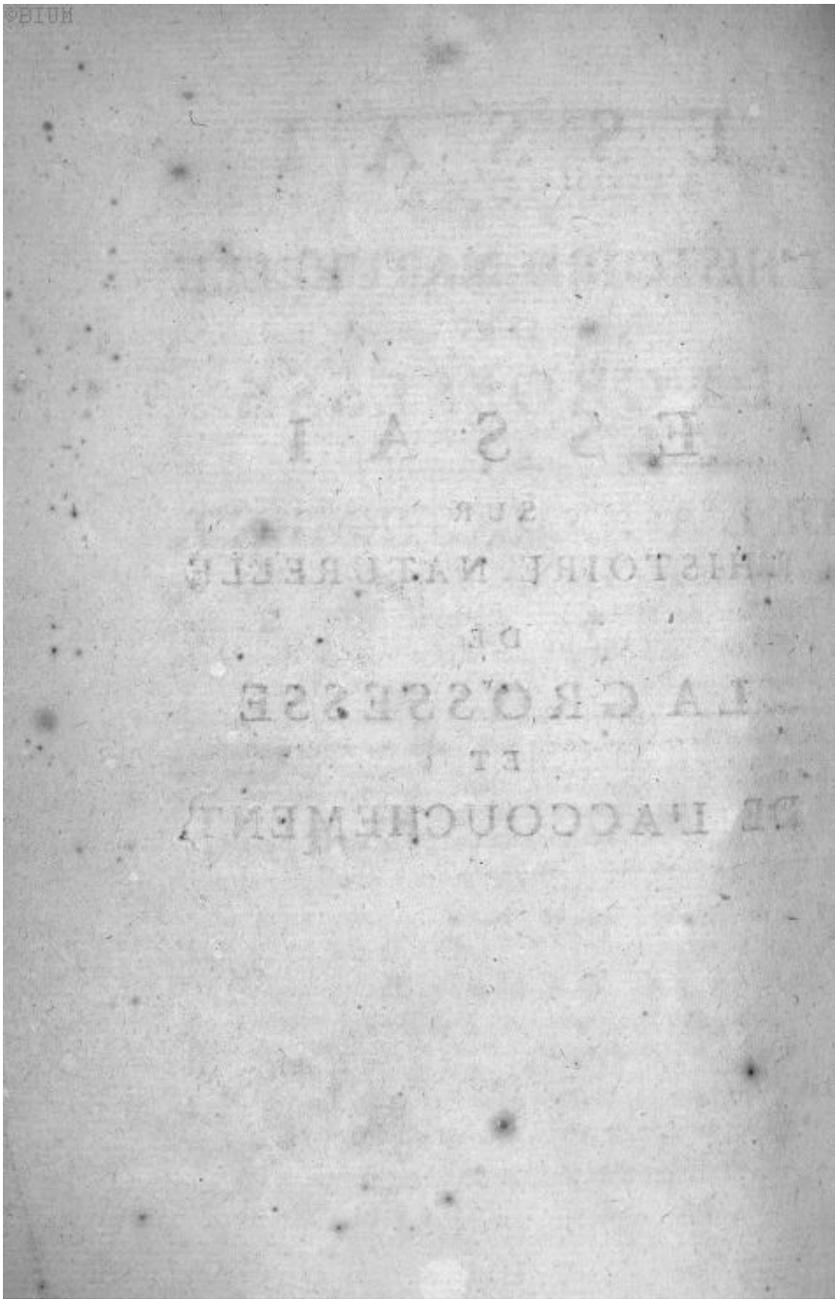
A Genève et Paris : Leclerc, 1787.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?34675x02>

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
LA GROSSESSE
ET
DE L'ACCOUCHEMENT.





ESSAI
SUR
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
LA GROSSESSE
ET
DE L'ACCOUCHEMENT.

PAR M^e ALPHONSE LEROY, Docteur, Régent,
Professeur de Médecine, d'Accouchemens, & ancien
Professeur de Chirurgie des Ecoles de la Faculté de
Médecine de Paris.

La statue d'Isis en Egypte étoit cachée sous des voiles multipliés ;
chaque siècle en enlevoit un ; Hiéroglyphe sublime ! par lequel les
Hiérophantes désignoient les conquêtes lentes que le travail & le
tems obtiennent sur la nature & la vérité.

Détachemens de la langue primitive, par M. LE BRIGAN.


A GENEVE.

Et se trouve A PARIS,

Chez { LECLERC, Libraire, quai des Augustins ;
VOLANT, Libraire, quai des Augustins, n^o. 25.
LEGRAS, Libraire, au bas du Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

*On trouve chez les mêmes Libraires, les Ouvrages
suivans du même Auteur.*

**Recherches sur les habillemens des Femmes & des En-
fans. 1772. Il n'y en a plus qu'un petit nombre d'exem-
plaires.**

**La Pratique des Accouchemens , contenant l'Histoire
critique de la Médecine, & de la pratique des princi-
paux Accoucheurs depuis Hippocrate jusqu'à nos
jours, pour servir d'introduction à l'étude & à la pra-
tique des Accouchemens. 1776.**

Alphonse Leroy à son critique. 1776.

**Recherches historiques & pratiques sur l'opération de
la symphise, &c. 1778.**

**Observations & réflexions sur l'opération de la sym-
phise & les Accouchemens laborieux. 1780.**

Examen de l'Art des Accouchemens de M. B , ex-
trait de la Gazette de Santé. 1781.**

**Consultation *chymico-medico* légale, sur la question :
l'approche de certaines personnes nuit-elle à la fer-
mentation des liqueurs ? 1780. Arrêt est intervenu en
la même année en la Grand'Chambre de la Cour des
Aides en faveur du Mémoire & de la Consultation.**

**Lettre à MM. les Rédacteurs du Journal de Paris, sur
le moyen de remédier aux convulsions & de conserver
les enfans. 1785.**

**De la Nature & de l'Homme, plan raisonné, dans lequel
on rapporte à la médecine les connoissances anciennes
& modernes de la physique & de la chymie. 1785.**

M. DCC. LXXXV.

j

P R É F A C E.

IL feroit trop doux de cultiver avec une passion constante la science nécessaire à la conservation de la vie, si l'on pouvoit en avancer & perfectionner des parties essentielles, malheureusement trop dédaignées, sans éveiller & provoquer la jalousie de ceux entre les mains de qui elles sont un objet purement mercantile. Il est peu convenable d'occuper de soi le public, je le fais; mais j'espère qu'on me pardonnera de faire ici précéder le tableau de mes études d'un essai de mes travaux. On calomnie ma pratique & ma théorie. Je crois être dans l'obligation de défendre & de confirmer l'un & l'autre, pour l'utilité publique. Après avoir exposé le mode de mes études, de mon enseignement & de ma pratique en médecine, j'offrirai mes vues sur la grossesse & l'accouchement; parties dans les-

quelles j'ai acquis quelque expérience, qu'un intérêt personnel veut obscurcir, quoique très-souvent elle ait été salutaire, comme on pourra le juger.

Porté dès ma première jeunesse vers l'étude, j'en ai pris l'habitude & le besoin, autant par la curiosité, sentiment qui distingue l'homme, que par la simplicité & l'austérité de mon éducation. Mes premières études faites en province, je les recommençai dans l'Université de Paris, où j'eus le bonheur d'entendre les hommes aujourd'hui les plus célèbres (particulièrement M. l'Abbé de Lille) qui communiquoient le goût qu'ils avoient reçu de la nature & perfectionné par l'étude des grands modèles. Le goût ! ce vrai & seul présent qu'on doit faire à la jeunesse pour lui donner l'aptitude à tout.

Lancé à 19 ans dans la carrière du barreau, je n'y trouvai pas l'aliment que je cherchois. En réfléchissant que l'homme, plus occupé de l'intérêt de sa fortune que

P R É F A C E. iij

de celui de sa vie , avoit dû moins cultiver la médecine que les loix , je fus porté à 23 ans à l'étude de la nature par ce goût , cet amour ardent qu'a toujours la jeunesse , de faire quelque bien public. Amour du bien public ! doux besoin du cœur que la société n'a pas corrompu.

Le célèbre *le Cat* , plein d'imagination , Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen , ma patrie , confirma mon penchant & alluma chez moi l'enthousiasme pour une science qui , bien cultivée , peut concourir à la gloire & à la population des empires. Il me recommanda fortement , sans avoir égard à aucune de nos distinctions sociales , d'unir la pratique de la chirurgie & de la médecine à leur théorie : persuadé d'ailleurs qu'en unissant ainsi l'action à la méditation , je suivrois un penchant que donne à tous mes compatriotes leur éducation , leurs loix particulières & leur sol.

Je commençai par lire quelques ouvrages philosophiques d'Hippocrate ; &

a ij

le hafard m'ayant fait tomber fur l'admirable traité des animaux d'Aristote ; ces grands ouvrages me donnerent une impulfion , un mouvement tout-à-la-fois médical & philofophique qui ne s'eft point arrêté. Tous mes travaux depuis s'y font toujours adaptés.

La médecine , qu'on appelle une fcience conjecturale , m'a paru l'être infiniment moins qu'une autre , quand elle a trois bafes folides , l'anatomie , la chymie & la phyfique expérimentale. Ce font les trois portes du fanctuaire de la nature : quiconque fera les ouvrir, verra que la médecine peut avoir aujourd'hui l'existence la plus folide & la plus brillante , & qu'elle pourroit révéler en ce fiecle , ce qu'autrefois elle ne faifoit que prédire.

J'ai cultivé ces trois branches avec une ardeur fuivie , & j'ai cherché toujours à établir des rapports entre chacune des connoiffances qu'elles offrent , & la pratique de la médecine.

P R É F A C E. v

J'ai songé à communiquer mes connoissances par l'enseignement, & je crois les avoir perfectionnées & étendues, même en les communiquant. En promulgant ce qu'il y a de plus frappant dans les sciences, les grandes vérités d'un ordre général, qui doivent faire la base de la pratique, & auxquelles il importe d'attacher les étudiants, j'ai fait éclore en quelques uns le goût de la médecine, & chez ceux qui en avoient le goût, j'ai souvent eu le bonheur de faire naître & de soutenir l'enthousiasme. Mes élèves répandus dans diverses provinces & dans divers royaumes, ont acquis, les uns par leurs succès dans la pratique, d'autres par les places dont ils ont été honorés, une célébrité dont ils m'ont toujours payé généreusement le tribut dans leurs lettres pleines de sensibilité; ce qui m'a fait un bonheur que je ne changerois pas pour un autre.

J'ai peu écrit, peu désiré d'écrire, persuadé qu'on se multiplie mieux par un en-

a iij

feignement suivi, que par des ouvrages ; (vu sur-tout l'espece de déluge dont l'imprimerie menace l'esprit humain) à moins que des ouvrages ne soient le produit de nombre d'années passées dans le cabinet ; ce qui est impossible à un médecin qui exerce son art. Les vrais livres à faire pour lui , ce sont des élèves. Dans ces livres vivants , les idées se développent , & souvent dans les ouvrages elles se resserrent. Les élèves influent sur le présent & l'avenir : les livres , même les meilleurs , n'ont pas toujours une influence très-étendue. C'est pourquoi j'ai cru qu'un enseignement public de médecine théorique & pratique seroit d'une utilité bien plus grande que tout autre enseignement particulier.

Chargé par la Faculté de professer pendant une année la chirurgie françoise , je fis pour l'ouverture de ses écoles , un discours public , dans lequel j'établis quels sont les vices radicaux de l'enseignement public & particulier de la médecine & de

P R É F A C E. vj

la chirurgie , quels sont les moyens de les détruire. La Faculté qui , de tout temps , a accueilli ce qui lui a paru convenir au bien général , arrêta que ce discours feroit imprimé à ses frais : mais je n'ai point publié ce plan , dont l'exécution exigeroit une attention spéciale & une volonté ferme de la part du Gouvernement.

Mon plan en médecine a dirigé nécessairement mes travaux sur toutes les branches des sciences naturelles. Mais on a voulu me classer pour me reléguer à certaines parties ; comme si 23 ans employés continuellement à l'étude , ne permettoient pas d'embrasser la science entière. Il en est résulté que l'on m'a légèrement accusé de porter dans mes études un amour de nouveauté , un goût de systême. Toutes ces imputations hasardées n'ont point éteint ma passion de m'instruire. Soutenu dans ma marche , par un sentiment profond , j'ai apperçu de bonne heure que dans la nature tout s'enchaîne & se lie , & que nos divisions &

distinctions dans les sciences & les arts, n'appartiennent qu'à l'homme.

Pour parcourir mieux le labyrinthe de l'économie humaine, il m'a paru nécessaire d'étudier celui de la femme, où l'on aperçoit mieux que chez l'homme, & plus fréquemment, la cause & la marche des défordres. D'ailleurs la dégénérescence de l'espece commençant toujours dans la nature par les femelles, étudier les maux des femmes, c'étoit remonter à la source de ceux de l'espece humaine entière.

La femme est un être foible, que la douleur affiége au printemps de son âge, au milieu de sa vie, au déclin de ses jours. Les phénomènes étonnans que sa constitution offre sans cesse, attirerent dans les premiers tems, presque tous les regards de la médecine. De tous les recueils d'observations & des remedes déposés dans les temples d'Esculape, ceux qu'on rassembla les premiers, & qui avoient pour objet les maladies des femmes, furent recher-

P R É F A C E. ix

chés comme les plus précieux & les plus nécessaires. La politique elle-même sur cet objet important, anima la médecine ancienne à de grands efforts. Les gouvernemens anciens, peut-être plus occupés que les nôtres des avantages d'une population nombreuse & robuste, regardent les femmes & les enfans comme la ressource & le soutien de la patrie.

Il me semble, qu'éloignés du point où l'observation chez les anciens avoit conduit cette partie capitale de la médecine, nous avons perdu de vue qu'il existe, ainsi que le dit Hippocrate, une différence radicale, innée entre l'homme & la femme : on seroit même tenté de croire en considérant la manière dont les différentes branches de l'art de guérir sont à présent enseignées, que l'homme en soit le seul ou au moins le principal objet.

On n'a point encore publié de travaux, fruits d'une étude profonde, sur l'économie animale des femmes & des enfans.

x *P R É F A C E.*

Aucun ouvrage n'a encore paru depuis Hippocrate , dans lequel on ait rapporté toutes les connoissances que renferme la médecine , à la maternité future , présente ou passée , comme à un centre commun , d'où doit partir une vive lumière. C'est d'après ces idées que m'a fourni l'observation que je me suis attaché spécialement dans mon enseignement aux maladies des femmes. Il est résulté de cette marche que les grands principes de l'art de guérir ont été plus facilement saisis par mes auditeurs.

La femme étant spécialement destinée à la reproduction , l'art des accouchemens dut entrer & en effet entra dans mon plan d'étude , de pratique & d'enseignement. Aucun médecin en France ne s'étoit encore avant moi assujetti à la peine d'accoucher en présence des étudiants de malheureuses femmes du peuple , comme je l'ai pratiqué pendant plus de 12 ans ; & en effet , les préceptes ne se gravent bien dans l'esprit , sur-tout des jeunes gens ,

P R Ê F A C E. xj

qu'autant que l'œil & la main touchent ce que l'oreille reçoit pour le transmettre au jugement. C'est dans un art qui détruit ou conserve la vie qu'on devrait s'attacher à l'importance de cette grande vérité.

Il sembloit autrefois que la dernière borne de l'esprit humain, étoit la conception de l'art des accouchemens ; mais d'après la manière dont cet art étoit tracé dans les livres, il étoit impossible d'arriver au but. Laisant-là tous les livres, j'ai pris modèle sur la nature : je l'ai observée & j'ai dessiné sa marche dans un ouvrage historique, dans lequel je me suis élevé contre des erreurs accréditées. Aussi-tôt un auteur anonyme, dans une critique indécente est venu me jeter le gantelet. J'ai cru devoir le ramasser, afin de publier & d'établir mieux encore des principes nécessaires, que j'ai développés de plus en plus, & dans d'autres extraits d'ouvrages, & dans quelques examens d'observations que MM. les Rédacteurs du Journal de

xij *P R É F A C E.*

Médecine & de la Gazette de Santé, ont exigé de moi pour le progrès de l'art des accouchemens.

Une opération nouvelle est indiquée par M. Sigault : j'en rends l'exécution facile, utile & sûre ; nous nous réunissons : M. Sigault pratique l'opération, & nous obtenons un enfant vivant, qui d'après l'état de l'art des accouchemens n'étoit destiné à vivre qu'en donnant la mort à sa mere. Par nos soins réunis l'un & l'autre sont conservés. L'Europe entiere a l'œil attentif sur ce nouveau moyen de donner le jour à l'espece humaine. Je pratique six fois cette opération, & même avec de nouveaux succès : je la soutiens contre les frivoles objections qu'on ne cessoit de répéter & de réimprimer, quoique je les eusse détruites, & par des succès, & par deux ouvrages entrepris à ce sujet. Voilà une matiere de fermentation jettée dans le corps de la chirurgie, où plusieurs membres ont vu avec chagrin & malheureuse-

ment peut être avec humeur, que cette opération avoit été conçue & pratiquée par des Médecins.

J'ose écrire qu'il ne faut point d'instrumens, c'est-à-dire de forceps, dans l'art des accouchemens. Depuis 22 ans je ne les ai employés qu'une fois; encore j'eusse pu m'en passer. Pour donner efficacement tout secours aux femmes dans leur accouchement. Il faut s'attacher à une profonde connoissance de l'état de l'économie de la femme grosse & accouchante. J'ai écrit qu'il seroit important pour la population que les médecins se livrassent en France à l'étude & à l'enseignement des accouchemens que l'Allemagne, & sur-tout l'Angleterre & la Prusse, ont senti l'importance de cette vérité, & en ont éprouvé les heureux effets: voilà matière à dispute & à guerre.

Je ne cherchois aucune célébrité dans l'art des accouchemens. J'avoue même que je la craignois, parce qu'elle pouvoit nuire,

& en effet, elle a nuit à mon plan de pratique & d'enseignement. On donnoit aux étudiants en médecine une fausse idée de mes cours, & c'est pour la rectifier que je publiai l'an dernier un petit ouvrage où je donnai le cannevas de mon enseignement, sous le titre *de la Nature & de l'Homme* : on y voit l'application que j'ai cru pouvoir faire à la médecine des connoissances anciennes & modernes de la physique & de la chymie ; j'y rapporte l'homme à la nature entiere, & la nature entiere à l'homme (1). Néanmoins on s'est éloigné d'être juste à mon égard ; car quelques méde-

(1) M. G***, très-connu par des travaux littéraires pleins d'esprit & de sensibilité, fixa son attention sur le vaste de mon plan d'étude, & m'écrivit dans le *Mercur* de France, une lettre où il prouve, avec des grâces qui n'appartiennent qu'à sa plume, qu'une science ne s'agrandit que lorsqu'on y joint une grande étendue de connoissances pour multiplier ses rapports & ses analogies. C'est ce besoin senti d'un grand ensemble,

P R É F A C E. xv

cins consultés sur l'opinion qu'on pouvoit prendre de mes talens , m'accordoient des connoissances en accouchement & en physique ; les chirurgiens , des connoissances en médecine & en chymie ; les chymistes , des succès en pratique ; enforte qu'en même tems que chacun défendoit son bien , il n'étoit envers moi généreux que de ce qui ne lui appartenoit pas.

C'est beaucoup trop parler de moi sans doute ; mais j'ai cru devoir exposer mes travaux & mon zele , pour les progrès d'une science & d'un art que notre sociabilité rend de plus en plus nécessaire.

On me force de paroître au grand jour : mais avec le goût de la solitude , où la nature se communique à l'homme , je me suis préparé à ne pas le craindre , plutôt qu'à m'y produire. L'homme livré à

qui a fait naître l'Encyclopédie qui , comme l'observe très-bien M. G*** , aura toujours le défaut de n'être pas l'ouvrage d'un seul.

l'étude, semblable à ceux qui sont montés sur la cime des montagnes primitives, voit sous ses pieds les tempêtes excitées par les passions des hommes. Son ame montée à l'admiration du bien qu'il contemple & de celui qu'il peut faire, est invariablement tournée & fixée vers ce bel objet : il recule les bornes de son existence : il appelle à lui, non l'or qui fait un point dans ce globe, mais la nature entière avec laquelle il s'identifie. A ce moyen le tems & la vie, qui souvent ne sont qu'un fardeau insupportable pour ceux qui ne savent pas en calculer les biens & les maux, sont pour lui un présent du ciel dont il connoît tout le prix. Connoître, aimer la nature, voilà le souverain bien. Tout autre échappe, celui-là seul est intarrissable.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE

DE LA GROSSESSE

ET DE L'ACCOUCHEMENT.

L'HOMME ne sent jamais mieux sa dignité que quand il étudie l'harmonie de ses ressorts. Son intelligence, chef-d'œuvre de la divinité, va seule, jusqu'à pouvoir connoître, diriger & modifier la force active qui préside à l'organisation. Tel est le pouvoir que l'homme acquiert par la médecine. La médecine conserve ce que la sociabilité détruit : elle améliore & embellit l'existence : elle soutient l'homme en activité, arrête sa détérioration, sa décrépitude, & seule écarte les fléaux qui l'accablent s'il étoit abandonné uniquement à lui-même, ou à la nature, qui, embarrassée de sa richesse, ne s'occupe que des especes, & lui livre le soin des indi-

B

vidus. La médecine est donc un art dont le pouvoir égale quelquefois celui de la nature : c'est la nature perfectionnant la nature.

Je n'ai en vue dans ce foible essai que de contempler la naissance de l'homme. J'établirai d'abord les changemens qui, pour son organisation, arrivent dans la femme. Je décrirai ensuite la structure étonnante du viscere, où recevant ses premiers développemens, il s'accroît suffisamment pour vivre par lui-même. Enfin, j'indiquerai les travaux qui l'amènent à la lumière. Je voudrois avoir le mérite de donner ici le germe d'un ouvrage meilleur & plus complet : j'aurois au moins préparé de loin l'amélioration du sort d'un sexe qui, moitié du genre humain, porte la plus forte influence sur l'autre.

Lorsque la femme a conçu, les changemens les plus étonnans surviennent dans toutes les parties de son organisation. L'union des principes constituans de ses solides & de ses fluides est altérée ; tout change en elle. C'est un autre ordre de fonctions, d'élaborations & de sécrétions dans la tête, la poitrine & le bas ventre : les nerfs, les artères, les veines, le tissu cellulaire, les muscles, la pituite, la limphe, le sang, tout subit des changemens. Autre accord,

autre harmonie, dont l'observation seule peut rendre raison des phénomènes étonnans de la grossesse. La femme devenue grosse, perd dans son ensemble & dans chacune de ses parties une portion d'existence : cette somme de vitalité n'est perdue qu'en apparence. C'est une autre distribution du principe moteur élastique qui circule par-tout, & dont la partie la plus pure & la plus énergique est attachée au cerveau & aux nerfs. La matrice recueille ce fluide actif, pour en corroborer celui du fœtus. Ainsi chaque solide, chaque fluide, chaque organe porte en tribut, au nouvel être, une portion de son énergie. La matrice possède donc alors, en propre & en commun avec l'enfant, plus de vitalité qu'aucune autre partie. C'est sans doute pour cette raison qu'elle devient après la conception, le centre des sensations, la corde sensible de tout le système harmonique de l'économie de la femme.

La vie du fœtus est dans le commencement confondue avec celle de sa mère, & l'on peut assurer qu'il est, dans son origine, plus uni à sa mère par le principe élastique invisible de l'existence, que par les liqueurs qu'il en reçoit pour sa subsistance. Ces deux existences qui

d'abord n'en font qu'une , insensiblement se séparent. Ces rapports sont bien admirables , mais aussi bien incompréhensibles pour qui n'a pas approfondi toutes nos découvertes modernes , sur la nature du feu , de la lumière & de l'électricité ; & n'a pas comparé ses travaux , sur ces fluides élémentaires élastiques , avec le principe élastique qui constitue la vie. Les bornes de cet écrit ne nous permettent pas des éclaircissements qui nous entraîneroient hors de notre sujet. Ce sera l'objet d'un autre ouvrage sur l'enfance , & sur-tout d'une dissertation que je publierai sur le feu considéré dans la nature & dans l'homme.

On pourroit comparer la mère & l'enfant à deux instrumens inséparablement unis ; l'un grand & fort ; l'autre petit & foible ; mais du reste parfaitement homogènes entre eux , parfaitement à l'unisson. Une corde du grand instrument ne peut être touchée sans que la même corde vibre sur l'autre. Il y a dans la nature des preuves d'une semblable correspondance , propres à expliquer pourquoi , lorsque l'imagination d'une femme grosse est vivement frappée , des attouchemens sur quelque partie de son corps , vont désorganiser la peau du fœtus , qui est chez lui ce qu'il y a de plus altérable ,

précisément dans les parties similaires. Ainsi, pour en donner un exemple, la vive colere porte le sang à la tête, mais les membranes, les os, en empêchent l'éruption. Une femme grosse se mit un jour en une colere extrême. Le sang porta si vivement à la matrice & en même tems au cerveau de l'enfant, qu'elle avorta quelques heures après. On vit un pariétal du foetus brisé: le sang s'étoit épanché dans le cerveau: enforte que l'on seroit presque tenté de croire ce qu'avoit dit Harvée, d'après une méditation profonde, & que Maupertuis a trop cherché à ridiculiser, sans doute parce qu'il n'en concevoit pas le principe, c'est que la matrice qui a conçu, reçoit des impressions comme le cerveau.

La vie de l'enfant est subordonnée comme on le voit, à celle de sa mere. Dans le principe, il n'est qu'une graine; il devient un végétal, puis un amphibie. Il prend d'abord sa nourriture à l'extérieur, comme les végétaux: il ne se nourrit à l'intérieur, comme les animaux, que quand il s'est perfectionné: *car en proportion que nous nous perfectionnons, nos opérations sont plus intérieures.* L'enfant, dans son principe, étant une espece de végétal, est nourri par un suc peu animalisé, & presque végétal lui-même. C'est pour

22. DE LA GROSSESSE

former ce suc nouveau , que toutes les liqueurs de la femme se décomposent , & qu'enfin l'animalisation rétrograde dans ses solides & dans ses fluides.

Parcourons rapidement les altérations que produit la grossesse dans le cerveau , dans la poitrine , dans le bas-ventre , ainsi que dans toute l'économie de la femme. Ces contemplations ne rassasient pas stérilement notre avide curiosité ; elles sont , comme on va le sentir , d'une utilité très-grande , pour la perfection & l'amélioration de notre espèce.

Le cerveau , par la conception , perd une portion de son énergie. Lorsqu'à cette époque les forces élastiques vitales sont déjà affoiblies , il arrive quelquefois une résolution ultérieure ; en sorte que la conception quelquefois est pour la femme l'époque d'une maladie , d'une fièvre lente nerveuse , ou d'un autre accident de ce genre.

Les vapeurs dissoutes dans l'air , se résolvent en eau , sur la cime des montagnes ; de-là elles s'épanchent sur la surface & dans l'intérieur du globe. Ainsi les vapeurs aqueuses de l'économie se résolvent dans le cerveau en une eau animale principe , qu'on appelle pituite , laquelle découle

de la tête dans toutes les chairs, dans toutes les parties de l'économie. Cette eau principe, après la conception, se résout dans le cerveau affoibli en une plus grande abondance : de-là vient, si cette sécrétion est en excès, des fluxions, des rhumatismes, des pesanteurs & autres accidens semblables. Les anciens ont mieux connu que nous, la circulation de cette eau d'animalisation, premier principe de tous les autres fluides. Et sur cet objet Hippocrate est admirable.

Si les fonctions physiques du cerveau sont affoiblies, les fonctions morales qui en dépendent ne le sont pas moins : l'intelligence est plus foible, les idées sont moins assurées, le jugement est moins ferme. Les passions alors sont vives & de peu de durée, comme dans l'enfance. Aussi l'état de grossesse des femmes, impose à l'homme le devoir le plus strict de la douceur & de la complaisance. Moïse en fit une loi : la nature inspire à l'homme honnête de céder alors à leurs volontés mêmes les plus bizarres. Les rois d'Espagne, dit madame de Launay dans ses Mémoires, conservoient tellement le respect & la complaisance pour les femmes grosses, qu'ils se monroient autrefois toutes les semaines, & se laissoient approcher & toucher, en supprimant

toute étiquette, de celles du peuple qui étoient en cet état. Puiffe ainfi l'observation, l'étude & la science des loix de la nature, nous donner des mœurs qui soient la félicité des deux sexes!

La respiration, cette fonction de la poitrine essentielle à la vie, subit aussi par la grossesse des changemens. Mais pour les expliquer, il faudroit bien développer quels principes élémentaires d'eau & de feu, l'air que nous respirons, apporte à notre économie. Il faudroit dire pourquoi la femme, toute proportion gardée, respire moins dans un tems donné que l'homme. La poitrine de la femme est moins ample & moins profonde que celle de l'homme; elle respire moins d'air que lui en un tems donné, parce qu'elle est moins animalisée. La grossesse, en diminuant l'animalisation, doit diminuer & diminue en effet le besoin de respirer. Rien n'est plus admirable, sur-tout si l'on considère que l'espace qu'occupera l'enfant, doit rendre d'ailleurs cette diminution de respiration nécessaire.

Quand au bas-ventre, l'altération pendant la grossesse y est plus sensible qu'ailleurs. Le principe salin des sucs de l'estomac & des intestins se trouve plus à nud: il en résulte des changemens innombrables.

Les fucs intestinaux, qu'on appelle gastriques, ayant perdu une portion de leur phlogistique, c'est-à-dire, de leur feu, leur principe acide ou salin, est plus à nud : étant moins neutralisés, ils sont plus dissolvans : il en résulte qu'ils tiennent en une plus grande dissolution, la lymphe & le principe muqueux, terreux, solidifiant.

Cette dissolution est absolument nécessaire pour la mere & pour le fœtus. Par elle le sang se résout pour faire sécrétion d'une nouvelle liqueur, le lait. Dès-lors les fucs nourriciers sont moins propres à faire dans l'économie de la femme, la sécrétion d'un principe gras & huileux : aussi n'est-il pas ordinaire qu'une femme grosse prenne plus d'embonpoint. Si ces décompositions nécessaires vont trop loin, il s'enfuit un affoiblissement dans les fonctions des estins, d'où une foule de désordres. Les digestions sont troublées : ce sont des aigreurs ; des vomissemens ; des diarrhées ; des goûts qui semblent bizarres à qui ne connoît pas la nature : goûts cependant que donne le pur instinct, le besoin, pour le maintien de l'équilibre & le remède à ces désordres. Les maux dans la grossesse, comme dans toutes les autres opérations de la nature, naissent de ses biens : c'est-à-dire des

moyens qu'elle emploie & des loix immuables qu'elle fait pour la propagation de l'espece, sans avoir égard aux individus, dont, comme je l'ai dit, elle abandonne la conservation aux soins de la médecine.

Après avoir vu les changemens qui se passent dans les trois cavités, le cerveau, la poitrine & le bas-ventre; c'est-à-dire, dans les fonctions animales, vitales & naturelles, considérons les changemens qui arrivent dans tout l'ensemble de l'économie.

Dans tous les tems de la vie, il s'établit une forme principale d'élaboration & de sanguification en une partie principale de l'économie animale. L'activité dans l'enfance est à la tête; elle est à la puberté aux parties génitales; c'est jusqu'au milieu de la vie à la poitrine; & pendant l'autre moitié de nos jours au bas-ventre. Voilà un grand fait, une grande vérité, qui doit être base fondamentale de la pratique de médecine: j'en ai démontré toute l'importance & toute l'utilité dans ma lettre sur la conservation des enfans.

Cette activité pendant la grossesse, est dirigée toute entière vers la matrice: elle est réservée pour l'accroissement du fœtus: elle est suspendue & assoupie dans tout le reste de l'éco-

nomie. Qu'une femme éprouve les accès d'une fièvre intermittente, qu'elle soit accablée des maux de nerfs, ses maux & leurs accès, par la grossesse, sont le plus souvent suspendus jusqu'après l'accouchement. La nature ne fait alors de sécrétions qu'autant qu'il en faut pour conserver la vie. La marche progressive ordinaire est suspendue : car les os fracturés d'une femme, dans l'état de grossesse, le plus souvent ne se réunissent point. Point de soudure dans ce tems. Le plus communément l'agglutination des parties ne s'accomplit qu'après l'accouchement.

Cette suspension des travaux de la nature, pendant la grossesse, est un gage assuré de vie, pour la femme, pendant sa grossesse. On peut assurer physiquement qu'une femme enceinte conservera le jour jusqu'à son accouchement. La mort respecte à tel point la femme en cet état, que depuis vingt deux ans, je n'ai connu dans Paris que 4 victimes, & deux l'ont été par un fausse application de l'art. Néanmoins les maladies épidémiques peuvent attaquer les femmes, mais très-rarement on en a des preuves. Le méphitisme, quand il a été reçu dans l'œconomie pendant la grossesse, ne produit ordinairement sa fu-

nefte influence qu'après l'accouchement; & l'art peut alors réparer le défordre.

La vie est également affurée à la femme dans le moment de l'accouchement. C'est autant d'après ma propre expérience, que d'après mes réflexions fur cet œuvre important de la nature, que j'ai établi dans mon enfeignement & dans divers ouvrages, que nulle femme ne devoit périr en accouchant, & que fi ce cas arrivoit, il ne falloit pas s'en prendre à la nature, qui bien étudiée, peut fournir à la science des moyens de confervation.

L'incohérence, pendant la groffeffe, des principes constituans, ou la diffolution du principe muqueux folidifiant, que l'ignorant pourroit imputer comme un tort à la nature, est le moyen très-simple & admirable qu'elle emploie pour la formation du foetus. D'après ces confidérations, on voit pourquoi les chairs des vieilles femelles imprégnées, font très-tendres: c'est ce que l'obfervation a transmis aux gens de la campagne & aux bouchers. On ne conduit aucune vache à la boucherie, quelle n'ait conçu un mois ou deux auparavant: d'après ce fait, dont la connoiffance m'est parvenue dès le tems de mes premières étu-

des, j'ai recueilli en dissequant ces animaux, une foule d'observations curieuses & importantes sur la conception, sur le fœtus, sur le placenta ou délivre, sur la formation du lait. La nature a moins de mystere pour quiconque avec courage & confiance, l'interoge, l'étudie, l'observe, la compare & la rapproche. Ce qu'elle cache en une espece, elle le revele en une autre. Qu'elle consolation pour la science !

Chez la femme grosse, si tout est en dissolution, c'est pour payer tribut au fœtus, chez qui tout est en concrétion. Quand on ajoute de la garantie à la nourriture des animaux, leurs os se colorent en rouge : si pendant la gestation on tente la même expérience, alors le principe terreux colorant ne se porte point aux os de la mere, mais seulement à ceux du fœtus.

La cause premiere de toutes ces élaborations est simple : il importe de la saisir, pour appercevoir les effets nombreux qui peuvent en dériver, & ne plus les regarder comme des désordres, mais comme des effets de notre foiblesse, qui ne pouvant suivre toujours la marche hardie & précipitée de la nature, a besoin qu'un art savant la modere par des moyens aussi simples que faciles.

L'imprégnation cause dans la matrice, une irritation, un spasme, qui amène un engorgement de sang & de lymphe. Le fond du viscere devient alors mol, & ce relachement laisse les arteres, qui ne sont plus comprimées, apporter en abondance le sang dans le tissu spongieux; & même à telle quantité quelquefois, qu'il en résulte une perte: chez certaines femme c'est même l'annonce de la conception. Le col est chaud comme à l'époque des regles. Alors selon que le spasme ou l'engorgement fanguin prédomine, on voit divers phenomenes. C'est d'après leur observation que j'ai donné des conseils, qui ont établi la fécondité chez des femmes qui se croyoient affligées de stérilité.

Il y a trois tems pour l'imprégnation: avant, après & au milieu, mais sur-tout après l'époque, des regles. Chez quelques femmes, à chaque imprégnation, le sang détruit le travail de la nature. Par la saignée pratiquée peu après la conception, (comme l'expérience l'a appris pour quelques animaux, qui vivent en société avec l'homme & le soulagent dans ses travaux); j'ai dissipé la prétendue stérilité, & j'ai assuré la fécondité que j'avois jugé souvent établie, mais rapidement dissipée. C'est d'ordinaire dans les grandes villes que

ce moyen est quelquefois nécessaire. Eh! l'on ose révoquer en doute l'utilité de la médecine, sans observer que dans les grandes villes, son empire doit lutter contre les désordres qu'amènent dans les constitutions, l'altération des générations, la nourriture abondante, le luxe & les affections morales.

Revenons pour un instant encore aux premiers effets de la conception. Elle porte sa première influence sur les houppes nerveuses (1) qui

(1) M. l'abbé Manes, prieur de Brain-en-Soiffonnois, qui exerce la chirurgie & la médecine avec autant de distinction que de générosité, livré depuis nombre d'années à l'étude & à la pratique de l'anatomie comparée, vient, en un mémoire qu'il a lu cette année à l'Académie des Sciences, nous dévoiler le mystère de la génération dans les oiseaux. Il y démontre que toute cette scène jusqu'ici bien cachée, se passe primitivement dans les nerfs; que la semence vient des nerfs, comme le dit Hippocrate, & comme je l'assurois dans mes cours, d'après l'observation des phénomènes de la génération. Voilà donc encore une preuve nouvelle de l'exactitude des connoissances physiques, transmises par Hippocrate. Ce qu'il y a d'intéressant dans cette découverte, c'est que les observations de M. l'abbé de Manes éclairent les miennes sur les effets de l'imprégnation sur la matrice, comme les miennes éclairent aussi les siennes. M. Manes est un de ceux que je me glorifie

32 DE LA GROSSESSE

s'épanouissent à la matrice & dans ses environs. C'est une espece de contagion disoit Harvée. D'un côté elle produit, irritation, spasme, engorgement au tissu spongieux de la matrice; de l'autre côté, diminution de vitalité, résolution de force, perte de ton dans le muscle de cet organe: ce qui étoit nécessaire, pour qu'en se relachant, il laissât aborder le sang que sa contraction musculaire retient dans les arteres. Cet agacement, d'un côté augmente l'oscillation des arteres, tandis que la résolution de l'autre diminue la force absorbante des veines. Ainsi la sécrétion augmentée, l'absorption diminuée, il s'enfuit pléthôre, & sécrétion d'un fluide nouveau. Voilà les premiers rudimens du lait. Rien de plus admirable, rien de plus simple.

Un coup presque électrique, établit chez la femme, irritation, foiblesse, résolution, dissolution. Ce même coup électrique donne le mouvement, la force au fœtus.

La résolution des forces de la mere est le principe de la force du fœtus. En effet, si par la grossesse la matrice est trop lâchée,

d'avoir eu pendant long-tems pour auditeur assidu.
L'amitié qu'il m'a vouée me sera toujours chere.

alors

alors la matrice relâchée reçoit un excès de fucs, l'enfant en devient plus fort. On voit delà, pourquoi ceux des femmes délicates & foibles, & qui deviennent grosses étant malades, sont si volumineux. Déjà *Rohederer* avoit observé que les femmes foibles & phtisiques avoient des enfans énormes. La nature a tellement voulu la propagation, quelle y a fait concourir la destruction même. Un volume excessif du ventre, un énorme enfant, loin d'être les indices de la fanté vigoureuse, annoncent donc au contraire le plus souvent son altération.

Après l'accouchement, les sécrétions & toutes les fonctions reprennent le premier ordre, le premier ressort, la première élasticité. Cependant il reste souvent, & sur-tout dans les grandes villes, un léger état de dissolution : c'est ce qui produit à la suite des couches tant de cachexies, tant de désordres extraordinaires, dont la réparation fait souvent le désespoir des Médecins, parce que la cause en est inconnue. On a nommé ces désordres du mot vague de maladies laiteuses. On les abandonne à l'empirisme. Cependant, il importeroit pour l'amélioration de notre espece, que des médecins habiles voulussent bien les étu-

34 DE LA GROSSESSE

dier, pour en développer les causes & y trouver remède.

Ce fut une dissolution excessive à la suite des couches qui produisit cette maladie très-extraordinaire de la femme Soupiot, qui intéressa tant l'Europe savante. Je prends souvent des exemples extraordinaires en apparence; j'en dirai ci-après la raison. La femme Soupiot avoit eu quatre enfans: elle tomba peu après sa couche sur les marches de Saint-Roch, d'où lui advint une plaie à la jambe par laquelle il s'écoula une quantité énorme de lait. Son chirurgien lui donna le malheureux conseil de devenir grosse: elle conçut, & la dissolution, que sa grossesse établit, jointe à celle que produisoit déjà sa plaie, portèrent la fonte au point que ses os se ramollirent jusqu'à pouvoir se ployer comme des chairs. L'enfant dont elle accoucha fut énorme, & par suite a joui de la plus robuste santé (1).

(1) M. Hérissant, mon compatriote, élève de l'illustre Réaumur, rendit compte à l'Académie des Sciences de ce phénomène, dont on publia une foule d'explications: aucune ne satisfit le savant M. Hérissant. Je lui communiquai mes travaux, il les accueillit, & me donna en échange le moyen auquel il venoit de tra-

Concluons de cette observation, où l'on voit l'extrême de la dissolution établie, que l'imprégnation trop précipitée à la suite des couches est dangereuse, parce que la résolution n'étant pas complète, & le ressort n'étant pas encore rétabli, la dissolution continue sur-tout dans les constitutions malades & foibles. Les loix de la nature sont en faveur de la force; la foiblesse n'en peut supporter le joug, qu'autant que l'art trouve dans la nature même le secret de l'alléger.

Considérons à présent la matrice sous son rapport musculaire pour nous rendre compte du mécanisme qu'elle emploie pour se dégager de l'enfant.

Le relâchement que l'imprégnation produit sur le fond de la matrice, permet aux fibres de se développer, de s'allonger successivement du fond

vailler, pour renfermer des crâpoux en un bloc de plâtre, & les retrouver vivans après un très-grand nombre d'années. M. Hérisant a communiqué le fait, & en a donné la preuve à l'Académie des Sciences; mais a-t-il donné son moyen? Je l'ignore. On pourra le découvrir en étudiant la respiration, & en portant ses recherches sur l'organe de cette fonction dans les crâpoux.

36 DE LA GROSSESSE

vers le col, enforte qu'au cinquieme mois, déjà les fibres du fond sont très-allongées, le corps du viscere est développé, l'enfant a pris un volume considerable, que le col n'a pas encore subi de changement. Venons enfin à la structure musculaire étonnante de ce viscere. On ne peut l'observer dans un autre tems que celui de la gestation ou qu'après l'accouchement.

La matrice dans sa position naturelle, ressemble à une poire creuse, aplatie, un peu triangulaire; la base est en haut, & le col en bas. Imaginez une éponge couverte à l'intérieur & à l'extérieur d'une toile musculaire, dont les fils sont tissus au-dehors autrement qu'au dedans. Ces deux tissus ont chacun une action opposée.

A l'extérieur on voit sur toute la base, qu'on appelle le fond, un rézeau de petits cordons tendineux, qui se prolongent en petits faisceaux musculaires aplatis, & qui descendent à droite & à gauche sur les côtés, pour se terminer insensiblement au col & s'aller réunir, en plongeant dans l'intérieur, avec le muscle orbiculaire. A droite, à gauche, en devant, en arriere, on voit quatre semblables rézeaux qui s'allongent en faisceaux de fibres musculaires, pour aller se terminer également au col. Cinq muscles composent donc le

plan musculaire extérieur de ce viscere & ces cinq rézeaux en font l'origine. Ils présentent l'aspect des nœuds du bois où les fibres ligneuses sont serrées : tels sont les points d'appuis des fibres musculaires du plan extérieur de la matrice.

Quand ces cinq muscles se contractent, tout le plan extérieur de la matrice se ferre, se rapproche dans tous ses points & tout ce qui est contenu dans le viscere est expulsé par ce mécanisme.

Dans l'intérieur, c'est un autre ordre. On voit à chaque côté du fond, une petite ouverture ; c'est celle d'une trompe qui est un petit tuyau musculaire qui porte son extrémité frangée sur l'ovaire lors de l'imprégnation. Cette ouverture est de chaque côté un centre de cercles musculaires qui s'épanouissent & présentent un muscle rond semblable à l'ouverture d'une petite trompette d'enfant ; lequel muscle n'a du centre à la circonférence que trois doigts d'étendue. Il sort de dessous chaque muscle latéral, orbiculaire & intérieur, un plan de fibres longitudinales, large de trois doigts, qui va descendre dessous le muscle ou sphincter du col. Enfin, autour du col est un muscle plus fort que les quatre autres que nous venons de décrire : il est large de trois doigts : c'est un constrict-

38 . DE LA GROSSESSE

teur qui resserre l'ouverture de la matrice comme le fait le sphincter de l'anus.

Quand le plan externe se contracte, l'interne est en inaction. On va voir la raison de cet étonnant mécanisme.

Le plan extérieur en se contractant, rapproche du fond le col, force le muscle orbiculaire à s'ouvrir tant soit peu : d'ailleurs le corps contenu à l'intérieur, par une pression continuelle sur le muscle de ce col, lui fait perdre sa sensibilité. Deux causes concourent donc au relâchement & à l'ouverture du col, pour qu'il laisse passer sans obstacle le corps de l'enfant poussé par le plan extérieur.

Tous les muscles du plan extérieur ont une action unanime. L'action des cinq muscles intérieurs est composée ; & quand ceux-ci se contractent, le plan externe est sans action.

Le délivre est implanté avec ses membranes dans les quatre muscles internes, qui en se contractant se détachent, se séparent petit à petit des enveloppes de l'enfant. Le muscle orbiculaire du col se resserre en même tems pour empêcher l'hémorrhagie qui pourroit résulter de la séparation des enveloppes.

Cette union des enveloppes de l'enfant au plan musculaire interne, est d'autant plus intime qu'on est moins éloigné de la conception. Le tissu spongieux qui se trouve entre les deux plans musculaires, fournit, à travers le réseau musculaire interne, une portion de l'arrière-faix, qui n'est donc, dans le principe, qu'une portion même de la matrice : car la matrice fournit à chaque conception une portion de sa substance pour l'enveloppe du fœtus, comme la poule fournit à l'œuf une exfoliation membraneuse, qui se durcit à l'air ; c'est la coquille.

Dans les fausses couches, l'enveloppe de l'enfant appartient d'autant plus à la matrice que la grossesse est moins avancée, & les enveloppes sont d'autant plus inséparables, que l'enfant est moins en maturité. En sorte que, lorsque les fausses couches n'ont pas été précédées pendant long-tems par des douleurs internes, si les eaux viennent à percer trop précipitamment, & que le plan externe se contracte trop tôt, les enveloppes ne se séparent pas, mais se déchirent par leur intime adhérence avec la matrice : il en résulte une perte qui peut être mortelle ; c'est là la source d'une foule d'accidens peu connus encore, & qu'il est difficile à l'art de réparer.

La contraction du plan interne, causée dans ces circonstances des maux de reins, & un sentiment de destruction, qui presque toujours accompagne les défordres intérieurs, parce que les nerfs qui viennent s'épanouir à l'intérieur de la matrice dérivent des reins. Une fausse couche est une destruction d'autant plus intime de la mere même, que la grossesse est moins avancée.

Venons enfin au mécanisme très-simple de l'accouchement. Mais qu'on me permette auparavant d'examiner comment l'enfant, en prenant son accroissement, se dispose insensiblement à être séparé de sa mere.

Pour expliquer ce phénomène, on s'est attaché à une cause unique & souvent encore imaginaire; aussi les explications offertes ne sont que des produits stériles d'imagination, qui embarrassent la science, loin de l'éclairer. Plusieurs causes concourent à la fois à cette opération; il faut les poursuivre toutes ensemble, sans quoi la nature échappe à l'analyse, & l'esprit ne peut arriver à la contemplation ravissante de ces faits premiers, simples & lumineux, desquels on apperçoit découler la foule innombrable des autres.

Les uns n'ont fait attention qu'au viscere qui

ET DE L'ACCOUCHEMENT. 4^e

renferme l'enfant. Ils l'ont, à leur gré, composé de fibres ployées & reployées, lesquelles arrivées à un certain degré de développement, semblables à un ressort allongé, reviennent à leur premier état. C'est une erreur de subordonner ainsi le fœtus au viscère où il est contenu. L'extension des fibres n'est-elle pas différente lorsque ce viscère ne renferme qu'un enfant, ou lorsqu'il en contient deux? cependant n'est-ce pas à la même époque que l'on voit l'accouchement arriver dans l'une & l'autre circonstance? L'accouchement est même d'autant plus retardé, que la matrice s'est plus relâchée. Le fruit n'est pas subordonné à son enveloppe.

L'enfant, disoient les anciens, opere sa sortie; lorsqu'il est assez fort pour déployer ses jambes & porter ses talons contre le fond de la matrice: par ses efforts, il fait plonger sa tête en bas. Ils crurent que cette pression imaginaire des talons contre le fond de la matrice, pouvoit la déchirer dans cette partie: accident terrible dont les livres n'indiquent pas la cause juste, & n'ont pas désigné le remède (1).

(1) Ce n'est jamais dans son fond que la matrice peut être déchirée, c'est seulement dans sa partie latérale infé-

42 DE LA GROSSESSE

En attribuant ainsi l'accouchement aux forces seules de l'enfant, les anciens en conclurent que lorsqu'il étoit mort, il falloit en délivrer la femme par les moyens mêmes les plus extrêmes. Il est vrai qu'ils n'agissoient que sur un corps privé de vie. La matrice ayant peu d'énergie quand l'enfant est mort, l'observation entretenoit leur

rieure, au-dessus du muscle orbiculaire du col. J'ai connu plusieurs accidens foudroyans de ce genre ; ils étoient causés par une chute, dont s'étoit suivie une grande contusion, que la nature n'avoit pu résoudre, à raison du mécanisme de ses opérations. Dans tout le reste de leur grossesse, ces femmes se plaignoient d'une douleur locale excessivement sensible. Au moment de l'accouchement, le plan extérieur, en se contractant, déchiroit l'organe dans le lieu de la contusion où les fibres macérées sont disposées à la solution de continuité. J'ai eu le bonheur de prévenir ce malheur en une circonstance de chute, où infailliblement il seroit arrivé. J'ai fait saigner plusieurs fois pendant le reste de la grossesse, pour diminuer, autant qu'il étoit possible, l'abord du sang à la matrice. J'ai appliqué sur le bas-ventre des linges trempés dans la teinture de résine de mastic. Aux premières douleurs de l'enfantement, lorsque le col a été ramolli, j'ai percé les eaux, amené les pieds & terminé l'accouchement, après lequel la résolution s'est complètement opérée.

erreur. Mais l'art plus perfectionné connoissant la raison de ce défaut d'énergie, doit attendre le moment des contractions; ou s'il sent la nécessité de débarrasser la femme du fardeau d'un cadavre, il doit faire attention au moyen de fortifier l'organe qui doit s'en délivrer.

Il est vrai que les insectes & les ovipares levent la coque de l'œuf où ils sont renfermés; mais il faut observer que les ovipares sont plus développés à leur naissance que les vivipares dont la sortie s'opere par l'énergie du viscere qui les renferme: énergie qui peut être, il est vrai, fécondée de celle du fœtus, tandis que l'enveloppe des ovipares étant absolument passive, il a fallu qu'il y fût suppléé par la force de l'individu renfermé dans la coque.

Le célèbre Harvée, qui s'étoit occupé si particulièrement de la génération, crut que l'enfant sortoit de ses enveloppes, parce que les eaux de l'Amnios n'avoient plus la qualité propre à le nourrir: mais l'enfant n'est pas nourri par ces eaux dont l'abondance est même un effet de foiblesse.

L'enfant est accru, développé par les racines chevelues du placenta, qui pompent dans le sang de la mere un fluide subtil dont elles renforcent & rafraîchissent celui de l'enfant, qui est nour-

rit au dehors & par des racines , à la maniere des végétaux.

D'autres ont dit , l'enfant sort parce qu'il a besoin de respirer. Ils avoient observé que le poulet dans sa coque s'agite , s'inquiete , & même piole avant de briser sa prison ; ce qui peut rendre raison d'un cri que quelques femmes ont entendu faire à leur enfant renfermé dans leur sein. Je suis bien sûr pour moi d'avoir une fois entendu un cri d'un enfant , dans le ventre de sa mere. On en trouve plusieurs observations dont on peut rendre raison satisfaisante , qui serviroit à prouver que les recherches , pour savoir si l'enfant a respiré avant de voir le jour , seront éternellement inutiles & fautives. C'est cependant de ces expériences les plus fausses qu'on fait dépendre la fortune & quelquefois la vie des malheureux parens.

Le besoin de respirer dans l'enfant doit fixer un instant notre attention. Le placenta fait l'office du poumon ; mais d'autant moins que le fœtus est plus développé : enforte que le poumon essaie son office , quand le placenta va cesser le sien.

Mais quel est le mécanisme de ces changemens ? C'est avec le secours de l'anatomie qu'il faut faire de semblables recherches. Il faut examiner ici quel est l'état , dans les différens tems

de la grossesse, du viscere qui renferme l'enfant; quel est l'état de l'enfant & de ses enveloppes à différentes époques. En s'attachant à ces trois points tout à la fois, on trouvera les principes & les causes premières qui nous mènent à la vie: on verra que la pléthore existe dans la matrice, dans le placenta, dans le fœtus: qu'il y a oblitération dans le tissu spongieux de la matrice qui s'unit au placenta, & dans celui du placenta qui s'unit à la matrice. Ces pléthores ont une action antagoniste, qui, au moyen de l'oblitération, sépare entr'elles ces trois parties. Cette oblitération arrive par les loix constantes & presque invariables de la circulation; loix qui ne peuvent être modérées que quand les causes qui les produisent font elle-même altérées. La pléthore & l'oblitération, font les moyens avec lesquels la nature sépare tous les êtres de ceux qui les ont engendrés.

Considérons à présent le mécanisme de ces différentes oblitérations. Il dépend d'une cause absolument simple; savoir, différens rapports, à différentes époques de la gestation, entre la sécrétion du sang & son absorption.

Nous avons déjà vu comment la pléthore commence à s'établir au viscere qui va développer

l'enfant : l'abondance du fang est augmentée , son absorption est diminuée. Les enveloppes prenant leur accroissement , absorbent de plus en plus une pléthore qui leur a été préparée par la matrice , & qui , dans le principe , est excessive quelquefois au point de tout détruire. Cette pléthore arrive par des arteres qui s'ouvrent dans le tissu spongieux qui communique de la matrice au placenta. Cette masse spongieuse du placenta en s'oblitérant sur la fin de la grossesse , laisse alors à la matrice une surcharge de fang. Elle s'en débarrasse en revenant insensiblement sur elle-même. Sa contraction empêche d'abord l'arrivée des fluides inutiles : mais le plus souvent elle a peine à rejeter le fang dont elle s'étoit chargée pour le placenta , & que cette masse développée & oblitérée , lui refuse en plus grande partie. Elle en reste quelquefois engorgée , au point d'être incapable de rallier ses fibres & d'expulser le fœtus par des efforts , qui sont toujours d'autant plus grands , que ces fibres sont plus rapprochées. Ainsi dans le commencement de la grossesse , l'absorption est diminuée , la sécrétion est augmentée dans la matrice ; mais sur la fin , au contraire , ses contractions l'oblitérant , il regne peu de sécrétion & beaucoup d'absorption. Telle

est la marche de la nature quand l'organe a toute son énergie.

Sur la fin de la grossesse, terme où l'enfant prend beaucoup d'accroissement, le placenta reçoit beaucoup plus de fluide par la veine ombilicale, qu'il n'en rend par les deux artères. A trois mois, les deux artères du cordon (par lesquelles l'enfant renvoie le sang de ses artères hypogastriques pour revenir par les veines ombilicales qui en font la continuation pour les sept huitièmes) ont chacune un calibre égal à la veine. Mais sur la fin de la grossesse, la veine a deux fois le calibre à elle seule des deux artères ensemble. Ainsi l'enfant finissant par recevoir deux fois plus qu'il ne renvoie, le résultat doit être, & est en effet l'accroissement. Oblitération dans les deux artères, calibre augmenté dans la veine, c'est d'où n'ait une pléthore naturelle, soumise aux loix constantes & périodiques de la circulation.

Considérons à présent le placenta; il tient lieu de poumon à l'enfant chez qui la fonction & l'organe de la respiration se préparent en proportion qu'il prend son accroissement. Le sang du fœtus est rafraîchi dans le placenta, comme il est rafraîchi dans le poumon pendant la respira-

tion. Les eaux de l'amnios font de fix degrés moins chaudes que le fang de l'œconomie, & c'est pour ce rafraîchissement, absolument nécessaire à la vie, & pour autres causes encore, que le cordon est d'autant plus long que l'enfant est moins avancé vers son terme : son fang rafraîchi dans les divisions du placenta, est absorbé, par la chaleur des gros troncs veineux.

Le placenta est un golfe du fang de l'enfant. Les vaisseaux en plus grande partie continus, ne renvoient qu'une portion de fang & en reçoivent une autre. La recette est en raison de l'accroissement, & l'excrétion, dans la raison contraire. Les extrémités des vaisseaux veineux, parfaitement semblables à des racines, pompent, dans de petits réservoirs que forme le placenta, un suc très-subtil, un principe de vie semblable à celui que les végétaux, par leurs racines, pompent dans la terre. Le fang qui va au placenta, tant que l'enfant est dans la matrice, se portera dans le poumon à sa naissance ; alors il puisera dans l'air, l'eau & le feu (éléments de la vie) que ses racines animales ont puisé, d'abord dans la propre substance de sa mere, ensuite dans les lobes du placenta, où les arteres de la matrice ont apporté le fang en réserve pour les racines.

Le

Le placenta plonge d'abord dans le tissu spongieux que fournit la végétation intérieure de la matrice; enforte que dans le commencement, les racines de l'enfant sont tellement unies à sa mere, tellement implantées dans le tissu de la matrice, que l'on ne pourroit séparer l'un de l'autre; insensiblement ce chevelu se détache, rentre sur lui-même, entoure une artere de la matrice, comme des racines qui se reploieroient pour former un petit réservoir qu'entreprendroit continuellement le filet d'une source. Ces racines reployées pompent le plus pur du sang de la mere, apporté dans la cavité de chaque lobe du placenta par une petite artere de la matrice.

Le résidu de ce sang reste dans l'interstice des racines veineuses absorbantes, & forme un dépôt terreux qui obstrue les vaisseaux excrétoires: en effet une once de placenta desséchée à cinq mois, donne plus d'un tiers moins de partie charbonneuse qu'à neuf mois.

On voit à présent comment l'oblitération & la pléthore terreuse, arrivent au placenta. On voit comment toute la végétation interne de la matrice, qui au commencement de la grossesse étoit spongieuse & charnue, n'est plus sur la fin que membraneuse. C'est l'effet de l'oblitération.

Le placenta de la vache au terme de six mois, nous offre de cent à cent dix lobes; & quand elle met bas, il n'y en a pas soixante. Les oiseaux n'éclosent de l'œuf que quand leurs vaisseaux ombilicaux sont flétris & desséchés. Les fruits eux-mêmes ne tombent de l'arbre que quand les vaisseaux qui unissent la queue au péduncule sont desséchés; en sorte que l'homme, les quadrupèdes, les volatiles & les fruits, sont amenés à maturité par une loi simple, générale & constante dans toute la nature, la loi de la pléthore & de l'oblitération. Eh! qui peut s'empêcher en contemplant la majestueuse & céleste simplicité de la nature, de s'écrier avec un saint enthousiasme, comme Job: qui donc a fait tant de grandes, innombrables & incompréhensibles merveilles? (1)

A différens périodes de la vie, le sang est en proportion différente dans les artères & les veines. Le sang tient pendant le jour son empire aux artères; la nuit, il siège principalement aux veines; ce qui peut servir à expliquer le sommeil, fonction encore mal développée.

Pendant la moitié de la vie, le sang occupe

(1) *Quis fecit magna & incomprehensibilia & mirabilia quorum non est numerus. Job. ch. 8.*

capitalement le système artériel, mais au milieu de notre carrière, ce fluide arrive à son apogée, & comme l'astre qui nous dirige, il est un moment stationnaire : c'est ce qu'on appelle le retour d'âge : depuis ce moment, les artères vont diminuant de calibre, & les veines augmentant de diamètre, jusqu'au terme auquel un système ne pouvant plus balancer l'autre, nous cessons notre manière d'être pour en reprendre une immortelle. Cette marche de la circulation doit encore être une base fondamentale de la médecine pratique, parce qu'elle porte dans tous les tems de la vie, une influence particulière sur le tempérament, sur la santé, sur les maladies.

La circulation accomplit donc une marche périodique, qui constitue le cours de notre vie ; cours réglé par notre organisation, dérangé par nos passions & les circonstances accidentelles. La médecine a je crois le pouvoir, en quelques individus seulement, d'en retarder de quelques années le terme ; non par ces élixirs imposteurs dans lesquels le chimiste croit follement avoir coagulé le feu de la vie, mais par un régime, & sur-tout un soin particulier de la peau. Mais ces soins qui feroient une méditation continuelle de la mort, l'emporteroient sur leur résultat ; en sorte que l'homme pos-

sédât-il le secret de ces hauts mystères, avec la sagesse, il préféreroit céder à ses destinées.

La marche de la vie s'est accomplie déjà pour nous dans le sein de notre mere. Lorsque le calibre de la veine du cordon ombilical l'emporte deux fois sur celui des deux arteres réunies, l'enfant est détaché de sa mere : ainsi l'homme le doit être de lui-même, par la pléthore & l'obstruction qu'ameneront dans la vieillesse le cours réglé de sa circulation. L'homme a donc trois existences ; l'une de neuf mois dans le sein de sa mere : c'est un monde qu'il habite seul, & dans lequel il végète à la maniere des plantes : l'oblitération l'en détache comme l'oblitération détache le fruit de son arbre. Il parcourt sa premiere carriere de neuf mois uni à sa mere ; la seconde avec lui-même, & pendant un espace plus ou moins long, selon son tempérament & le climat qu'il habite dans son déclin. Enfin, par la même cause qui l'a conduit à la lumiere, il est détaché de la vie.

Le même mécanisme qui mene à la vie, est donc le même qui mene à la mort. Naître, c'est mourir à la vie végétale ; mourir après avoir vécu quelques années, c'est naître à une troisieme vie immuable & immortelle. Mou-

rir (1) pour l'homme, c'est refuser dans le sein de la divinité, cette flamme intelligente, immortelle, qui nous vivifie. La vie, la mort font la même opération pour la nature & pour son immuable maître, devant qui rien ne s'anéantit. Si l'homme ingrat a voulu dans sa folie méconnoître l'existence d'un Auteur intelligent, c'est qu'il a trop négligé l'étude & les bienfaits d'une science que le Très-Haut a créé lui-même ?

Voyons enfin par quel mécanisme très-simple, l'enfant sort du sein qui l'a produit pour arriver à la lumière.

Sur la fin du neuvième mois, les fibres musculaires du plan extérieur de la matrice se rallient, ce qui opère un dégorgeement de sucs qui deviennent superflus par la maturité du fœtus,

(1) Le mécanisme des différentes espèces de mort est un objet très-digne de nos recherches, & dont j'aurai peut-être occasion un jour d'exposer le mécanisme très-simple. On demande des faits pour bâtir les sciences : Mais la mort est le plus multiplié de tous. Cependant quel homme a enchainé les diverses circonstances de ce fait, de manière à bien développer ce que c'est que la mort ; quelles en sont les espèces différentes ; quel est le genre de celle qui arrive dans de telle ou telle maladie qui détruit tel ou tel de nos organes ?

toutes les sécrétions se rétablissent ; elles font abondantes, sur tout-celle de l'urine. Quelques portions du plan musculaire extérieur de la matrice, se contractent : il en résulte de petits points d'agacement, dont la douleur est semblable à celle d'une piqûre légère de mouche. La matrice qui se resserre dans tous ses points, diminue de volume. Le ventre baisse. On sent au toucher, le corps de la matrice dur comme une pierre ; c'est l'expression des femmes, il faut ici la conserver : les petites contractions s'étendent dans tout le tissu extérieur. La femme alors légère, éprouve intérieurement le sentiment de la force, du bien être & de l'existence. Celle qui pendant toute sa grossesse, a le plus redouté d'accoucher, ne le craint plus quand la matrice revient ainsi fortement sur elle-même. Sa peur est dissipée sans quelle en fache la raison. La nature nous donne la confiance de notre force, comme de notre foiblesse : c'est par le sentiment du bien être & du plaisir, quelle prépare la femme au principal de ses desseins, à la reproduction.

Enfin le moment arrive. La femme, va, vient, s'agite & ressent de tems à autre des contractions de la matrice, qui poussent l'enfant en enbas. Ce n'est point de la douleur ; c'est un travail du plan

musculaire extérieur, auquel elle fait concourir, le diaphragme, les muscles du bas-ventre, & presque tous ceux de son économie entière. A chaque contraction on peut sentir sous les doigts la matrice qui devient dure comme une pierre; elle reste dure encore dans l'intervalle. Les contractions sont alternatives, parce que la femme ne pourroit supporter la réunion de la somme des efforts, qui sont nécessaires pour opérer l'accouchement. Une forte contraction est suivie d'une foible douleur; dans laquelle ce sont principalement les quatre muscles intérieurs qui font effort pour disposer la séparation de l'arrière faix. Le repos est nécessaire dans l'intervalle de ces travaux. Si l'on agace l'orifice de la matrice, immédiatement après un travail, il n'en résulte qu'une douleur sensible & non expulsive: si l'on attend plus long-temps, il en résulte une nouvelle contraction expulsive.

A force de travaux, la matrice revenue sur elle-même, occupe moins de place; son fond est alors une espèce de plancher, qui poussant les fesses, fait plonger la tête; la pression sur le col, l'ouvre conjointement avec l'action du plan musculaire extérieur. Le col comprimé

D iv

par la tête, perd sa sensibilité, son élasticité & pour ainsi-dire, se paralise. Il se relâche à tel point qu'il laisse passer sans sensibilité, sans déchirure bien remarquable, la tête & le corps; car la douleur des derniers instans ne tient qu'à la dilatation excessive des parties extérieures.

Toute l'économie irritée est toute entière à des efforts. Le soldat qui combat ne sent point ses blessures. La femme ne voit plus, ne sent plus, tant elle met en travail, en contraction, tous les muscles de l'économie. Enfin, dans un accès d'énergie, qui est tout près de la convulsion, elle pousse au monde son enfant. Dans le premier moment, elle ne goûte que le plaisir du calme, mais la nature reprend ses droits: elle aspire à carresser son enfant, & témoigne aux assistans la plus tendre reconnaissance de leurs soins pressés.

Lorsque l'enfant est sorti par des efforts vigoureux du plan extérieur de la matrice, alors ce viscère revient de plus en plus sur lui-même, & le délivre qui est un corps mol, spongieux, sans contraction, est séparé de la matrice qui se contracte sur cette masse inerte.

En portant la main sur le ventre, si l'on sent le viscere dur, c'est une indication de tenter l'extraction du délivre. On le tire avec douceur au moyen du cordon. Le délivre résiste d'autant moins que la matrice est plus contractée, parce qu'alors, il en est mieux séparé. Néanmoins le délivre est quelque fois resserré par le vicere qui le retient tout détaché. Les efforts sur le cordon, s'ils sont trop considérables, peuvent le rompre, mais jamais le fond de la matrice ne se renverse, & même ne peut se renverser en un pareil accouchement. Les suites en sont toujours heureuses; & s'il arrive quelques désordres, ils sont l'effet de causes accidentelles que l'art peut réparer facilement.

Je vais à présent décrire l'accouchement malheureux; & les degrés de danger auxquels il expose la femme, selon les degrés d'altération de l'énergie vitale, soit dans la matrice seule, soit dans l'économie entiere. La vie dépend souvent alors de la juste application d'un art, qui, mal dirigé, peut dégrader & détruire. Puis-je convaincre que ce n'est point par le fer, toujours téméraire, & souvent meurtrier, qu'il faut arracher à la nature ce que sa foiblesse ne peut donner.

Pendant la grossesse, la matrice est un réfer-

voir du principe de la vie. Elle doit devenir, lors de l'accouchement, l'aboutissant du fluide élastique qui fait la contraction musculaire. Tout son plan extérieur doit être d'une irritabilité & d'une contractilité qui lui donne la force incroyable, nécessaire, pour expulser l'enfant. Cette énergie musculaire est différente dans différens accouchemens. Le plus heureux est celui dans lequel cette énergie est la plus forte.

A l'approche des grandes maladies, il se fait une perte énorme d'un fluide élastique principe de la vie. Comme les muscles tiennent de lui leur ressort, c'est par le degré de leur foiblesse, de leur langueur, de leur inaptitude au mouvement, que s'annonce, dans tout le système musculaire, le degré de perte du fluide élastique, étheré, qui nous vivifie. Quand il se prépare une maladie, pour la suite de l'accouchement, l'élasticité & l'irritabilité musculaire sont quelquefois anéanties, & dans l'économie de la femme, & dans la matrice. Quelquefois la matrice seule est affoiblie : alors tous les muscles qui recouvrent son extérieur languissent dans l'inertie, tandis que les muscles du plan interne sont irrités, contractés, sans avoir la puissance de pousser l'enfant ; ce qui fait ressentir aux femmes dans la pro-

fondeur la plus intime de l'économie, un douloureux anéantissement.

Considérons la perte totale de ce fluide. J'offre ici des extrêmes, pour graver les principes de l'art en traits plus ineffaçables. Il y a près de dix ans que je fus engagé par une sage-femme de mes élèves, à venir être présent à l'ouverture du corps d'une pauvre femme, qui étoit morte sur la paroisse de Saint-Eustache, en accouchant à son terme. Le ventre avoit été volumineux pendant la grossesse. Après quelques douleurs d'enfantement, la femme mourut dans une défaillance. On l'ouvrit. La matrice molasse, & d'un rouge violâtre, s'écrasoit sous les doigts : elle s'étoit crevée, dans sa partie inférieure, au-dessus du muscle orbiculaire du col. L'enfant, très-volumineux, étoit entré vivant dans le bas-ventre. En recherchant la cause de cet accident, il me parut dépendre de ce que cette femme malheureuse, qui étoit une cardeuse de matelas, en avoit travaillé trop imprudemment plusieurs, qu'avoit falis un homme mort d'une fièvre maligne presque pestilentielle.

En ramenant à des principes simples, des faits qui semblent fortir de la marche ordinaire de la nature, on reconnoît mieux son ordre immuable,

& l'on ne se livre point à cet étonnement stérile ; qui souvent égare , en offrant des faits extraordinaires non-classés comme une dérogation à des loix qui n'en souffrent aucune.

Tout ce qui peut affoiblir ou détruire ce ressort musculaire pendant la grossesse , va donc agir sur la matrice. Qu'il survienne une fièvre intermittente ; qu'un méphitisme se glisse dans l'économie ; qu'un catarre , au lieu d'affoiblir le cerveau , porte une fluxion au viscere devenu le centre de toutes sensations & affections ; qu'un rhumatisme vague , qu'une affection bilieuse , qu'une disposition à maladie , qu'une constitution foible , ou autre cause enfin , diminuent le ressort musculaire , la perte s'en fait sentir sur-tout dans le plan externe de la matrice.

Cette perte de ressort ne se remarque guere dans un premier accouchement. On la voit après plusieurs , & plus fréquemment chez les grandes femmes , dont la fibre naturellement allongée , devient , après l'avoir été plusieurs fois , moins propre à la contraction , que les muscles raccourcis des femmes de moyenne taille. Les femmes très-grandes , grosses & molasses , perdent facilement cette élasticité dans la matrice , même dans le premier accouchement , sans qu'elle paroisse

altérée dans tout le reste de l'économie naturellement indolente. La distinction de cette perte de ton générale ou locale est bien essentielle pour ne pas tomber dans une erreur qui peut être fatale. Il faut, dans la pratique des accouchemens, un grand caractère d'observation, soutenu par l'expérience, pour ne pas être trompé par des désordres aussi cachés : c'est ce qu'on appelle tact, qui n'est autre chose qu'une supériorité de jugement, une perspicacité qu'on acquiert non-seulement par l'expérience, mais encore par des études saines & par une attention rapide & profonde.

Je vais ici concentrer l'attention sur un point capital. Tout accouchement dangereux, ou qui le peut devenir, présente un degré plus ou moins grand de perte de ressort vers la matrice. Dans le bon accouchement, il y a un degré plus ou moins grand d'énergie & de dureté du viscère. Dans celui-ci, la matrice, en la touchant, paroît molle, & l'enfant est renfermé dans cet organe sans ressort, comme dans une peau de chamois, à travers laquelle on toucheroit ses membres. L'irritabilité presque perdue, laisse sans contraction le plan extérieur. Delà, un volume excessif du ventre, effet d'un engorgement, qui, à son

tour, s'oppose à la contraction, & laisse jusqu'au dernier instant le ventre d'une grosseur énorme.

La marche de la nature est alors ralentie & l'accouchement passe plus ou moins le terme de neuf mois. Il faut pour les contractions expulsives un fluide élastique musculaire : il y est suppléé par le fluide élastique de la lumière. C'est pour cette raison, sans doute, que ces fortes d'accouchemens arrivent vers le milieu du jour, moment où le fluide élastique lumineux est en plus grande abondance dans l'atmosphère.

Les douleurs sont très-lentes & très-éloignées; ce sont des épreintes produites par l'irritation du plan intérieur. Le col se ferme. La douleur va de bas en haut se perdre dans les reins, en y causant une sensibilité excessive; à l'opposé des bonnes douleurs qui ouvrent le col en portant de haut en bas sur le siège. Il survient de tems en tems une ou deux douleurs qui plongent : l'espoir se ranime; mais ce bon travail cesse; il renaît après quelques heures, & disparaît encore. Enfin le col se relâche & la matrice semble céder l'enfant plutôt aux forces auxiliaires des muscles du bas-ventre & du diaphragme, qui est en partie soumis à l'empire de la volonté, qu'au plan

musculaire externe de la matrice, dont l'action, indépendante de la volonté, est uniquement fournie à l'énergie vitale. Le viscere épuisé se relâche, s'ouvre, & la femme est débarrassée de l'enfant. Mais après sa sortie, le plan extérieur, sans contraction, laisse, par les artères, une entrée libre au sang dans le tissu spongieux. Les veines ne le résorbant pas, il se fait un engorgement de sang dans la matrice, qui reste molle & devient épaisse & gonflée. Le placenta est fortement adhérent : c'est une grande sagesse de la nature attentive à la conservation de l'espèce. Il faut, pour en délivrer la femme, attendre patiemment que la contraction du plan extérieur retienne le sang dans les vaisseaux artériels ; sans quoi ces vaisseaux en syncope, en relâchement excessif, épancheroient le sang dans le tissu spongieux, ce qui l'engorgeroit jusqu'à ce que le plan musculaire externe, irrité par l'excès de l'engorgement de sang, exprimât ce fluide. L'éponge exprimée se gonfle de nouveau : nouvelles contractions ; nouveau flots de sang : c'est ce qui se répète alternativement jusqu'à la foiblesse extrême, & même jusqu'à la mort, si l'art n'y remédie.

Lorsque l'irritabilité musculaire est presque éteinte, l'enfant est soumis aux pressions du dia-

phragme & des muscles du bas-ventre. Le col lui-même se relâche, & le fond mol qui presse les fesses de l'enfant est poussé par les efforts du diaphragme qui lui sont étrangers. Si ce fond est sans aucun ressort, & que l'effort du diaphragme soit grand, le fond fuit l'enfant qu'il est forcé de comprimer. La matrice par cette extrême mollesse de son fond peut même en ce cas être renversée. Elle reste d'abord un instant dans le vagin; mais bientôt elle se présente au dehors, comme un gland retourné. D'autres fois la femme n'a poussé que foiblement la dernière douleur, & le renversement n'arrive que dans les efforts qu'elle fait pour la délivrance, sur-tout si elles sont secondées par une main, qui ne sachant pas dans quel cas on doit l'opérer, veut vaincre l'adhésion, salutaire en ce cas, de l'arrière faix à la matrice molle & sans contraction. Tel est l'état fâcheux mais heureusement très-rare où peut conduire la perte totale de ressort du fond de la matrice. Voyons ce qu'il convient de faire dans ces sortes d'accouchemens.

Quand les douleurs, sensibles à l'excès, font ressentir dans le bas-ventre une espèce de barre tranchante qui retarde l'accouchement au lieu de l'avancer, on excite, on anime, on encourage.

courage. Faites des efforts , poussez , dit-on ; mais ce conseil n'aboutit qu'à de l'épuisement. La femme appelle à grand cris la douleur ; elle la desfire en vain ; elle ne sent que de l'impuissance : elle se livre au désespoir. Le désespoir est l'impossibilité sentie de résister aux maux , & la douleur est cent fois moins cruelle que cette sensation anéantissante. Les vaporeux nous le prouvent bien , en supportant , avec un courage héroïque , des douleurs atroces , tandis qu'ils nous peignent , par le plus profond accablement , leurs vapeurs qui nous semblent des maux imaginaires & légers , mais que je crois en effet bien plus affreux que la douleur , parce qu'ils produisent , le sentiment de l'impuissance d'y résister , le désespoir. Malheur à ceux qui perdent l'espérance & la force de soutenir leurs maux , a dit Salomon dans ses proverbes.

Provoqueroit-on tant d'efforts fatiguans , inutiles & dangereux , si l'on s'attachoit à la considération de la foiblesse de l'économie entière , ou de l'organe qui doit se contracter ? S'il reste une grande route à faire à un homme épuisé , ne l'engage-t-on pas au repos , au sommeil ? Ne voit-on pas qu'après quelques heures de tranquillité , dans un lit chaud , il retrouve ses

E

66 DE LA GROSSESSE

forces ? Le fluide élastique qui contracte les muscles pour marcher étoit épuisé , le repos l'a réparé ; mais c'est le même fluide qui doit contracter la matrice. Excite-t-on à beaucoup d'action un homme que la nature dispose à une grande maladie ? Ne seroit-ce pas porter le mal à son comble au lieu de le réparer ? Qu'une matière âcre , catarrheuse , agace le dernier des intestins , dit-on à chaque épreinte , poussez ? Non , sans doute. On invite au repos ; on sollicite la transpiration ; on emploie la chaleur ; voilà les vrais pacificateurs des épreintes. Ce sont aussi les vrais pacificateurs des mauvais accouchemens. Attendez , ne poussez pas , n'exécédez pas vos forces , reposez-vous , dormez s'il se peut ; voilà les préceptes les plus importans dans les accouchemens malheureux. Lorsque j'ai rencontré ce défaut d'élasticité , qui rend les douleurs désespérantes , défaut d'élasticité qui force les femmes d'appeler à leurs secours les instrumens & la mort , j'emploie , s'il me semble nécessaire , les moyens médicaux qui seront bientôt indiqués , où je leur dis : « Portez la main sur votre » ventre , sentez la mollesse de la matrice ; si vous » accouchez en cet état , vous risquez d'avoir » une perte ; mais si vous souffrez , sans pousser

« vos douleurs, si vous gardez le lit, si vous
 « vous provoquez au sommeil, le mauvais tra-
 « vail va se calmer ; la matrice va se reposer ; en-
 « suite elle deviendra dure ; car elle doit être en
 « cet état pour que vous accouchiez sans acci-
 « dent ». Ce raisonnement réveille l'espoir ; il
 détermine la femme au repos ; & les douleurs se
 calment. Quand la foiblesse n'est qu'à certain point,
 la nature se relève, & l'accouchement rentre,
 après quelques heures, dans un meilleur état. La
 science est souvent active en n'agissant pas : elle
 observe, contemple & suit de l'esprit & des yeux
 l'action bienfaisante de la nature : tandis que
 l'ignorance, qui ne connoît pas ses opérations,
 substitue à des travaux bienfaisans & tranquilles
 les siens, qui sont inconsiderés & bruyans : elle
 exige alors d'une femme foible, ce qu'on ne
 demanderoit pas à un homme fort & robuste.

En cet état fâcheux, si l'on perce les mem-
 branes, l'on fait écouler les eaux. On a dessein
 de rendre les douleurs plus fréquentes & meil-
 leures ; mais souvent elles restent les mêmes. Le
 viscere, après avoir exprimé son humidité, se
 colle sur la peau de l'enfant, se dessèche, s'en-
 flamme, & quand on a imprudemment pratiqué
 cette opération, petite en apparence, on ne

68 DE LA GROSSESSE

peut s'opposer à son effet qu'en terminant l'accouchement par les pieds. Si l'on attend trop long-tems, il ne vient plus de douleurs ; l'enfant est étouffé ; l'air reçu dans l'intérieur, établit une disposition putréfiante dans les humeurs, dont la circulation est interrompue : nulle espece quelconque de progrès dans l'accouchement, nulle contraction ; la mort arriveroit sans la délivrance.

Dans ces accouchemens, les touchers fréquents multiplient les douleurs & les dangers. Les dilatations sont des inventions barbares & dégoûtantes. Je n'offrirai point ici le tableau révoltant de la proposition faite en pleine assemblée de gens de l'art, de mutiler en ce cas le col de la matrice qui jamais ne fait d'obstacle insurmontable à la médecine, ainsi que les parties molles.

Au lieu de calmer un mauvais travail par le repos, par les saignées, par les bains & autres moyens bien appliqués, lorsqu'on le provoque au contraire par des efforts, par des agitations, des touchers, des remèdes contraires & mal administrés, la femme est réduite à un tel point de désespoir qu'elle aspire à être délivrée de ses maux, ou par une opération quelconque, ou par la mort.

Le forceps est un moyen terrible qu'on propose alors comme une ancre de salut. Ce sont deux mains de fer, deux culliers de la pesanteur de deux livres, longue de seize pouces, larges de deux, qu'on applique sur la tête de l'enfant pour l'entraîner au dehors : souvent elles se courbent ou lâchent prise. Il n'est pas rare qu'on les applique plusieurs fois pour pouvoir entraîner l'enfant au dehors. Mais cette victoire est presque toujours incomplète ; le plus souvent meurtrière pour l'enfant, désastreuse pour la mère, soit dans l'instant, soit dans la suite.

L'accouchement est le passage d'un corps solide (la tête de l'enfant) à travers une ouverture solide (le bassin de la mère) : le corps qui passe & l'ouverture qui livre passage, ont des dimensions respectives : il faut que ces dimensions soient en relation l'une avec l'autre, pour que l'accouchement s'accomplisse ; c'est-à-dire, que la tête doit avoir une position convenable. Si la tête n'est pas placée en rapport avec l'ouverture du bassin, les doigts suffisent pour la mettre dans la position requise. Quand l'ouverture est insuffisante (ce qui est très-rare & n'a lieu que chez les femmes très-contrefaites), jamais dans ce cas le forceps ne peut être utile ; parce que

chaque branche de l'instrument ayant au moins trois lignes d'épaisseur , on ajoute donc encore six lignes de disproportion à la tête. Ainsi la tête qui a 3 pouces $\frac{1}{4}$ à 3 pouces $\frac{3}{4}$ de diamètre , doit être écrasée de neuf lignes , pour qu'elle en perde seulement trois d'épaisseur excédante. Or , c'est ce qu'on ne peut pas faire , & ce qu'on ne devroit pas faire quand même cela seroit possible.

Si le bassin a dans son ouverture une dimension suffisante , si la tête est bien placée , & que l'accouchement n'avance pas , comme il arrive dans les cas dont nous traitons ici , il faut s'attacher à l'état de la matrice ; il faut observer qu'alors elle ne se contracte pas dans son plan extérieur pour pousser l'enfant au dehors. On doit se garder en ce cas de percer les eaux. Mais on conseillera le repos , la saignée , les narcotiques , la chaleur , les cordiaux & les bains : si ces moyens sont insuffisans , les mains seules doivent terminer l'accouchement , en allant chercher les pieds.

L'usage du forceps a éloigné de la recherche des causes ; recherche qui conduit seule à une juste & utile application des moyens médicaux. Dans le forceps , qu'on ne connoît & qu'on n'emploie que depuis quelques années , on a voulu que l'art entier résidât ; parce

qu'il est plus facile d'acheter des instrumens que d'acquérir des principes. On attend des instrumens ce qu'on ne devoit attendre que de la médecine, ou, tout au plus, de la main dirigée par le jugement & des principes. Un instrument qui frappe les yeux, arrête la marche des meilleurs préceptes, qui ne fixent que la raison & l'attention que peu d'hommes ont le courage, la constance & la faculté d'exercer. L'application des forceps est un moyen prompt, qui semble n'exiger qu'une adresse très-grande : mais c'est un moyen terrible, par les dangers, présents ou futurs, auxquels il expose & qu'il produit malheureusement trop souvent. L'admiration même en entretient l'usage & l'abus. On a pour cet instrument un respect semblable à celui des sauvages pour les divinités malfaisantes.

Des hommes qui croient que leur considération dépend de la multiplicité de leurs opérations, préféreront-ils une méthode naturelle, simple & populaire en apparence, à des opérations qui leur donnent la réputation qu'ils recherchent ? L'instrument semble les entourer des rayons d'une science salutaire & terrible : car un accoucheur qui tient en main le forceps, paroît tenir les clefs de la vie & de la mort : il inf-

pire le respect & la terreur. Mais que la gloriole dont il se couvre est frêle & perfide ! Les bons principes s'éteignent, la nature est de plus en plus négligée. Eh ! quels gens la connoissent assez pour le leur reprocher ? S'il s'en trouve un, c'est une voix qui crie dans le désert. Les hommes continuent de donner leur admiration à ce qui les étonne, à ce qui est monstrueux, & la refusent à ce qui s'approche de la nature & de sa simplicité. C'est cette nature qui se faisoit sentir à Levret, lorsqu'il disoit : il y a quelque chose de bien extraordinaire dans l'art des accouchemens : l'enfant étant bien placé, le bassin bien conformé, pourquoi le travail quelquefois n'avance-t-il pas ? Mais loin de porter plus loin ses réflexions & ses recherches, il retournoit au forceps, qu'il caressoit d'autant plus, malgré ses terribles effets, qu'il s'applaudissoit d'en être le promoteur & le réparateur. Il s'en croyoit même l'inventeur, pour avoir allongé, renforcé, contourné ses terribles culliers. C'étoit là sur-tout ce qui lui avoit valu sa réputation : car un chirurgien qui invente, ou ajoute quelque chose à un instrument, fixe plus l'attention que celui qui apprendroit à le bannir.

D'ailleurs l'intérêt se nourrit & profite par

l'usage fréquent d'un tel instrument. La foule & la fortune arrivent ; & comme on veut employer lucrativement le tems , on ne donne pas à la nature celui qu'elle exige pour son opération : voilà comment l'usage des instrumens & la réputation s'établissent tout à la fois. Rohederer, élève de Levret , rapporte qu'un accoucheur en moins de deux années , termina fix cents accouchemens avec les instrumens. C'est ainsi que s'illustrent auprès des ignorans , ceux qui mettant à part la candeur dans la science , savent combien les hommes veulent être trompés.

On ne calcule pas si la femme est foible ; si la nature qui la prépare souvent à une maladie , au lieu d'être fortifiée par des moyens médicaux , ne sera pas réduite par la douleur d'une opération à un épuisement irrémédiable. Feroit-on une opération douloureuse , à la veille d'une maladie , dans l'organe le plus délicat ? Ne feroit-ce pas éteindre le peu qui reste de forces naturelles , au lieu de les réveiller ? C'est ce qu'on fait néanmoins dans le soi-disant art des accouchemens. Mais si les suites , qu'on eût pu prévenir par des moyens faciles & doux , deviennent fatales : on ne s'en prend point à l'opération , ni même à l'opérateur , dont l'adresse

reconnue n'excite qu'admiration. On loue même sa prudence : car après cette opération, l'accoucheur livre toujours la femme aux soins de la médecine, trop tardifs, & par-là souvent inutiles. Elle meurt. On accuse la nature qui a bien peu de défenseurs, & que personne n'est chargé de justifier. Ce malheur trop fréquent, ne corrige point de la manie de l'opération.

La femme échappe-t-elle au danger, dont l'enfant est le plus souvent la victime, les parties extérieures déshonorées, amèneront bientôt dans l'intérieur le dégoût & le désordre. L'air, en s'introduisant en un organe délicat, y causera des catarrhes & des fleurs blanches. Le col de la matrice deviendra dans la suite gorgé, dur & squirreux ; ce qui pourra produire les accidens les plus formidables. Sur 100 femmes à qui l'on a appliqué cet instrument, 90 ont des chûtes de vagin & de matrice. Tels sont les suites prochaines & éloignées de l'abus des instrumens : abus qu'on ne pourra détruire qu'en lui opposant la marche de la nature.

Considérons à présent quels secours la médecine doit aux femmes dans le moment de l'accouchement. Nous sommes bien éloignés du point de perfection où l'observation avoit porté chez les anciens cette intéressante partie.

Nous avons vu par quel mécanisme le sang pendant la grossesse arrive en abondance à la matrice ; comment elle devient l'organe principal de la sanguification : nous avons vu quels maux cause cette abondance de sang au commencement de la grossesse : voyons ceux qu'elle produit au commencement de l'accouchement.

Le sang est aussi nuisible à l'accouchement qu'il étoit nécessaire au développement & à l'accroissement du fœtus. Quand l'enfant, en état de vivre par lui-même, a besoin d'arriver à la lumière, la matrice, qui en est surchargée & qui doit rassembler ses forces pour l'expulser, en est souvent empêchée par une pléthore de sang qui s'oppose à son mécanisme : elle se renferme pour empêcher l'arrivée du sang dans la même abondance. Celui qui s'y portoit, ainsi que celui qu'elle renferme, étant en excès, se répartit dans l'économie : cette répartition, qui se fait en raison de l'énergie de la matrice & de l'état du reste de l'économie, est souvent très-pénible & quelquefois impossible. La nature est accablée par l'excès de sa richesse & de son abondance.

Pendant les douleurs de l'accouchement, les contractions de la matrice chassent le sang au

dehors. On observe, qu'à chaque effort les parties extérieures se gonflent du sang, que leur envoi alors la matrice, par les ligamens ronds antérieurs (1). Lorsque la matrice est violemment & inutilement contractée, le sang peut même passer à travers son tissu. On lit dans les essais de médecine d'Edimbourg, qu'une femme mourut sans pouvoir accoucher d'un enfant mal placé, parce que l'on ne connut pas l'art facile de remédier à la mauvaise position de l'enfant. Toute la surface de la matrice étoit recouverte de sang qui avoit transudé à travers ses pores.

Le sang superflu est quelquefois rapidement transporté vers le cerveau, par une vapeur élastique ; d'où résultent des convulsions & la mort.

(1) Je crois avoir découvert le premier que les ligamens ronds antérieurs sont des tuyaux destinés à débarrasser la matrice d'un excès de sang, à peu près comme les tuyaux appliqués à de grands réservoirs empêchent qu'un excès de fluide ne les creve. J'ai trouvé dans ces ligamens, composés de tissu spongieux, deux artères pour une veine, contre l'ordre du reste de l'économie. Ce sang apporté dans le tissu spongieux des grandes levres, est reversé dans l'intérieur de l'économie. J'ai tiré le plus grand avantage de mon observation dans la pratique des maladies des femmes, ainsi que je l'indiquerai ailleurs.

L'art bien entendu repare en un instant cet horrible désordre. Cet accident, le plus terrible de tous, est de tous le plus remédiable. Il ne s'agit que d'ouvrir à la fois la veine de l'un & l'autre pied. Hippocrate qui nous a transmis des résultats d'observations faites pendant un grand nombre de siècles, ordonne positivement de saigner du pied dans son accouchement, toute femme un peu sanguine, & même d'y revenir autant que les forces peuvent le supporter. J'ai de bonne heure senti l'importance de ce précepte. J'ai cherché depuis un très-grand nombre d'années à le mettre en vigueur. C'est ce qui me faisoit dire, il y a près de dix années, dans un journal de médecine, que l'observation & la pratique m'avoient appris, que l'instrument qu'on doit employer fréquemment auprès des femmes qui accouchent, que *le vrai forceps, c'est la lancette.*

Les femmes saignées avant & pendant leur accouchement, & même à plusieurs fois, ainsi qu'il est quelquefois nécessaire, comme le dit Hippocrate, ont toujours après leurs couches des sueurs abondantes & naturelles : crises favorables & qui indiquent que les mouvemens vitaux, en se portant librement du dedans au dehors, opèrent une heureuse résolution, & ré-

78 DE LA GROSSESSE

tablissent les fonctions dans l'état où elles étoient ou devoient être avant la grossesse. Quand on n'a pas disposé, par la saignée, le rétablissement de l'équilibre du sang, il n'est pas rare de voir pendant long-tems, à la suite des couches, une pléthore vague. Ce sang en excès s'altère ; d'où naît une foule de désordres.

Le sang épaissi par sa partie lymphatique dans le viscere qui renferme l'enfant, empêche, au moment de l'accouchement, les fibres musculaires de se rallier & de produire des contractions énergiques. La plénitude du sang produit alors des effets qui ressemblent à ceux de l'inanition.

Rien n'est plus difficile à distinguer, même pour les maîtres les plus habiles, que la foiblesse qui vient de perte absolue de l'énergie vitale, d'avec celle qui vient de cette énergie empêchée par la plénitude. Les apparences sont les mêmes dans les deux cas ; mais les moyens à employer sont bien différens. Si deux hommes tombent, l'un par sa propre foiblesse, l'autre parce que, tout robuste qu'il est, il porte un poids qui excède sa force, les moyens propres à faire relever l'un & l'autre sont bien différens. Dans ces deux cas, il faut donner à l'un des principes de force, des cordiaux, des corroborans ; il faut

seulement à l'autre enlever l'excès de sa charge ; car ces les cordiaux épuiferoient ses forces qu'on ne peut soutenir au-delà de celles qui lui sont naturelles. Loin donc de le relever ses forces, on les abatteroit. En distinguant bien les deux cas, on ne donnera pas des cordiaux quand il faut des saignées.

Au moment de l'accouchement, il regne quelquefois, dans le bas-ventre & dans le viscere qui contient l'enfant, un épaississement de lymphe, effet d'un état catarral : il découle alors de la matrice, comme des narines dans le rhume, une sérosité âcre, une eau qui gerce les doigts & qui suinte pendant vingt-quatre heures. La résolution en est souvent difficile à s'accomplir. C'est alors qu'il faut non-seulement des saignées réitérées, mais beaucoup de repos, de chaleur, & même quelques cordiaux.

La chaleur aide à la résolution du sang, le tient en un état fluide, dulcifie la sérosité âcre qui s'en échappe, & la recombine aux principes dont elle se sépare. La chaleur provoque plus rapidement la circulation (1) : elle opere une fonte dans le sang

(1) C'est sans doute la rapidité de la circulation qui dans les climats chauds, établit la puberté dans un âge où l'homme du Nord est encore dans l'enfance. Mais si

& le rend plus fluide. Elle donne au mouvement musculaire toute son énergie : car les serpens dont les fluides sont en plus grande partie coagulables ; ces serpens qui sont composés d'une quantité prodigieuse de muscles , ont au soleil une activité qu'ils n'ont pas à l'ombre : activité qu'ils peuvent perdre par le froid au point de devenir roides & fragiles comme des bâtons , & de pouvoir ensuite être par enchantement ranimés , en les faisant passer par degrés insensibles à la chaleur. Les femmes accouchent plus facilement dans les climats chauds que dans les nôtres ; parce que dans ces climats , le sang bien plus fluide , laisse facilement toutes les portions de la fibre musculaire se rapprocher , & que d'ailleurs la chaleur est l'effet d'un fluide (le feu) qui lui-même est le principe de l'énergie musculaire.

la jeunesse est rapide dans les climats chauds , la vieillesse y est aussi très-longue , & s'y trouve mieux qu'aux climats froids. C'est une recherche curieuse & utile à faire , que celle de la différence de circulation au Nord & au Midi , pour en déduire la différence des effets propres à éclairer la médecine. On peut avec nos connaissances modernes , appliquées à l'étude du sang , démontrer pourquoi l'homme vit sous tous les climats , & pourquoi la plupart des animaux sont bornés à un seul.

Les

Les femmes accouchent bien plus facilement dans l'été sec & chaud, que dans l'automne & dans l'hiver. Quand la constitution du tems produit dans l'économie l'état catarral, alors la matrice a un caractère de foiblesse & d'inertie, qui est le produit du catarre que le froid y établit.

La chaleur ne réveille-t-elle pas la contraction des muscles d'un animal nouvellement tué, tandis que les spiritueux, au contraire, détruisent ces mêmes contractions. La médecine doit sans doute appliquer à la pratique le résultat de ces curieuses expériences ?

J'ai observé que les femmes, en accouchant dans telle saison que ce soit, même dans la plus brûlante, ont une certaine froideur dans les organes, qui livrent passage à l'enfant; en sorte qu'au fort de l'été, elles sont foulagées par l'application des linges chauds. Le froid vers ces parties retarde l'accouchement, tandis que la chaleur le provoque. En effet, j'ai souvent vu & j'ai fait voir avec étonnement à ceux qui étoient présents, que l'application des linges chauds sur les reins, sur le ventre, aux parties extérieures, étoient des moyens simples, naturels, d'une efficacité plus rapide qu'on ne pourroit le croire.

E

Mais ces moyens sont si faciles ! Ils n'ont rien de brillant. Ils semblent populaires. Mais que leur effet, quand on l'observe, en fait juger bien autrement.

Les narcotiques ont été des moyens victorieux dans les mains de Smellie, de Deventer, médecins très-habiles dans l'art des accouchemens. Leur effet est de dissiper le spasme, le resserrement des capillaires. D'un autre côté, ils donnent au sang plus de fluidité, en sorte qu'ils agissent par une action triplement salutaire.

Les bains chauds, employés après des saignées répétées, ont également de grands avantages ; & j'ai vu, par leur emploi, terminer heureusement des accouchemens dans lesquels l'usage des instrumens sembloit non-seulement indiqué, mais même indispensable : ils résolvent encore la contraction de tous les capillaires : ils font porter les liqueurs à la superficie du corps ; ce qui débarrasse la matrice de leur surcharge : ils font sortir par la superficie de la peau la transpiration, dont la vapeur halitueuse, retenue en abondance dans l'économie, s'oppose à la liberté des mouvemens ordinaires, en produit de nouveaux qui établissent les plus grands désordres.

Voilà un léger aperçu des principaux effets de la saignée, de la chaleur, des narcotiques &

des bains : effets plus nombreux qu'on ne pense , & qui tous concourent à débarrasser le viscère qui contient l'enfant de la surcharge du sang qui s'y porte. Ces remèdes , bien différens entr'eux en apparence, produisent néanmoins un effet presque semblable ; mais par des côtés très - différens & très-nombreux.

Venons enfin aux remèdes cordiaux. J'ai déjà traité de leur action (1), & je crois ne pouvoir

(1) La chaleur réveille l'irritabilité des muscles d'un animal nouvellement tué , tandis que les spiritueux quelquefois la détruisent.

Les spiritueux donnés à l'intérieur, ou se décomposent, ou ne se décomposent pas. Ils se décomposent lorsque les vaisseaux sont assez libres pour permettre l'évolution des élémens qui les constituent ; & dans ce cas, ils donnent au sang au cerveau, un principe de chaleur, de rarefence ; un phlogistique très-pur, qui, en allant du cerveau dans les muscles, les contracte & les irrite. Ces spiritueux ne se décomposent que lorsqu'il y a dans le système vasculaire liberté de circulation, sans plethôre.

Quand les spiritueux ne se décomposent pas dans l'économie animale, la chaleur, qui dans l'état naturel est portée à trente-deux degrés, & dans l'état morbifique bien au-dessus, volatilise seulement ces spiritueux ; volatilisés, ils ne sont qu'un phlogistique grossier,

84 DE LA GROSSESSE

faire mieux que de répéter ce que j'ai dit de leur usage. — L'effet des cordiaux est de por-

un gas inflammable, qui, en diminuant l'irritabilité, arrête le mouvement progressif : & c'est dans le cas surtout de pléthore que les spiritueux se volatilisent sans se décomposer, tandis que dans l'autre circonstance, ils se volatilisent & ils se décomposent. Un peu de réflexion fera sentir la vérité de cette décomposition : si les végétaux décomposent la lumière, pourquoi nos corps ne décomposeroient-ils pas des liqueurs spiritueuses ? Qu'un homme foible en prenne, il est échauffé ; fortifié, parce qu'ils se décomposent : mais qu'un homme très-pléthorique en prenne & à grande dose, ils ne se décomposent point, ils se volatilisent en gas inflammable qui diminue l'irritabilité au point d'éteindre le principe de la vie : ainsi les spiritueux, selon les circonstances, augmentent ou diminuent le mouvement dans l'économie animale ; mais la chaleur douce constamment le provoque : ainsi, dans le moment de l'accouchement, les spiritueux donnés à l'intérieur, sont plutôt propres à détruire les contractions de la matrice, qu'à les provoquer, à moins qu'en passant à travers les pores, ils ne soient dans le cas de se décomposer.

On ne doit donner les spiritueux à l'intérieur, qu'autant qu'il y a dans les vaisseaux plutôt inanition que pléthore, & dans ce cas encore, ce ne sont pas les spiritueux qui conviennent, ils sont trop chargés de phlogistique, ils donnent trop de ce principe ; il faut des restaurans,

ter dans l'économie un principe élastique qui donne une énergie d'autant plus grande, qu'ils se résolvent en un principe plus subtil, plus simple,

des corroborans, qui donnent un gas bien différent; un gas qui rapidement se développe dans l'économie animale; un gas peu clarifié & qui fournisse un principe d'élasticité. C'est aux gens foibles, mal nourris, qu'on doit donner de ces remèdes, & ils n'en ont que plus d'efficacité, si avant de les prescrire on a employé les saignées. Je conseille, dans ce cas, quatre onces de sucre bouilli pendant quelque tems dans un verre d'eau, auquel on ajoute, en le retirant du feu, une cuillerée d'eau de canelle orgée, & deux cuillerées de bon vin: il résulte de ce cordial, pris chaud sur-tout, un accroissement de forces, que ne donne pas le vin seul ou les spiritueux, qui même nuisent quelquefois, pour les raisons ci-dessus énoncées.

Ainsi la saignée, les restaurans & la chaleur, les alkalis volatils sont les vrais remèdes propres à provoquer l'accouchement dans le cas d'engorgement, de catarre & d'inertie de la matrice: l'efficacité de ces moyens a toujours étonné les Gardes mêmes.

La nature, dans notre économie, n'emploie que des moyens simples: quand on cherche à la seconder ou à l'imiter, il faut être simple comme elle.

Cette note est tirée de mon ouvrage intitulé: Observations & Réflexions sur l'opération de la symphyse & les accouchemens laborieux. A Paris, chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins 1780.

plus pur & plus élémentaire : il y a, comme on le voit par la note ci-jointe, une grande différence à faire entre l'usage des liqueurs éthérées qui se volatilisent en un gas inflammable, & d'autres substances qui se décomposent en un principe plus pur & plus approchant de la simplicité de celui qui circule au cerveau.

Le cerveau est la source & le réservoir du principe élastique musculaire qui se porte à la matrice pour opérer sa contraction. J'ai vu des femmes, en accouchant, sentir des douleurs qui de la tête tomboient sur leurs dents. J'ai vu les mêmes douleurs descendre du cerveau à la poitrine & au bas-ventre. Harvée rapporte l'observation d'une femme qu'on fit accoucher en irritant de distance en distance la membrane pituitaire ; ce qui sollicitoit des douleurs. J'ai opéré quelque chose de semblable, en faisant respirer de l'alkali-volatil. C'est en observant les cas qui semblent extraordinaires, c'est en les comparant ensuite à d'autres, c'est en les rapprochant de leurs analogues, qu'on leve le voile dont la nature paroït devoir être éternellement enveloppée.

Ainsi lorsqu'on cherche à fournir à l'économie un principe de feu pur & élémentaire, lorsqu'on

a dessein de fournir au réservoir du feu de la vie qui réside au cerveau, & se distribue par les nerfs, il faut employer les remèdes, ou les plus simples, ou les plus faciles à se décomposer dans l'économie. D'après ces vues, on trouvera des restaurans rapides dans de simples eaux aromatiques distillées, qu'on peut rendre plus efficace encore par quelques gouttes d'alkali-volatil. L'alkali-volatil est pour l'économie animale le remède le plus héroïque & le plus fréquemment indiqué; il restaure rapidement sans trouble. Il est très-analogue à nos liqueurs, il est très-décomposable & très-facilement décomposé.

Il est encore un cordial plus puissant, c'est le phosphore, je n'ai point encore publié mes vues sur ce remède très-doux, très-héroïque. Mais j'indiquerai la manière d'en faire usage dans la dissertation que je vais publier incessamment sur le feu considéré dans la nature & dans l'homme.

Quand on entendra bien l'administration de ces moyens très-simples, l'art alors bannira les instrumens. Deventer, médecin Hollandois, le premier restaurateur de la pratique des accouchemens, employoit si bien les moyens médicaux dont il cherchoit, par intérêt, à faire mystère, qu'appelé dans les cas les plus défef-

pérés, il rétabliffoit tout dans l'ordre, fans aucun instrument.

Je vais à préfent confidérer qu'elle eft, fur l'accouchement, l'influence du jour, de la nuit, des faifons, des climats, afin de déterminer les caufes qui peuvent en avancer ou retarder le terme. Déjà des hommes habiles ont recherché la caufe des naiffances tardives; mais l'on peut ajouter encore à ce qu'ils ont écrit pour résoudre ce phénomène. Les loix civiles, qui ne tiennent leur pouvoir légitime que de la nature, ont en vain demandé à la médecine des bafes folides, des principes fûrs, pour prononcer dans cette importante matiere fur la fortune & l'honneur des femmes: elles ont trouvé la contradiction, l'obfcuredé, au lieu de la certitude & de la clarté, parce qu'on ne partoît pas de ces grands faits généraux, d'où l'on voit évidemment découler les faits particuliers & leur folution. Je demande grace pour la longueur de mes préliminaires, en faveur de l'importance de l'objet.

Les mouvemens périodiques de notre économie, comme ceux de notre globe & de toutes les autres fpheres de l'univers dépendent d'un principe vivifiant dont la marche eft invariable. Il eft bien étonnant que la lumière, dont l'influence eft fi grande, fi vifible dans tous les êtres,

entre pour si peu dans nos considérations & nos calculs sur l'économie animale. La médecine a trop d'insouciance pour des richesses qui sont son plus bel apanage : elle les abandonne à des physiciens qui n'en peuvent tirer aucun parti pour notre économie : riches connoissances ! qu'ils n'auroient dû recevoir, comme dans l'antiquité, que de ses mains.

La lumière excita, dans l'antiquité la plus reculée, l'enthousiasme le plus général. Elle fut l'objet principal des études de la philosophie & de la médecine qu'on ne distinguoit point alors. La lumière chez les Perses & les Egyptiens fut regardée comme l'ame des végétaux, des animaux & de l'univers entier. Selon ces peuples, elle avoit tout créé ; elle gouvernoit tout. C'est dans son foyer qu'une nation plus éclairée sur la divinité, plaçoit le tabernacle du Très-Haut. En effet, son influence dans la nature, la joie qu'elle apporte sa présence, le deuil qui suit son absence, la majesté de ses phénomènes, sa subtilité infinie, la certitude des loix suivant lesquelles elle agit & se propage, l'imcompréhensibilité de sa nature, le besoin qu'en ressent tout être vivant, le sentiment de sa bonté, tout en elle fit courber en adoration l'homme grossier & le philosophe. Chacun

de phénomènes de l'astre qui nous l'envoie, chacune de ses influences devinrent la base d'un culte particulier. De là vinrent, en son honneur, un grand nombre d'institutions religieuses, civiles & politiques, qui, appuyées sur cette base première, ont conservé depuis une immensité de siècles une durée qui nous étonne, & imprime sur l'antiquité un caractère de grandeur & de majesté à travers les ténèbres de l'histoire.

Le soleil placé au centre des mouvemens planétaires, qu'il regit par la force d'attraction, affecte différemment chaque globe par le fluide lumineux qu'il lui envoie. Il modifie différemment chaque partie de chaque planète, suivant la direction plus ou moins oblique, plus ou moins directe, selon laquelle ses rayons lui parviennent, & suivant la quantité dans laquelle ils s'y combinent. Ainsi l'admirable diversité de notre globe ne tient qu'à la manière différente dans laquelle il reçoit & combine les différentes proportions de lumière qu'envoie le soleil sur les différents points de sa surface.

La terre, en tournant sur son axe d'Occident en Orient, une fois en 24 heures, produit autour d'elle, par sa rotation, un courant du fluide, dans lequel elle nage, lequel semble aller

d'Orient en Occident. La lumière du soleil, qui frotte & balaye la surface de notre globe pendant le jour, entre dans la terre, s'y combine & s'en exhale pendant la nuit. En sorte qu'il regne sur la terre un mouvement de la lumière de haut en bas pendant le jour, de bas en haut pendant la nuit & en tout tems d'orient en occident. Mais ce grand mouvement d'Orient en Occident est modifié deux fois en 24 heures par un flux & reflux que produit, par sa rotation, le satellite de la terre : comme la marche de la lune est chaque jour retardée d'une heure, il s'ensuit que le flux de cette matière est retardée de près d'une demi-heure dans le jour, & d'autant dans la nuit.

On observe, dans notre atmosphère, quatre états différens de l'électricité pendant vingt-quatre heures : l'aimant présente également deux mouvemens de l'est à l'ouest pendant le jour, & deux mouvemens semblables pendant la nuit. Mais le flux & reflux des eaux de l'Océan suit d'une manière plus constante & plus invariable, la marche périodique du satellite de notre globe.

Les physiciens ont assez bien déterminé les effets de la lumière dans l'économie végétale. Ils ont vu que sa privation jette les végétaux dans la foiblesse ; qu'alors ils deviennent catar-

renx, hydropiques. La chicorée blanche d'hiver qu'on sert sur nos tables, est un herbage de cette nature, sans couleur & sans saveur; tandis que les végétaux qui reçoivent la lumière, acquièrent de la force, de la saveur & de la couleur, en combinant en eux la lumière en grande abondance. Les arbres résineux sont des végétaux qui combinent une immense quantité de lumière, ou du principe élastique pur, qui se trouve dans l'air, lequel principe lui-même est un effet de la combinaison de la lumière. C'est par le côté le plus exposé au soleil, que les grands végétaux donnent leur gomme ou leur résine en plus grande abondance.

La lumière est un principe, un élément acide; phosphorique, tendant dans tous les êtres, mais plus spécialement dans les végétaux & les animaux, à la combinaison la plus parfaite & la plus rapide. Elle produit dans les uns comme dans les autres, la couleur & la force. C'est elle qui dans les climats chauds, mûrit l'homme, comme elle mûrit les fruits. C'est son influence qui, vivifiant nos humeurs, chacune à sa manière, donne à chacune le caractère qui lui est propre. C'est elle qui donne à la bile ce principe d'inflammabilité qui la caractérise, & qui détruit l'homme

par son abondance , par son énergie ou son altération , comme les végétaux sont par fois détruits par l'excès, la richesse, ou la corruption de leurs sucs.

Le cerveau est le réservoir d'un fluide élastique vivifiant, parfaitement analogue avec le principe élastique qui régit le système planétaire & les végétaux qui vivent à sa surface. Je déterminerai ailleurs comment le principe lumineux qui réside dans l'atmosphère , dans l'air & dans les aliments, nourrit, selon sa pureté, le cerveau, la poitrine & le bas-ventre. Ce sera un des principaux objets de ma dissertation sur le feu considéré dans la nature & dans l'homme. Car la lumière n'agit pas moins fortement sur l'animalisation que sur la végétation.

On connoît aujourd'hui comment le soleil modifie la transpiration des végétaux. La lumière du soleil, combinée avec l'eau des végétaux, s'exhale de leurs filières en un principe essentiel à la respiration & à la vie des animaux : principe que la chimie moderne appelle air déphlogistiqué ; que Dairebel, chimiste Hollandois, qui l'avoit formé le premier, appelloit élément clarifié, que Becker qui le connut, appella nître de la vie, & auquel la chimie moderne donne aujourd'hui

tant de noms , que ses effrayantes nomenclatures écarteront bientôt de la science de la nature. Quand les végétaux sont privés de la lumière , ils n'exhalent plus qu'une vapeur méphitique nuisible à la vie. Plinè dit que les feuilles des arbres sont sensibles à la nourriture que leur apporte la lumière ; que le sang est également sensible à la présence de ce même fluide , qui le met en une espèce de fermentation & augmente son volume. Mais il ne dit pas , comme on le peut dire aujourd'hui avec une précision extrême , quel sont les modifications que souffre dans l'économie végétale & même animale , ce principe lumineux.

J'ai répété sur l'homme quelques unes des expériences faites sur les végétaux , & j'ai observé que pendant la nuit , & sur-tout pendant le sommeil , la transpiration d'un homme robuste & sain , est plus méphitique que pendant le jour & au soleil. Les anciens connoissoient mieux que nous l'influence de la lumière sur l'économie animale ; & c'étoit d'après ces connoissances que pour animaliser l'homme qui étoit en un état de foiblesse & de catarre , ils ordonnoient , dans certaines maladies féreuses & cachectiques , d'exposer l'individu au soleil , même en des lieux

fablonneux , pour réfléchir la lumière sur son corps. Les anciens ne publioient que des résultats d'expériences ; car les expériences elles-mêmes étoient autant de mystères qu'ils se gardoient bien de divulguer.

Les artères sont dans l'instrument harmonique animal, la corde la plus voisine des nerfs. Pendant le jour, le sang est aux artères en plus grande abondance, & si ce n'est le sang, c'est au moins le fluide élastique qui le vivifie.

En observant avec attention le pouls pendant 24 heures, au moyen d'une montre à secondes, on trouve que c'est le matin sur les 7, 8 heures qu'il est le plus lent ; il va toujours augmentant jusqu'à deux, trois heures après midi, tems auquel il est à son *maximum* ; il baisse ensuite jusqu'à 7, 8 heures du soir, & se relève jusqu'à ce que nous nous remettons au lit. Au commencement du sommeil, il y a une légère remission qui dispareît bientôt ; le pouls continue d'augmenter jusqu'à trois heures après minuit ; alors il est dans sa plus grande élévation ; il baisse ensuite jusqu'à 7, 8 heures du matin. Dans les fièvres lentes continues, on observe bien ces révolutions diurnes du battement des artères.

Si l'absence ou la présence de la lumière sur

notre horison imprime un caractère aux fonctions les plus naturelles, elle en imprime un bien plus sensible dans les maladies : car celles qui tiennent à une énergie vitale, ont leur redoublement, leur exacerbation dans le moment de la plus forte influence de la lumière. Celles qui sont le produit de la foiblesse, d'un défaut d'énergie, quoiqu'accompagnées de symptômes énergiques, s'accroissent en raison que la lumière s'éloigne.

Le matin, comme l'observation nous l'apprend, toutes les maladies qui tiennent à un excès de sang, ont leur invasion & leur accès. Ainsi l'apoplexie, qui s'annonce le matin, est pour le plus souvent une apoplexie sanguine, dans laquelle il faut saigner & redoubler, tandis que celle qui s'annonce le soir est une apoplexie catarrhale pituiteuse, dans laquelle la saignée provoque souvent la paralysie, & qu'on résout par enchantement, au moyen des alkalis-volatils, qui ne doivent être administrés dans l'autre qu'avec sobriété, & après la saignée.

Vers midi, au moment de la plus forte influence de la lumière, les maladies bilieuses s'annoncent, ainsi que leurs redoublemens. Ce qui doit conduire dans ces sortes de cas à n'administrer des remèdes tant soit peu actifs que la nuit,

nuit , moment auquel la bile est le moins en effervescence. En effet , on observe au Bengale , dit le docteur Balfour , que tel vomit le kinkina administré dans le jour , qui le garde & avec avantage si on le lui donne la nuit.

L'après-midi les fievres quartes se développent & offrent leurs redoublemens : c'est alors le moment de la domination de l'humeur atrabilaire.

Sur le soir & dans la nuit , on voit arriver les maladies catarrhales , soit croniques , soit aiguës , ainsi que leurs redoublemens. La puissance nerveuse affoiblie , s'affoiblit ultérieurement par l'absence de la lumiere. Enforte que dans les quatre points du jour , on observe l'exacerbation des quatre humeurs différentes de l'économie animale.

Il est facile de sentir toute l'importance de semblables observations. Les anciens en avoient fait une foule innombrable de ce genre , dont ils avoient tiré de grands résultats généraux , qui leur servoient à prédire les événemens futurs des maladies ; & c'est avec ces prédictions qu'ils entraînoient le respect & l'admiration des peuples , qui les regardoient comme des hommes divins qui pouvoient enchaîner le protée de la nature.

A ces influences diurnes & régulières, il s'en joint une foule d'autres, qu'il importe de considérer pour ne pas tomber dans l'erreur d'attribuer toujours un effet à une même cause. Par exemple, quand le baromètre descend tout-à-coup de plusieurs degrés, il indique que l'athmosphère qui pesoit sur nous d'un poids déterminé, est devenu tout-à-coup plus légère d'une somme considérable. Cette grande variation dans le poids de l'air, produit dans le globe & dans notre économie, l'effet le plus rapide & le plus fâcheux. Cette rarefcence subite fait sortir du sein de la terre des exhalaisons qui altèrent l'air & causent des épidémies. Cette même rarefcence permet aux vapeurs de l'économie animale, de se transporter subitement au cerveau, ce qui produit apoplexie; ou de s'échapper au dehors, ce qui résout tout-à-coup le principe élastique de la vie. On voit dans ces mutations subites du poids de l'athmosphère, des paralyfies, des apoplexies, des morts subites. Ce seroit une grande erreur d'en attribuer la cause à la rarefcence du sang que produit la présence de la lumière ou à l'excès de la pituite que produit son absence.

Les anciens avoient observé que les équinoxes & les solstices avoient des influences remar-

quables , & sur le globe , & dans notre économie : il regne alors dans l'athmosphère un plus grand plein , une plus grande mobilité de la matière œthérée. Les marées en certaines plages , sont alors plus fortes de près de moitié. On voit alors entre les tropiques , des ouragans , des tempêtes horribles : ce plein ne porte pas de moins grands troubles dans notre économie.

A l'époque du retour d'âge , il existe dans les corps animés , & sur-tout en celui de la femme , une pléthôre considérable , un état de fluxion vague. C'est sur-tout au retour d'âge , & dans les cas de fluxions , & depuis cette époque de la vie , jusqu'à son terme , que l'équinoxe & le solstice influent davantage. Les longues maladies commencent à ces âges , pour ne se terminer qu'à l'équinoxe ou au solstice prochain. Ces mêmes maladies offrent alors une tendance visible à la santé chez les uns , à la mort chez les autres. Sennert , Sydenham , grands observateurs , remarquerent dans leur pratique ces fortes d'influences , & si j'osois parler ici de mes observations , j'assurerois qu'elles y sont conformes. J'ai vu presque toutes les longues maladies des femmes commencer vers ces tems ; subir à la suivante époque des changemens en mieux ou en pis ;

100 DE LA GROSSESSE

& enfin se terminer après six mois, un an, dix-huit mois, quelquefois après trois ans, soit par le rétablissement soit par une décomposition à laquelle tout l'art de la médecine ne peut s'opposer. Les mouvemens de la vie sont donc subordonnés à ces grands mouvemens qui constituent la vie particulière de notre globe, & la vie générale de tout le système planétaire. Hippocrate qui défendoit de troubler la nature dans ses crises, par suite du même principe, défendoit d'administrer des médicamens actifs, ou de faire de grandes opérations, au tems des solstices & des équinoxes. S'il se passe, disoit-il, de grands mouvemens dans la nature, il s'éleve aussi dans l'homme des révolutions propres à expulser les causes morbifiques. Le médecin alors doit se borner à l'observation. Les proverbes chez toutes les nations sont, ou le résultat des observations sur la nature, ou l'abrégé des réflexions de la sagesse. Un vieux proverbe françois proscriit les médicamens actifs au mois de Juillet.

Si les influences solaire & lunaire sont si remarquables entre les tropiques, c'est que l'attraction de la lune, conjointe à celle du soleil, est en ces plages la plus forte. Elles diminuent en raison qu'on s'approche des poles. Si cette action

conjointe peut soulever les eaux de l'Océan de près du double, quelle agitation ne doit-elle pas causer dans notre atmosphère, qui s'éleve à 27 lieues, & qui, près de la terre, étant mille fois plus légère que l'eau, devient de couche en couche plus légère encore.

Ces influences sont particulièrement sensibles dans les femmes, dans les personnes nerveuses affoiblies, & plus spécialement dans les malades. On les remarque moins dans nos latitudes; mais avec un peu d'observation, elles y sont très-sensibles encore.

Pizon rapporte, dans son traité de la médecine du Brésil, qu'entre l'un & l'autre tropique, le mouvement diurne de la lune excite de six heures en six heures, c'est-à-dire, quatre fois par jour, ainsi que quatre fois par mois & quatre fois par an, des changemens très-évidens, & dans l'air & dans l'économie humaine affoiblie. Balfour, médecin Anglois, qui a pratiqué au Bengale, dit qu'à l'approche du plein de la lune, il se fait dans le foie, une plénitude évidente & une extrême sécrétion de bile. La situation du foie, sa circulation languissante, sa nature particulière, le rendent sujet, sur-tout aux climats chauds d'entre les tropiques, à l'accumulation, à l'ob-

truction, à la stagnation, à la corruption. Et dans le plein de l'athmosphère, très-considérable en ces plages, plein qui correspond à celui de l'économie humaine, on doit voir, dans les gens affoiblis, & l'on voit en effet, ou une sécrétion plus abondante de la bile, ou les désordres qui résultent de son accumulation, de sa stagnation & de sa corruption. C'est dans ces climats, comme je l'ai dit, qu'il importe de considérer, non-seulement les tems, mais même les heures d'administrer les médicamens. Les anciens attribuoient à la lune une maligne influence sur les enfans. Ceux qui s'exposent à ses rayons entre les tropiques, contractent des fièvres & des maladies très-graves.

La lune a visiblement une force d'absorption & d'attraction du fluide lumineux. Elle paroît absorber pendant la nuit celui qui pendant le jour est entré dans la terre: elle absorbe en même tems la lumière du soleil. Ne ressembleroit-elle pas aux phosphores qui combinent en eux la lumière qui les environne? L'athmosphère aujourd'hui reconnu de la lune, & dont j'ai toujours osé soutenir l'existence comme une loi invariable de la nature, les points lumineux que les instrumens étonnans de Herschel y dé-

couvrent, & que ce favant astronome croit être des volcans, justifieroient cette opinion.

Les phénomènes de la nuit s'expliquent facilement par cette absorption de la lumière qui, pendant le jour s'est combiné à la terre, & qui pendant la nuit s'en exhale. De là dérivent les redoublemens des maladies dans lesquelles le principe de la vie est en défaut.

Pendant la nuit, les végétaux, les animaux, non seulement ne reçoivent plus le principe lumineux, mais même ils perdent celui qu'ils ont reçu pendant le jour, & qui n'est pas encore combiné. L'état méphitique de la transpiration des uns & des autres pendant la nuit, état bien différent le jour, prouve évidemment l'influence de la lumière dans les uns & dans les autres.

L'homme pendant l'absence de la lumière, reste en un état de stupeur, parce que la nature ne veut pas qu'il perde alors plus qu'il ne peut acquérir. Il est plongé dans un repos, pendant lequel le réservoir du cerveau ne reçoit rien de l'influence du soleil. Mais la poitrine continue à choisir dans l'air le principe éthéré qu'il renferme, & l'économie à l'intérieur fait sécrétion de celui qu'apportent les alimens. C'est ainsi que, par le repos & ces deux moyens combinés,

la nature suppléant au défaut de la lumière, remplit le réservoir du cerveau, & le prépare au tems de l'action que l'aurore vient annoncer.

Le sommeil est l'effet du principe méphitique qui s'exhale pendant l'absence de la lumière, tant des liqueurs des végétaux, que de celles des animaux. Ce principe agit chymiquement sur le fluide acide vivifiant. Il se combine à ce qui est contenu dans les nerfs, il résout leur puissance. Les narcotiques n'agissent pas autrement. Mais s'il se joint à ces vapeurs méphitiques, stupéfiantes, un âcre stimulant, comme dans les maladies, alors en même tems que le méphitisme résout le principe éthéré des nerfs, l'âcre les stimule & les provoque à une sécrétion ultérieure épuisante. De là les insomnies qui jettent les animaux, & sur-tout l'homme, dans l'agitation, l'anéantissement & le désespoir.

A chaque six heures, la marée monte ou descend, & l'on observe évidemment entre les tropiques, & même encore dans nos ports, qu'à ces époques les maladies, ou s'aggravent, ou diminuent. Ces heures sont celle de la mort, sur-tout pendant la nuit; & comme elles changent chaque jour, puisque chaque jour la lune retarde son arrivée à-peu-près d'une heure, ces influences se retardent de même.

Le cerveau qui est un réservoir du fluide éthéré, régi par celui de la lumière, envoie aux muscles, au moyen des nerfs, le principe propre à les contracter. Comme l'accouchement est soumis aux influences du cerveau, il l'est par conséquent à celles de la lumière. Nous voilà rentrés dans notre objet, dont nous avons paru beaucoup nous écarter; mais l'importance de la matière fera j'espère excuser la digression qui n'est qu'en très-petite partie étrangère à mon sujet, comme on s'en convaincra si on le médite.

L'accouchement est une espèce de mort, c'est la cessation de notre première vie. La cause qui nous débarrasse de la prison de la matrice est la même qui nous débarrasse des liens de notre existence. Nous sommes soumis aux mêmes influences pour naître & pour dénaître.

Les accouchemens arrivent le plus fréquemment dans la nuit. Les fruits mûrs tombent d'un arbre sain, plutôt la nuit que le jour, à état égal de l'atmosphère. Quand la nature est forte, l'enfant naît dans le tems de l'exhalation de la lumière, pendant la nuit; mais j'ai observé que les accouchemens qui présentent l'aperçu de suites fâcheuses, ou dans lesquels il se prépare une ma-

ladié, arrivent vers le milieu du jour, tems où la pression du fluide lumineux est la plus forte sur notre économie.

Les douleurs de l'accouchement sont généralement soumises à des périodes de six heures. Tout accouchement ne se termine naturellement qu'après six, douze, dix-huit, vingt-quatre & trente-six heures; dans les accouchemens longs, les douleurs s'affoiblissent & se réveillent, selon ces périodes. L'observation & l'expérience mènent à juger, en approchant d'une femme en travail, quel sera le période de son accouchement & en quel tems, à une demi-heure près, il se terminera.

Entre les tropiques l'accouchement est si prompt, si facile & si simple, que les femmes s'aident entr'elles sans avoir acquis aucune connoissance en ce genre. La durée de l'accouchement est très-courte dans les climats chauds; & même dans nos latitudes, l'accouchement, dans l'été très-chaud, est de si courte durée, que quelquefois une femme est délivrée avant que l'accoucheur arrive. Il m'a paru qu'alors les membranes du placenta étoient moins adhérentes à la matrice. La maturité semble plus parfaite; ce qui rend la séparation plus facile: car les obstacles à l'accouchement viennent de la matrice & des chairs,

& jamais des os du bassin , quand la femme n'est pas contrefaite : ce qui explique pourquoi une femme souffre d'énormes douleurs pour mettre un enfant de petit volume au monde , & dans un autre tems accouche avec une promptitude étonnante d'un autre très-volumineux.

Les femmes qui jouissent d'une heureuse santé, accouchent , dans l'été, plutôt avant la révolution du neuvième mois qu'après ; & les petites femmes en plus grand nombre que les grandes ; rarement le premier accouchement, chez les unes & les autres , va jusqu'à l'entier accomplissement du neuvième mois.

La chaleur avance le terme de l'accouchement, parce qu'elle rend la circulation plus rapide : le soleil donne plus de principe énergétique à l'économie. Les effets ici sont accélérés en raison de l'intensité des causes. Dans les nids des oiseaux, les œufs qui sont au centre éclosent plutôt que ceux qui sont sur les bords.

L'électricité, dit-on, accélère la végétation & fait éclore plus promptement les œufs ; ne peut-elle pas accélérer l'accouchement ? Il ne faut pas croire que l'électricité fournisse ni aux végétaux, ni aux œufs, une plus grande masse du principe élastique lumineux qui la constitue.

108 DE LA GROSSESSE

Ses effets sont dus à une action mécanique. L'air est plus rare autour de tout corps électrisé. Il s'en suit que la transpiration ou l'évaporation est plus abondante. L'accélération de la sortie de l'eau dans les tubes électrisés est uniquement due à cette rareté de l'air. Ce n'est donc point par la pénétration d'un fluide que les œufs éclosent plutôt. J'ai observé chez une dame qui s'étoit occupée étant grosse de l'électricité, qu'il y avoit dans la matrice, dans le placenta & dans l'enfant une pléthore énorme de sang, laquelle avoit déterminé l'accouchement avant terme. En donnant trop, ou en donnant mal à l'électricité, on écarte les sçavans d'une étude dont l'importance n'est pas encore assez sentie, & dont on n'a pas même tiré les conséquences qu'on doit déduire des expériences connues; conséquences qui conduiroient à des découvertes nouvelles (1).

(1) Si j'avois assez de loisir pour publier mes vues sur l'électricité, dont j'ai donné à Paris un cours public & complet, j'arriverois, je l'espere, à démontrer, par son moyen, que l'attraction & la répulsion dans la nature ne tiennent qu'aux formes différentes que prend la matiere active. Je démontrerois, je l'espere, qu'il n'y a dans la nature qu'un principe, & que toute matiere quelconque a les deux forces d'attraction & de répulsion,

Considérons à présent les causes qui peuvent prolonger le terme de l'accouchement, & de combien il peut aller au-delà du terme de neuf mois.

Le terme de l'accouchement est soumis, ainsi que nous l'avons vu, aux influences périodiques de la circulation; tout ce qui peut ralentir la marche progressive des fluides de la femme grosse, peut prolonger la gestation; en sorte que d'après un examen réfléchi des causes qui accélèrent ou retardent la marche de la nature, on peut établir mais dans des proportions différentes. Que nul corps dans la nature n'est sans atmosphère, à plus forte raison la lune & tous les autres corps célestes. On verroit qu'en étudiant l'électricité par l'aimant, & l'aimant par l'électricité, on peut faire les découvertes les plus étonnantes. C'est d'après cette considération d'une science par l'autre; c'est d'après des rapprochemens sur les principes des conducteurs électriques appliqués aux aiguilles aimantées, que j'ai conseillé à M. Pelletier, ingénieur & habile mécanicien, de faire des aiguilles aimantées qui ne pesent pas un demi-gros, & qui, à raison de leur longueur de plus de trente pouces, deviennent sensibles au barreau magnétique à plus de 60 pieds. La sensibilité de ces aiguilles a démontré des propriétés inconnues dans le fer. Ces atmosphères très-étendues, leur pénétrabilité, peuvent nous conduire aux découvertes les plus importantes.

quelques données, d'après lesquelles il sera facile de reconnoître si une naissance que l'on dit être tardive est telle en effet. Il est agréable à l'esprit, utile à notre économie, avantageux à la paix & au bonheur de la société, de ranger ici les écarts apparens de la nature dans l'ordre de ses loix générales.

Toutes les fois que pendant la grossesse il survient un état de foiblesse, une affection catarrhale & pituiteuse, une langueur, une maladie, une altération dans les fonctions du cerveau, où réside le principe de l'énergie vitale, la matrice & le bas-ventre sur lesquels ce viscere influe capitalement, perdent une portion de leur ressort & reçoivent une surcharge de sucs. Quand le ventre est excessivement volumineux pendant la grossesse, l'accouchement retarde plus ou moins, & dans ce cas, les suites peuvent être fâcheuses. Aussi les sages-femmes disent, & avec raison, qu'un accouchement qui retarde n'est pas sans danger. Dans tous ceux qui ont passé le terme ordinaire, on peut observer que le ventre étoit excessivement volumineux.

Il est rare que le terme d'un premier accouchement soit retardé. On ne voit ordinairement ce phénomène que chez des femmes un peu

âgées, ou qui déjà sont meres de plusieurs enfans.

Il est au pouvoir de l'homme de modérer la marche progressive de la vie dans quelques especes du regne végétal : il peut également , dans quelques especes du regne animal , telles que dans quelques insectes , suspendre , prolonger ou accélérer à son gré la vie. Lorsque des circonstances modèrent les mouvemens vitaux , pourquoi la marche progressive de notre premiere vie dans la matrice, ne seroit-elle pas retardée, puisqu'il est même en notre pouvoir de modérer en quelque sorte celle dont nous jouissons. La femme qui habite des climats chauds, arrive à dix ans à la puberté ; si sa fille est transportée dans l'enfance aux climats froids , elle n'arrivera , comme tous les autres enfans des climats froids , à la puberté qu'à l'âge de quinze ans.

Pourquoi la gestation de la femme ne seroit-elle pas prolongée , si celle des animaux va quelquefois au-delà du terme naturel. On a la preuve certaine que les vaches & les cavales mettent bas à un terme plus éloigné que celui que leur assigne ordinairement la nature.

On tient registre dans les campagnes des jours de l'accouplement de nos animaux domestiques , ainsi que de celui où ils mettent bas. La vache

porte ordinairement neuf mois ; mais lorsqu'elle est malade & languissante , il y a des exemples qu'elle n'a mis bas qu'à plus de moitié du onzieme mois. La jument porte onze mois , mais elle va quelquefois jusqu'au douzieme , & rarement jusqu'au milieu , & plus rarement encore jusqu'à la fin du treizieme. On observe que les premiers poulains viennent à onze mois , & que les derniers viennent à un an , en sorte que la gestation dans les grandes especes , s'allonge après qu'elles ont mis bas plusieurs fois : c'est ce que j'ai également observé pour l'espece humaine , dans laquelle les naissances ne paroissent retarder qu'après un ou plusieurs accouchemens.

Nous avons considéré les causes qui rendent l'accouchement précoce ; on sent que les causes opposées doivent en retarder le terme. Je vais offrir ici quelques observations de naissances tardives pour confirmer & établir des vérités importantes.

Dans la troisieme de ces observations , je traiterai des monstruosités , parce que cette matiere , comme on le verra , se trouve liée naturellement aux naissances tardives.

En 1774 , Madame B... , libraire quai des Augustins , devint grosse pour la seconde fois
dans

Dans les premiers jours de Septembre. La conception fit sur elle l'effet d'une espece de contagion ; elle occasionna la fièvre , & une grande débilité. Quinze jours après, la petite vérole se déclara. Cette maladie , dont la marche est ordinairement réglée , en prit une très-lente & très-irréguliere. L'éruption se fit à plusieurs fois. Pendant plus de six semaines cette dame garda la chambre : la fièvre revenoit fréquemment : Elle guérit enfin ; mais resta long-tems avec des croûtes : elle sentit distinctement remuer son enfant à quatre mois , c'étoit dans les premiers jours de Janvier. Elle n'accoucha que le 20 de Juillet , & vers le milieu du jour , d'un enfant mâle très-petit, & qui portoit sur tout son corps des marques semblables à celles que laisse après elle & pendant quelque tems la petite vérole. Son ventre qui avoit été volumineux, resta tel au moment de l'accouchement. Le troisieme jour , après sa délivrance , il se déclara une fièvre qui fit craindre pour sa vie. J'eus l'avantage de la sauver , mais l'enfant, malgré tous mes soins, n'a vécu que jusqu'à cinq ans, toujours foible , très-petit , couvert & rongé d'une éruption dartreuse.

M. de Buffon , dans son huitieme volume de supplément à l'Histoire naturelle , rapporte une

H

observation de naissance tardive, qui confirme ce que j'ai dit sur les causes propres à produire ce phénomène. Une dame avoit eu 9 enfans : le dixieme vint au monde après treize mois de grossesse. En Septembre 1734, cette dame sentit des mouvemens d'enfant pendant cinq jours. Vers le 10 Octobre, elle se mit au lit, parce que la matrice étoit relâchée, & qu'elle sentoit des douleurs qui paroïssent produire une fausse couche. Elle resta couchée tout le mois. Au commencement de Février, qui étoit son neuvieme, elle eut des douleurs telles que la sage-femme & l'accoucheur qui furent appelés, annoncerent que cette dame feroit délivrée dans la nuit suivante : néanmoins l'accouchement fut différé jusqu'au 10 de Juillet. A la fin de Février, cette dame avoit eu une grande émotion, qui avoit concouru à troubler ses fonctions & à retarder son accouchement jusqu'en Juillet. Cet enfant faisoit des mouvemens tels qu'il causoit à sa mere les douleurs les plus violentes. Le 9 Juillet 1736, les douleurs se déclarerent. Pendant trente-six heures que dura le travail, elle n'eut que des éprintes très-sensibles. Enfin elle accoucha ; mais principalement par les efforts qu'elle fit pour se débarrasser de son ennuyeux fardeau.

L'enfant vint au monde avec des cheveux & des dents. Il a vécu, mais petit & contrefait, ayant les jambes grosses, la tête énorme, & bien moins d'esprit que ses freres & sœurs. Le volume de la tête, le terme de l'accouchement, la conformation, tout enfin étoit ici monstrueux.

On peut remarquer encore que l'accouchement se fit en Juillet, mois pendant lequel l'atmosphère est rempli, plus qu'en aucun autre, du fluide élastique lumineux.

Passons à la troisième observation, dans laquelle je vais offrir sur les monstres, quelques réflexions qui peuvent devenir intéressantes.

On a saisi pendant long-tems, avec avidité, la description des monstruosités: on a donné de ces prodiges, les détails les plus minutieux & les plus fastidieux; mais on s'est éloigné de la connoissance des causes, en raison de ce qu'on les a cru proportionnées aux effets: des recherches stériles ont attiédi la curiosité des savans, qui d'ailleurs ont senti qu'en se fixant trop à ces rares phénomènes, on arrêtoit les progrès des sciences, en donnant trop d'empire au merveilleux. L'observation suivante va nous offrir la naissance d'un enfant monstrueux à la fin du onzième mois. Je vais tenter de détruire le mer-

veilleux, par le merveilleux lui-même ; & tâcher, à ce moyen, de rendre dorénavant utile à la science ce qui sembloit nuire à ses progrès.

Au 20 Septembre 1778, je fus appelé, rue Dauphine, auprès d'une femme âgée de 39 ans, pour l'accoucher de son cinquième enfant, qui présentoit le pied gauche, le talon tourné du côté droit. La sage-femme étonnée de la résistance, à raison du volume de l'enfant, dont elle jugeoit par la partie qui se présentoit, me fit appeler pour achever l'accouchement.

Je commençai par diriger le plus grand diamètre de l'enfant, selon le plus grand du bassin. Je ne me pressai point d'achever l'accouchement, parce que j'ai remarqué qu'une certaine rigidité, qu'on appelle force tonique, s'oppose à la sortie de l'enfant ; & qu'on risque de le faire périr par les efforts nécessaires pour la vaincre, tandis qu'en attendant quelques momens, elle ne fait plus d'obstacle. J'eus soin de faire les attractions seulement sur les côtés de l'enfant, pour ne pas exposer les ligamens de ses vertèbres à s'allonger : sans ce soin on fait périr beaucoup d'enfans qu'on amène par les pieds, quoiqu'on n'emploie que des efforts légers en apparence ; tandis qu'on leur conserve la vie, même en agissant avec

effort, si la puissance ne porte que sur les parties latérales. D'après ce principe, j'ai obtenu vivans tous les enfans que j'ai amenés par les pieds; cependant il est reconnu dans la pratique ordinaire, qu'il en périt un grand nombre dans cette sorte de position, c'est ce qui la fait regarder comme dangereuse.

L'enfant venu au monde, je le fis emporter promptement dans une autre chambre, de peur que sa mere ne le vit. Le corps & les membres étoient énormes. C'étoit un enfant mâle, dont les parties génitales étoient extraordinairement petites: il n'avoit point de crâne ni de trace des pariétaux: le cerveau & le cervelet étoient chacun dans une petite poche membraneuse; & se présentoient au dehors comme deux hernies, de la grosseur, l'une d'un abricot, l'autre d'une cerise.

Cette femme, sans avoir vu l'enfant, me dit qu'elle accouchoit d'un garçon au terme de onze mois. Je la questionnai, & voici ce que j'appris d'elle.

Toutes les fois qu'elle étoit grosse d'un garçon, & celui-ci étoit son quatrième, elle avoit un desir de manger, plusieurs fois dans le jour, du fromage: desir tel, qu'elle se trouvoit mal quand elle ne pouvoit le satisfaire: tandis que

dans la grossesse des filles , elle avoit du dégoût pour cet aliment.

Elle étoit devenue grosse dans les premiers jours d'Octobre 1777. La cessation de ses regles qui jamais ne lui avoient manqué , qui d'ailleurs étoient très-abondantes , l'envie qu'elle avoit de manger du fromage , & une foule d'autres symptômes , le lui avoient prouvé. Elle sentit remuer très-distinctement vers le milieu de Février 1778. Ordinairement elle étoit saignée plusieurs fois dans ses grossesses ; elle s'y refusa dans toute celle-ci, quoiqu'elle en sentît le besoin le plus pressant, dès le troisième mois. Enfin, le premier Août, elle eut les douleurs de l'enfantement. Sa sage-femme lui dit qu'elle seroit délivrée dans le jour, parce que le col de la matrice étoit dilaté & les eaux prêtes à percer.

Depuis cette époque, deux mois se sont passés dans des souffrances continuelles : la matrice s'étant de plus en plus développée, monta sous le diaphragme à tel point, que le cartilage Xiphoidé fut dejeté en dehors. Dans les derniers mois, la respiration ne s'étoit accomplie que par les muscles extérieurs de la poitrine. Ils avoient même été si gênés pour cette fonction, que cette dame le lendemain de son accouchement, éprou-

voit dans tous les muscles de la poitrine , la lassitude la plus douloureuse.

Quand j'eus terminé l'accouchement, je donnai des soins à l'enfant. Sa voix extraordinaire ressembloit au bêlement du mouton. Je comprimai légèrement la petite poche qui contenoit antérieurement le cerveau ; elle n'avoit pas le sixième du volume ordinaire ; la respiration resta suspendue : en retirant mon doigt elle se rétablit. Quand je vins à comprimer le cervelet , qui étoit au plus de la grosseur d'une cerise , j'observai dès-lors des convulsions dans les quatre extrémités , & particulièrement dans les muscles fléchisseurs.

Cet enfant ne vécut que quatre jours , pendant lesquels je lui fis donner du lait d'ânesse ; lait qui me paroît seul pouvoir suppléer à celui de la femme. Le quatrième jour l'enfant ne put remuer la mâchoire inférieure ; ses pieds se recourberent , ainsi que la colonne épinière , de devant en arrière , comme il arrive dans le tetanos. J'attribuai cet effet à l'impression que fit l'air , qui étoit vif & froid , sur la poche membraneuse du cerveau & du cervelet. Cette poche ne pouvoit être comprimée par aucun corps : je ne pus la recouvrir d'aucuns vêtements pour la défendre de

l'impression de l'air. J'observai qu'en l'approchant à certaine distance de la chaleur du feu, l'enfant s'agitoit & reprenoit vie.

Pendant tout le tems de la grossesse, l'enfant a été situé, dans la matrice, les fesses sur l'orifice, & la tête vers le fond & à droite. Ce fut à mon gré la cause de sa monstruosité : car cette femme avoit pris l'habitude, de se coucher sur le côté droit, & de former avec son oreiller un tampon pour presser pendant la nuit une bosse qu'elle sentoit au côté droit ; c'étoit la tête de l'enfant.

J'ai observé que les enfans situés dans la matrice, la tête en haut, se meuvent moins facilement que les autres. Celui-ci avoit peu remué. La pléthore excessive & la compression, avoient empêché le développement de son cerveau & produit la hernie. Cette pression, jointe à l'état des humeurs de la mere, s'étoit opposée à l'ossification.

M. de Réaumur avoit remarqué que les œufs qu'il faisoit éclore dans des fours produisoient des monstres. Il attribua d'abord ce phénomène à la seule inégalité de la chaleur : mais ayant observé une poule qui couvoit, il aperçut qu'elle retournoit de tems en tems ses œufs, & dès-lors

en l'imitant il n'eut plus de monstre. En 1778, un chat avoit couvé les œufs d'un canard, il en advint de petits canards monstrueux. On s'occupoit beaucoup à expliquer les influences du chat sur sa singuliere incubation ; mais il n'avoit de part à cette conformation, que pour avoir ignoré le secret de la poule, qui retourne ses œufs. Hippocrate, dans son ouvrage admirable, mais très-difficile à entendre, sur la nature de l'enfant, indique ce mouvement que la poule donne à l'œuf, pour empêcher que le fœtus ne soit déformé par une chaleur & une pression inégale.

Dans l'espece humaine, si l'enfant a de la peine à se mouvoir, si les principes de ses solides & de ses fluides ont peu d'énergie, alors une compression continuée peut le désorganiser, comme il arrive à l'œuf qui n'est pas retourné ; comme il arrive également à une plante tendre qui végète & qu'un corps lourd empêche de prendre sa direction & sa forme ordinaire ; elle se porte où elle trouve moins de résistance. J'ai remarqué dans les observations de la plupart des monstres, qu'ils s'étoient présentés par les pieds : situation dans laquelle ils sont comprimés dans la matrice.

L'enfant qui s'est accru en cette position, m'a paru avoir la tête aussi plus petite.

On voit des monstres qui ont deux têtes, trois bras, &c. Dans ce cas, ce sont deux enfans : la matiere des deux corps s'est pénétrée, & les mouvemens vitaux de l'un & l'autre se sont confondus ; ainsi deux graines montant en un tuyau ne forment qu'une tige. On parvient à faire de semblables monstres parmi les poissons ; il ne s'agit que de ferrer les foetus les uns contre les autres.

On demandera peut-être, & avec raison, pourquoi cet accident est rare, ou plutôt pour quelle raison il est ici survenu. C'est qu'il y avoit chez cette dame une disposition dont l'influence s'est portée sur l'enfant. Je vais en rendre compte.

En considérant la tête de cet enfant avec attention, je dis à la mere que je présufois qu'elle avoit eu une grande quantité de fleurs blanches avant & pendant sa grossesse. Elle m'avoua que depuis sa dernière couche elle en étoit accablée au point qu'on eût pu la suivre à la trace. C'étoit une perte fatigante. Les enfans des femmes sujettes à cette incommodité, m'ont paru généralement, à leur naissance avoir les futures plus dilatées.

L'ossification de leurs pariétaux est moins avancée. Ces sortes d'enfans, vers le tems de la dentition, deviennent sujets aux engorgemens des articulations, ce qui forme le nouage, & quand le vice a plus d'intensité, les écrouelles & le rachitis.

En observant cet enfant, je présurai que puisque l'enveloppe du cerveau ne s'étoit pas ossifiée, il falloit que quelque vice humoral chez la mere s'y fût opposé; car la compression ne pouvoit avoir produit un effet aussi grand, qu'à raison de la mollesse des membranes du cerveau: mollesse due à l'état des mauvais sucs qu'avoit fourni la mere pour la solidification de l'enfant.

Le développement du cerveau ayant été arrêté, il en résulta un obstacle au développement des parties génitales, qui sont dans tous les animaux le dernier réservoir nerveux: ces deux réservoirs correspondent l'un à l'autre. La nature arrêtée dans la marche progressive de l'un, dut l'être dans celle de l'autre. Faut-il s'étonner que dans ce cas l'époque ordinaire de l'accouchement ait été reculée de deux mois?

J'ai exposé quelques-uns de ces secrets de la nature, que les anciens prêtres de l'Egypte conservoient entre eux comme des mystères sacrés.

Il feroit intéreffant au bonheur de la fociété ; & avantageux à la population , qu'on considérât philosophiquement l'homme , depuis fes premiers linéamens jufqu'au terme de fa vie ; & qu'on s'occupât à découvrir les rapports qui existent entre lui , les végétaux , les animaux , & tout ce que le globe entier renferme.

En liant ainfi l'homme à toutes les fubftances de la nature , on porteroit dans l'étude & dans la contemplation de la médecine , une vie , une activité , qui rendroient cette fcience tout à la fois plus agréable , plus facile & plus utile. L'homme alors verroit dans lui-même , toutes les opérations de la nature que fes fens auroient pu connoître & faifir.

Ce petit opufcule , dans lequel je n'ai offert que quelques traits des vérités à développer , a été composé en très-peu de tems au milieu de mes occupations. On me force à repouffer l'intrigue & la calomnie , que mon filence n'ont fait qu'enhardir.

J'ai vu la groffeffe , l'accouchement , & j'en ai considéré les fuites d'une maniere que je crois n'avoir point encore été expofée dans nos livres. Presque tous fe font occupés des détails ; j'ai cru devoir établir des généralités , des prin-

cipes , persuadé que les généralités nous apprennent à classer facilement & utilement la foule immense des détails , qui , sans ces mêmes généralités , n'offrent qu'une richesse plus embarrassante qu'utile.

Il eût été nécessaire de joindre ici quelques considérations sur l'état des femmes accouchées : ce sera l'objet de la suite de cet opuscule. J'essaye d'y suppléer par un mémoire de ce genre.

On s'occupa beaucoup , il y a quelques années , des accidens qui arrivent aux femmes à la suite des couches. Comme on observoit que la fièvre putride à la suite de l'accouchement prenoit un caractère particulier ; (& , en effet , elle en doit avoir un , vu l'état particulier des femmes en cette circonstance ;) en Angleterre , on lui donna le nom de fièvre puerperale , qu'elle a conservé en France. On a écrit sur cet objet , nombre de volumes pleins de détails précieux , j'en conviens , mais on n'a pas recueilli des généralités propres à les rassembler sous leur vrai point de vue.

Il périt à l'Hôtel-Dieu de Paris un grand nombre de femmes à la suite de leurs couches. On s'est plus occupé des effets que de la cause. Ce qui a conduit à l'application d'un remède

souvent salutaire , mais que d'autres nations avant nous avoient observé souvent inutile. N'est-il pas plus sage de chercher à prévenir des maux , que de s'occuper des moyens propres à les combattre ?

Le Mémoire suivant offre quelques principes applicables à tous les accidens qui se manifestent à la suite des couches, & aux moyens de les prévenir. C'est ce qui me détermine à le publier.

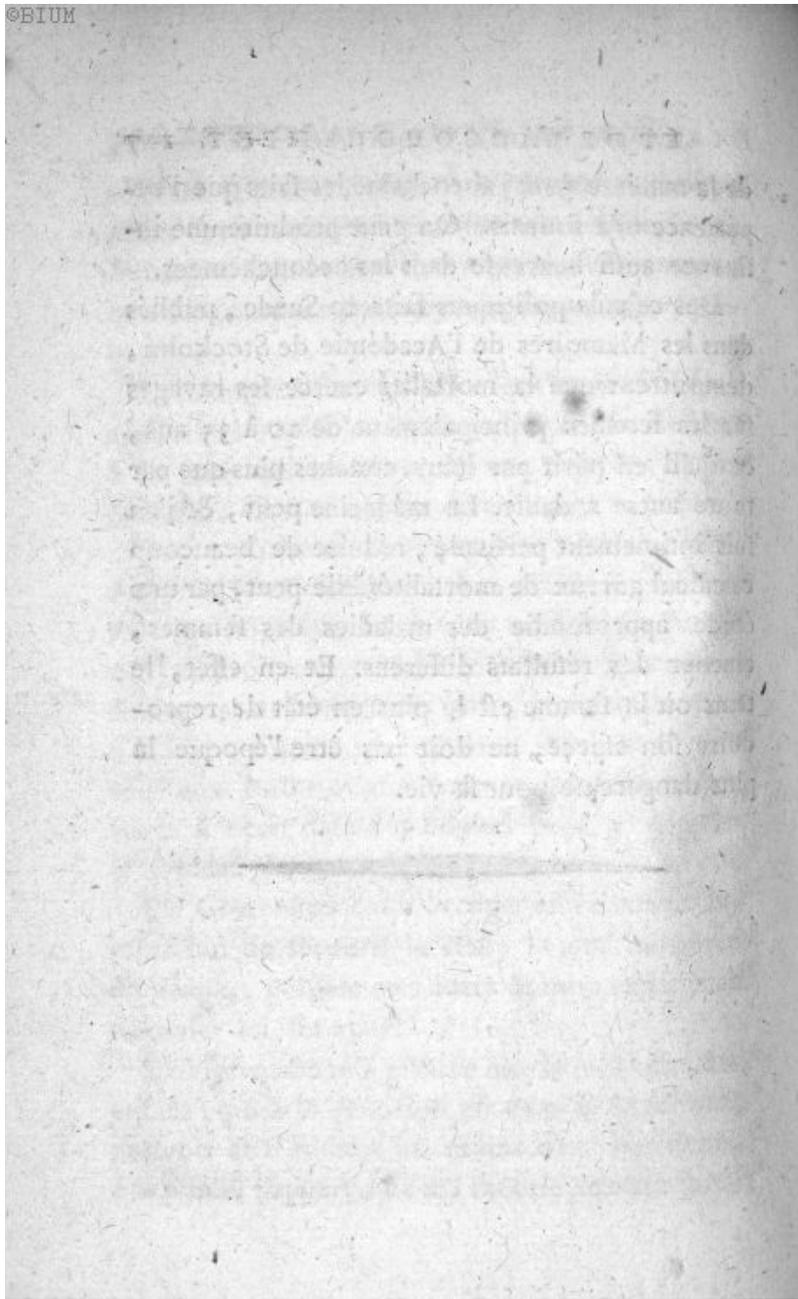
Il y a plusieurs années que je remis ce Mémoire à M. Colombier , mon confrere , inspecteur des hôpitaux civils , afin qu'il en fît l'usage qu'il croiroit convenable. Je le place ici comme tenant naturellement aux principes que je viens d'établir , comme généralement utile , mais surtout aux malheureuses femmes que leur misere force à venir dans cet hôpital pour y déposer le fardeau de leur grossesse.

Le Gouvernement s'occupe efficacement aujourd'hui de secourir la classe la plus indigente du peuple ; puissent mes idées & mon expérience seconder ici ses vues !

L'observation m'a prouvé que la mortalité des enfans , qui à la dentition est de près de moitié , pouvoit être réduite au moins d'un vingtieme. J'ai publié l'aperçu de ma théorie , c'est-à-dire ,

de la maniere dont j'ai enchainé les faits que l'expérience m'a fournis. On peut produire une influence aussi heureuse dans les accouchemens.

Des calculs politiques faits en Suede , publiés dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm , démontrent que la mortalité exerce ses ravages sur les femmes principalement de 20 à 35 ans , & qu'il en périt par leurs couches plus que par toute autre maladie. La médecine peut , & j'en suis intimement persuadé , réduire de beaucoup ce calcul affreux de mortalité. Elle peut , par une étude approfondie des maladies des femmes , amener des résultats différens. Et en effet , le tems où la femme est le plus en état de reproduire son espece , ne doit pas être l'époque la plus dangereuse pour sa vie.



ÉTAT DE LA FEMME ACCOUCHÉE:

Moyens de remédier à la maladie appelée Fievre puerperale, qui dans certaines saisons, attaque les femmes à la suite de leur couche :

Spécialement à l'Hôtel-Dieu de Paris.

LA nature rallie & concentre son activité dans le bas-ventre de la femme qui a conçu. Toute occupée de la formation de l'enfant, elle sommeille ainsi que nous l'avons établi dans le reste de l'économie. La transpiration insensible, étant moins abondante pendant la grossesse, accroît à l'intérieur la pléthore. Tous les vaisseaux veineux de la matrice & du bas-ventre perdent leur ressort, ce qui produit un engorgement nécessaire. La matrice, en se développant, comprime les vaisseaux & les viscères du bas-ventre; cette compression produit une perte ultérieure d'élasticité. Quand l'enfant, par sa sortie, a laissé un espace libre à toutes les parties comprimées, alors elles perdent quelquefois entièrement leur force & leur énergie.

L'enfant est-il arrivé au terme d'accroissement auquel il lui faut de nouveaux agens pour de nouveaux développemens, les forces assoupies se réveillent, se dirigent vers la matrice pour l'expulser. L'accouchement est un effort, une crise : mais

après cet effort, l'économie toute entière, & surtout le bas-ventre, font en une grande débilité. Les individus propagés, diminuent la force des individus propageans; ils les confument même dans plusieurs especes; car presque tous les insectes & un grand nombre de végétaux périssent d'épuisement après la propagation. La femme qui devient alors nécessaire à son enfant, n'est qu'affoiblie par l'accouchement, mais plus ou moins selon des circonstances accessoires. Dans l'état le plus ordinaire, deux jours de repos la réparent. Les viscères lâches & flottans dans le bas-ventre reprennent la force tonique nécessaire pour dissiper les suc superflus qui les engorgent, & reporter à l'enfant la nourriture à l'extérieur & par la voie des mamelles.

La vie concentrée pendant neuf mois à la matrice, semble se répartir après l'accouchement, du centre à la circonférence. La transpiration insensible, diminuée pendant la grossesse, est très-considérable après l'accouchement. Les sueurs qui arrivent alors, sont si naturelles, si nécessaires, que toute femme qui, dans sa couche, n'a pas transpiré facilement & sans effort, aura dans la suite plus ou moins de désordres à combattre: ces sueurs indiquent que les mouvemens vitaux

se portent librement du centre à la circonférence : elles résolvent les congestions ; évacuent des sucs étrangers ; rétablissent l'harmonie dans toutes les sécrétions , & dans tous les mouvemens de la vie.

Si la nature manque d'énergie pour pousser au-dehors la vapeur halitueuse de la transpiration , ou si quelque cause refoule subitement à l'intérieur cette même vapeur , elle va se porter dans les lieux les plus relâchés & les plus affoiblis. D'abord elle n'est qu'un air qui gonfle , qui météorise , puis elle devient une rosée qui rassemblée , produit un amas énorme de sérosité dans le bas-ventre , & principalement dans l'épiploon organe du lait , grand sac cellulaire d'une bien foible énergie.

Si les viscères du bas-ventre , & sur-tout l'épiploon perdent facilement en tout tems leur force tonique , la grossesse & tous ses effets l'affoibliront bien davantage. Si à toutes ces causes il s'en joint encore de propres à affoiblir l'économie entière , elles influeront au point d'enlever aux parties toute leur action. Ainsi lorsque la matrice n'ayant pas eu d'énergie pour pousser l'enfant , l'a livré aux efforts du diaphragme plutôt qu'elle ne l'a expulsé , après un tel accouchement , les

visceres, au lieu de reprendre du ton, tombent dans une foiblesse extrême. Alors à l'époque où le lait doit monter aux seins par la force tonique de l'économie, les forces toutes abbatues laissent s'établir l'engorgement dans des parties naturellement foibles, & ultérieurement encore affoiblies. Alors l'épiploon est un centre auquel vient sans résistance aborder de tous côtés la férosité de toute l'économie.

Parmi la foule des causes qui peuvent transporter ou laisser fluer vers le bas-ventre la férosité de toute l'économie, la plus funeste, sans contredit, c'est le froid combiné à l'humidité; c'est la plus propre à enlever à cette partie toute son énergie.

Une douce chaleur est nécessaire à la génération; elle l'est également à la propagation. La chaleur est l'ame du monde, le principe de la vie. Un grand nombre d'animaux & de végétaux ne peuvent vivre & propager que dans des climats chauds. Mais tout périt, tout languit au moins par la froidure & l'humidité. Les fruits coulent s'ils se forment en un tems humide. Mais l'homme en maîtrisant seul par le feu la nature, a su l'imiter, la féconder & la perfectionner. J'ai déjà dit que de simples linges chauds appliqués dans le

moment de l'accouchement sur le bas-ventre , sont les vrais instrumens que la nature exige ; tandis qu'elle rejette avec horreur tous les moyens violens qui ne savent pas l'imiter. Le froid est l'ennemi de la propagation , & s'il est combiné à l'humidité , c'est un principe de destruction & de dissolution de la vie.

D'après ces principes , développons la cause de la maladie fatale qui ataqe dans leur couche les femmes , sur-tout à l'Hôtel-Dieu de Paris.

C'est dans le bas-ventre un épanchement subit de sérosité & de lympe coagulée que rien ne peut ni résoudre , ni évacuer. Les médecins de cet hôpital avouent que nul art encore n'a pu la prévenir.

Feu M. Doucet , médecin de cet hôpital , dans l'été de 1782 , observa qu'une femme avoit des nausées à la suite de son accouchement , & qu'elle sembloit disposée au fatal épanchement. Il lui fit donner un vomitif composé d'hypécacua. L'épanchement n'arriva point. Il insista sur le remède , & la femme recouvra une bonne santé. On employa le même moyen envers toutes celles qu'on crut disposées à cette terrible maladie.

On a publié que le vomitif remédioit à cette funeste maladie. Mais il s'en faut que l'hy-

pécacuana produise tout ce qu'on s'en étoit promis. Ce remede administré depuis long-tems par des nations étrangères, a paru souvent insuffisant, comme il l'a été depuis dans l'Hôtel-Dieu même de Paris; c'est pourquoi j'ai pensé qu'il falloit reconnoître son insuffisance sans le négliger, & qu'on devoit s'attacher spécialement aux moyens de prévenir cette maladie, sur-tout dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Oserois-je dire que je crois avoir trouvé les causes de cette maladie, ce qui conduiroit naturellement aux moyens propres à la prévenir?

Cette maladie n'est pas due primitivement aux miasmes méphitiques des autres salles, comme le croit le vulgaire. Ces miasmes ne doivent être comptés tout au plus que comme des causes secondaires. Les miasmes existent toujours; mais la fièvre puerperale ne regne qu'en certains tems, qu'en certaines saisons, qu'on peut déterminer avec précision.

En rapprochant son invasion des observations météorologiques, on voit qu'elle ne s'est manifestée que dans les tems froids & humides d'hiver, appellés tems de morfondure. On l'observe encore dans les tems humides & chauds d'été, mais moins communément. On ne la voit presque point

dans les tems secs & froids, ou secs & chauds : en forte qu'en parcourant les tables météorologiques d'un grand nombre d'années précédentes, on peut déterminer quelles sont celles où elle a fait des ravages. Ce sont les années les plus humides. En 1742, après des pluies continuelles, où il y eut de grosses eaux, cette maladie fut désastreuse non-seulement à l'Hôtel-Dieu, mais dans tout Paris. En Novembre & Décembre 1774, elle a fait de grands ravages. A la fin de 1782, & au commencement de 1783, elle enleva un grand nombre de femmes, quelques soins que l'on ait pris d'administrer le remède que l'on croyoit alors spécifique. Elle regne dans le royaume humide de l'Angleterre ; & c'est-là qu'elle a pris le nom de fièvre puerperale. On la voit sur-tout dans l'hôpital situé sur les bords de la Tamise ; mais elle n'y produit pas les mêmes ravages qu'en France.

Depuis Novembre, jusqu'en Mars & Avril ; pendant les six mois, où l'influence solaire est la moins forte en notre climat, où le froid & l'humidité regnent dans l'atmosphère, cette maladie, appuyée sur les deux qualités de l'air fatales à l'économie, produit la destruction des femmes en couches. Pendant ces deux saisons les

vents soufflent du sud à l'ouest & au nord, & du nord à l'ouest & au sud. Ces vents, après avoir balayé les mers, arrivent à nous dans l'hiver chargés d'un excès d'humidité froide qui supprime la transpiration. Quand ces vents humides & froids se sont soutenus avec constance au même point, alors ils produisent une influence générale, une disposition à des fluxions, à des congestions & à des rhumatismes, à des fièvres lentes nerveuses & putrides. Baillon avoit observé qu'à Paris, lorsque les vents sont constamment à l'ouest, ils influent spécialement sur le bas-ventre. Or, si cet état de l'atmosphère produit des maladies du bas-ventre dans les constitutions les plus robustes, combien plus grande fera son influence sur le bas-ventre des femmes, qui a perdu la plus grande partie de son énergie par la grossesse, par l'accouchement, & par une foule d'autres causes accessoires. Si le tems devient sec, la maladie disparoît, tant l'humidité a d'effet pour la produire.

Mais pourquoi se montre-telle à l'Hôtel-Dieu plus qu'en aucun autre endroit de la ville ? C'est qu'en ce lieu se rencontrent les circonstances de tout genre, propres à la produire. Rien n'est plus capable de causer un rhumatisme, une

fluxion, un catarre, une fièvre lente nerveuse, enfin un désordre, ou particulier ou général dans toute l'économie, que le séjour pendant l'hiver, & sans feu, en une chambre qui a ses ouvertures sur la rivière. L'atmosphère humide & glaçante, dans laquelle le corps se trouve plongé, soutire le feu atmosphérique des solides & fluides, & résout les liens de la vie.

La salle des femmes en couche de l'Hôtel-Dieu est située sur la rivière, exposée à l'ouest & au nord. Cette salle est plongée pendant l'hiver en une atmosphère d'humidité glaçante, & c'est cette froidure humide qui fait les plus terribles ravages sur des femmes exposées à en recevoir les destructives impressions. Il n'y a point de feu flambant dans cette salle pour absorber cette atmosphère. On trouve seulement à son extrémité un poêle qui n'échauffe pas convenablement, en sorte que le froid humide doit en ce lieu, plus que par-tout ailleurs, produire son influence. On est dans l'usage tous les lundis de laver cette salle : aussi cette maladie se manifeste plus fréquemment les lundis que les autres jours. On observe encore qu'elle attaque plus spécialement les femmes dont les lits sont auprès des fenêtres qui s'ouvrent sur la rivière.

138 DE LA GROSSESSE

Cette maladie regne également dans les étés humides & pluvieux ; tems où la nature est plus disposée que dans d'autres à la décomposition & à la putréfaction des humeurs.

Cette métastase a deux caractères différens. Tantôt elle paroît l'effet d'une simple congestion de la vapeur halitueuse animale refoulée de toute l'économie dans le lieu le plus foible ; tantôt elle est due à une perte absolue de ton dans le bas-ventre & dans l'économie entière. Tous les fluides animaux sont alors décomposés & passent à la putridité la plus horrible , en sorte que dans les femmes qui meurent de ce fatal accident , la congestion séreuse qu'on trouve au bas-ventre est tantôt d'un caractère de simple épanchement ; d'autres fois , elle a celui d'un épanchement putride : putridité bien terrible , puisque ceux qui ont le malheur de se faire la plus légère piqure en ouvrant de semblables cadavres , contractent une maladie qui , semblable au poison des serpens , produit une jaunisse & la mort ; si l'on réchappe des effets de cette piqure , ce n'est qu'après des dépôts qui nécessitent à de grandes opérations.

On ne peut douter qu'une putridité semblable ne soit contagieuse pour les femmes , que l'état

de foiblesse de leur économie dispose à recevoir les fâcheuses influences de l'atmosphère. Aussi l'on remarque qu'une femme en couche placée dans le lit où une autre avant elle est morte de cette maladie, la contracte plus rapidement, si d'ailleurs l'état de l'atmosphère l'y dispose.

Quand je communiquai mes vues à M. Majault, médecin depuis 25 ans de cet hôpital, ce savant observateur confirma mon opinion fondée sur l'observation, & me communiqua ses propres idées avec ce zèle que lui inspire son amour pour une science qu'il exerce depuis 50 ans avec succès. Il me confirma de plus en plus dans l'opinion que m'avoit inspiré Hippocrate, qu'il est d'une nécessité absolue en médecine, d'étudier la météorologie.

Dans l'été de 1781, qui fut très-chaud & très-sec, M. Majault, en sortant de la salle des femmes, attaquées de la petite vérole, salle dont les ouvertures sont sur la rivière au nord, fut complimenté par la dame Religieuse sur ses succès. Madame, dit M. Majault, « daignez me » suivre dans la salle des petites véroles des « hommes : beaucoup y périssent, & presque » tous sont dans la situation la plus affreuse ».

La raison d'une contrariété si frappante , c'est que la salle des hommes exposée sur la rue & au midi , n'étoit rafraîchie par aucune humidité , tandis que celle des femmes sur la riviere & au nord étoit rafraîchie par une humidité qui corrigeant la sécheresse de la saison , revivifioit l'économie , comme l'eau revivifie les plantes. L'athmosphère humide de la riviere qui soutiroit , & dans l'économie l'excès de chaleur que produisoit la petite vérole , & dans l'air celle des feux de l'été , cette même athmosphère combinée dans l'hiver à une froideur pénétrante , foutire le feu constituant & mal enchainé de l'économie humaine , & devient fatale à la suite de l'accouchement.

En Juin 1782 , on remarqua le premier succès de l'hypécacuana ; mais dans le mois précédent , qui avoit été très-froid & très-humide , la mortalité avoit été effrayante , & elle cessoit en Juin : elle n'existoit plus en Septembre , quand on publia que l'hypécacuana étoit un spécifique : mais en Novembre & en Décembre , il périt un grand nombre de malades ; sur-tout en Décembre , alors il en périssoit quelquefois jusqu'à six & sept par jour. Ceux qui attachoient trop d'importance à l'hypécacuana , disoient que les femmes

mouroient de fièvre putride : mais le météorisme & la congestion ne font qu'un symptôme de la putridité : on s'est trop attaché à donner un nom spécial à celle qui vient à la suite de l'accouchement : il eût été plus nécessaire d'en rechercher les causes disposantes dans la considération particulière de l'état des solides & des fluides, & de toutes les parties de l'économie des femmes accouchées.

Beaucoup de femmes n'ont pas voulu prendre l'hypécacua, néanmoins elles ont relevé de leurs couches : elles n'avoient donc pas la fièvre puerperale, puisqu'on dit qu'avant l'administration de l'hypécacua, aucune n'étoit échappée. Un vomitif végétal dans les suites de couches fâcheuses est un grand remède sans doute ; mais on a donné à celui-ci trop de valeur.

En Janvier 1783, la mortalité a diminué sensiblement, parce que l'atmosphère étoit alors moins humide & moins froid. Je n'ai pu avoir des résultats certains de 1786 & de 1787 ; mais je présume que cette maladie a existé, qu'elle a dû même être très-fréquente ; parce que je l'ai rencontrée plusieurs fois dans les maisons exposées sur les ponts à l'influence humide & froide de la rivière.

A la grande cause générale qui produit cette maladie, à l'humidité, se joint une foule d'autres causes accessoires, & l'Hôtel-Dieu de Paris est l'endroit qui les réunit en plus grand nombre.

Les femmes qui se rendent à cet hôpital ont été la plupart mal nourries : elles ont eu un grand nombre d'enfans, & leur ventre, naturellement gros, flasque, ridé, farci d'humeurs disposées à la décomposition, reste sans énergie pendant la grossesse, & principalement après l'accouchement. Le chagrin, la misère, & quelquefois la crapule produisent le même affoiblissement. Plusieurs de ces femmes viennent à l'Hôtel-Dieu un mois avant leur accouchement ; de mal nourries qu'elles étoient, elles passent à une profusion d'alimens qui accroît leur disposition naturelle à la maladie. D'ailleurs, on les fait travailler jusqu'à ce qu'elles accouchent, au blanchissage, dans un endroit humide & froid : de plus, on les sevre de la société, & ces femmes, accoutumées à l'excès, j'ose même dire au libertinage de la liberté, se déplaisent & se chagrinent.

A la suite de la plupart de ces accouchemens, il faudroit provoquer la transpiration par des cordiaux, des calmans, des toniques, heureusement mêlés. Il faudroit aider la nature à rem-

plir ses fonctions conservatrices. Mais la nature est épuisée, & l'on lui laisse tout faire. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'à l'époque de l'ascension du lait aux mamelles, le bas-ventre, qui doit refouler la sérosité animale vers les seins, manque d'énergie, & tombe en une foiblesse & en une syncope qui permet à la vapeur aqueuse, qui se résout dans toute l'économie, de se précipiter dans le sac de l'épiploon, comme une pluie abondante. C'est alors qu'on s'apperçoit du fatal dépôt.

Le troisieme, quatrieme, cinquieme jour sont-ils passés sans accident, on répartit les femmes dans d'autres sales où elles sont exposées à l'air des fenêtres qui s'ouvrent sur la riviere, où elles n'ont que des boissons froides, où elles sont quelquefois dans des draps humides, ou enfin elles mangent une boullie malsaine qu'on a l'habitude de donner aux femmes accouchées dans cet hôpital. Enfin, elles y sont exposées à la foule de causes qui provoquent cette terrible métastase.

Cet épanchement du bas-ventre, n'est autre chose qu'un symptôme funeste de la fièvre putride nerveuse, maladie à laquelle on a donné le nom de fièvre puerperale; c'est-à-dire, fièvre propre aux femmes accouchées, mais qui ne

diffère en effet des autres maladies putrides que parce qu'à la suite de l'accouchement le bas-ventre des femmes est en un état particulier de foiblesse, & leurs humeurs en un état particulier de décomposition. J'ose assurer que cette maladie est la vraie cause de la mort de presque toutes les femmes qui périssent dans leur couche. C'est ici qu'il importe de ne pas faire autant de maladies que de symptômes. C'est ici qu'une foule d'effets très-distincts, très-différens dans leur intensité, sont le produit des causes communes & générales que nous avons indiquées.

Nous avons vu que dans le travail de l'accouchement, l'inertie de la matrice seule, ou de toute l'économie peut avoir les effets les plus funestes, si l'on ne la reconnoît pas, & si l'on n'y remédie pas convenablement. La fièvre puerperale est après l'accouchement l'effet de cette même inertie dans tout le bas-ventre : elle est accompagnée quelquefois d'une extrême décomposition des humeurs. Selon les parties différentes qui perdent le ressort, selon que cette perte est locale ou générale, on voit cette maladie prendre diverses formes & produire divers symptômes.

Il n'est point de maladie plus fatale que la fièvre puerperale : il n'en est pas où les délais soient

soient plus dangereux : il n'en est pas qu'on néglige plus & qu'on prévoie moins. C'est un ennemi qui attaque d'une manière sourde & presque invisible. A peine commence-t-il à se manifester, que déjà sa force est insurmontable, parce que déjà les forces vitales sont épuisées.

Ce qui trompe dans cette maladie, c'est que souvent la peau est fraîche, la langue est humide, les lochies coulent bien, la tête est saine, la respiration est bonne ; & néanmoins avec tous ces symptômes favorables, le danger est extrême.

Je ne m'arrêterai point à présenter ici des symptômes accessoires qui varient dans chaque sujet, font varier les opinions sur les causes.

Deux symptômes principaux doivent fixer l'attention : savoir, la vivacité du pouls & la sensibilité dans le bas-ventre.

Dans la fièvre puerperale le pouls est très-vif & très-foible. Il y a 100 à 130 pulsations par minute. Sur la fin elles sont en si grand nombre qu'on ne peut les compter. Ce battement du pouls est un symptôme si caractéristique, que quoique tous les accidens allarmants diminuent, si les pulsations ne diminuent pas de nombre par minute, le danger n'est aucunement diminué. L'examen du pouls sert en cette maladie plus qu'en au-

K

146 DE LA GROSSESSE

cune autre, à établir un pronostic ou consolant, ou terrible; c'est l'art du pronostic dans la médecine qui doit confondre les incrédules sur cette science, & leur prouver que la médecine n'est pas vaine & conjecturale.

Quant à la sensibilité du bas-ventre qu'on remarque dans cette maladie, c'est une douleur aigue, soit dans l'une ou l'autre région iliaque, soit aux aines, soit au pubis, soit enfin dans toute la région de l'abdomen. Elle est telle que les femmes ne peuvent rien endurer sur le ventre qui est météorisé, mais qui d'autres fois ne l'est pas, quoique le dépôt se forme.

Ce dépôt est précédé de petits frissons, d'envies de vomir, de diarrhée: ces symptômes ne sont point constants. Quand le mal s'accroît, la douleur du bas-ventre provoque à pousser un cri aigu si particulier, qu'il suffit seul pour reconnoître cette maladie. Ce cri est accompagné d'une brièveté plutôt que d'une difficulté de respiration. La malade ne reçoit l'air qu'à l'entrée de sa trachée artère. En effet, si l'air gonfloit les poulmons, le diaphragme en s'abaissant, & les muscles du bas-ventre en se contractant, mettroient entre deux presses les parties intérieures qui sont d'une sensibilité exquise. C'est donc pour

éviter cette pression excessivement sensible que la femme est portée malgré elle à inspirer si peu d'air à la fois.

La sensibilité dans l'un des points du ventre, commence quelquefois pendant le travail de l'enfantement : on n'y fait pas assez d'attention. On prend cette douleur pour une colique légère, mais la moindre négligence devient fatale. Aussi je n'entends jamais sans frémir, & sans y porter un prompt remède, une femme se plaindre de sensibilité douloureuse dans le bas-ventre. Pour avoir négligé ou méconnu ces premières annonces, le secours vient souvent trop tard. Cette terrible métastase doit & peut être prévue ; car quand elle existe, tout l'art de la médecine est le plus souvent inutile contre elle.

Après la mort, on trouve la matrice pour l'ordinaire en un état naturel : mais l'épiploon est très-souvent gangrené. Les intestins sont en différentes parties rougeâtres ; leur réseau vasculaire semble être injecté. Ces apparences ont porté à croire que la fièvre puerperale étoit une maladie inflammatoire : il n'en est rien. Cette opinion mal fondée a conduit quelquefois à une fausse pratique. La rougeur des intestins, la gangrene de l'épiploon sont l'effet des compressions, des contusions

148 DE LA GROSSESSE

& de la stagnation du sang qui n'a pu être résout, vu le défaut d'énergie vitale.

La matrice, par son volume & son poids fait quelquefois contusion sur les intestins grêles, dans la région iliaque, au milieu & au-dessus du pubis & sur l'épiploon porté à gauche. L'épiploon est un sac très-tendre, plus exposé qu'aucune autre partie aux effets de cette compression & contusion. J'ai observé cette contusion sur la matrice même; elle avoit été faite pendant la grossesse, par la ligne tranchante de l'os pubis droit. Nos livres n'ont fait nulle attention à ces sortes de contusions, dont les effets sont d'autant plus terribles que la vie est plus éteinte dans la troisième cavité. Les divers points de douleur qu'on observe en cette maladie, sont les divers points où se font ces compressions & contusions. Cette observation est essentielle en pratique: elle mène à ne pas solliciter la femme pendant l'accouchement à des efforts propres à les produire: elle conduit à user des moyens résolutifs quand on soupçonne ces contusions. Et l'on sent facilement ici comment, lorsque le dépôt se prépare, l'engorgement tiraille les fibres contuses, & cause une sensibilité exquise.

Il est important de ne pas prendre de fem-

blables contusions pour des inflammations.

On a trouvé souvent du sang en quantité considérable dans les poulmons, parce que pendant la grossesse la pression sur tous les gros vaisseaux du bas-ventre fait refluer beaucoup de sang à la poitrine, d'où résulte toux & palpitation. La manière dont la femme respire quand la maladie existe est une seconde cause d'engorgement au poulmon.

Le dépôt dans le bas-ventre à la suite des couches, si fréquent à l'Hôtel-Dieu, n'est donc qu'un symptôme de la maladie putride, ou un effet de métastase, à laquelle les femmes sont alors spécialement disposées à raison de la faiblesse particulière du bas-ventre & de l'état naturel de décomposition des humeurs. Les vapeurs putrides qui s'élèvent des matières excrémentitielles des entrailles, la pression qui se fait sur tous les viscères, l'état particulier de l'atmosphère, le local froid & humide, toutes ces causes & beaucoup d'autres enlèvent, à des viscères déjà bien affoiblis, le peu qui leur reste d'énergie. Il est facile de sentir quelles sont les autres circonstances encore qui produiront ce cruel mal. Ainsi les femmes qui seront accouchées de deux enfans à la fois, celles qui auront eu de

grandes pertes en accouchant, les pléthoriques chez lesquelles on n'aura pas favorisé la résolution du sang par la saignée, celles qui auront habité des lieux humides & froids, toutes ces femmes, deviendront sujettes à la fièvre puerperale & à ses effets mortels, & d'autant plus qu'elles auront été exposées, avant, pendant, & après leur accouchement, à un plus grand nombre de ces causes, ou seulement à une plus grande intensité d'une d'elles.

La fièvre puerperale n'est point une maladie particulière à l'Hôtel-Dieu; mais elle produit à l'Hôtel-Dieu de Paris plus fréquemment qu'ailleurs, un dépôt énorme dans le bas-ventre, de férosité & de matière coagulable, parce que les causes qui peuvent donner lieu à cette météorisation terrible, existent en ce lieu en plus grand nombre & avec plus d'intensité qu'ailleurs.

J'ai vu ce dépôt dans différens quartiers de la ville, mais particulièrement chez les femmes indigentes, dont le ventre avoit été farci pendant la grossesse de matières putrides, & qui habitoient des lieux bas ou des chambres sur la rivière exposées à une atmosphère froide & humide. Je l'ai vu dans toutes les saisons, mais plus particulièrement quand les vents froids &

humides ont regné long-tems au même point ; & dans cette dernière circonstance l'invasion de cette maladie est plus rapide & les ravages sont plus grands. Le moindre des symptômes un instant négligé , laisse la maladie faire des progrès fourds , ce qui la rend absolument incurable quand elle se manifeste plus sensiblement. J'ai cependant guéri une femme qui avoit ce fatal dépôt. Il se fit dans le vagin une tumeur dans laquelle on sentoit un fluide correspondant à celui du bas-ventre. Je l'ouvris avec le pharingotome. La férofité s'échappa , & les évacuans combinés aux cordiaux amenerent la femme Gorgus à une parfaite guérison.

C'est sans doute à raison de cet atmosphere humide & froid que les femmes qui habitent sur le haut de certaines montagnes de la Suisse près des glaciers , descendent dans la plaine pour y faire leurs couches. L'expérience apprend que le voisinage du glacier produit , sur-tout lorsque les vents le balayent , une influence fatale sur les femmes accouchées.

Cette maladie a deux caracteres bien différens : tantôt elle n'est qu'un simple refoulement vers le bas-ventre de toute la férofité qui circule en vapeur dans l'économie , & qui se pré-

cipite en pluie dans le bas-ventre. Mais d'autres fois il y a en même tems une telle décomposition dans toutes les humeurs, que j'ai vu les femmes en s'appuyant sur leurs coudes, en enlever l'épiderme.

La matiere de cette métastase est-elle proprement du lait ? J'ai vu des amas de sérosité & de matiere coagulée, parfaitement semblables dans des jeunes gens morts de cachexie écrouelleuse. On parle beaucoup de dépôt de lait, mais on ne fait pas encore bien quel est le mécanisme de la formation & de la sécrétion de cette liqueur dans l'économie de la femme. Je réserve en un autre tems à traiter de cet objet important.

L'état des femmes accouchées bien développé, il fera facile de sentir quelles sont les causes de la fièvre puerperale. On pourra facilement alors la prévoir & s'y opposer. C'est la connoissance des causes qui fait principalement prévoir & guérir les maux. On sentira parfaitement alors combien la prévoyance est un point ici capital, & pourquoi l'art est si infructueux quand on a perdu les premiers tems.

On veillera sur-tout à l'état du bas-ventre. On tâchera d'y entretenir ou d'y rétablir l'énergie

vitale. On en expulsera les humeurs par des laxatifs toniques & l'on redonnera ensuite de l'énergie par des doux cordiaux. Des trois cavités du corps, c'est la plus affoiblie après l'accouchement. On veillera donc pendant la grossesse à en dissiper la pléthore fanguine pour éviter à la nature un travail que quelquefois elle ne pourroit faire pour la dissiper. On évitera le froid, l'humidité, enfin tout ce qui peut affoiblir la puissance nerveuse, & l'on employera tout ce qui peut la provoquer. Pendant l'accouchement, on ménagera l'énergie du bas-ventre par le repos, & l'on agira selon les indications qui seront, je l'espère, plus faciles à saisir d'après les précédentes considérations. Immédiatement après l'accouchement, on donnera à la femme une espèce de syrop de sucre bien chaud, avec un peu de vin, ou bien d'heure en heure une potion calmante & cordiale, composée selon les indications qu'on se propose de remplir.

Tout foyer de putridité dissipé dans le bas-ventre, au moindre signal de maladie, donné sur-tout par l'accélération du pouls ou la douleur dans le bas-ventre, on insistera sur tous les remèdes propres à rétablir la transpiration. Quelquefois un simple lavement émollient, une fla-

nelle humide & chaude , appliquée sur le bas-ventre , suffisent pour ramener l'ordre. La maladie paroît-elle plus forte , un vomitif alors donne une secousse heureuse qui distribue & repartit dans toute l'économie l'énergie qui sembloit s'exhaler. Ce vomitif chasse les humeurs putréfiantes du canal intestinal , il rétablit les mouvemens vitaux & devient propre à recomposer les fluides. J'ai donné , dans ce cas , les vomitifs joints à dix , douze onces de différentes eaux aromatiques distillées , pour remplir plusieurs indications.

A la suite du vomitif , j'ai administré avec beaucoup de succès une potion dont je donne de deux heures en deux heures une cuillerée. Elle peut être composée avec six onces d'eaux aromatiques distillées , six gros à une once d'esprit de ménéruus , qui est l'union de l'acide végétal & de l'alkali - volatil , d'où résulte un sel neutre , cordial , très-analogue à notre économie , & qu'on donne ici trop timidement : j'y joins encore quinze à vingt gouttes de laudanum de Sydenham , quelquefois un gros de sel de quinquina , cinq à six gouttes d'éther vitriolique , une once à deux de sucre , & par fois encore un gros de lillium de Paralelse , médicament très-

précieux qui ne me semble qu'une matière huileuse plus efficace dans l'économie que la substance éthérée dont on le retire. L'on ne peut ici donner rien de précis ; c'est à un médecin habile à combiner ces divers remèdes d'après les diverses indications qu'il se propose de remplir. On peut obtenir plusieurs effets à la fois ; on peut remédier à plusieurs causes. C'est ici qu'il est vrai de dire que le pilote doit être au gouvernail. On peut remarquer ici que l'art des accouchemens exige beaucoup plus de connoissances médicales que chirurgicales, & que la division que nos institutions sociales ont fait des différentes branches de la médecine des femmes, a bien empêché que la science des accouchemens ne fût aussi utile qu'elle le pourroit être. C'est le sentiment de l'importance de cette vérité qui a conduit plusieurs nations à confier aux médecins la pratique & l'enseignement des accouchemens.

Des moyens bien simples s'opposent à une maladie bien fatale, parce qu'après l'accouchement la nature est en équilibre. Un rien fait panacher l'économie vers son salut ou vers sa perte : un rien rallume le feu de la vie prêt à s'éteindre : un rien recompose les liqueurs & y enchaîne l'atmosphère vivifiant prêt à s'en exhiler : mais

156 DE LA GROSSESSE

pour administrer ce rien si salutaire, il faut connaître les causes.

Le premier moyen de s'opposer à cette fatale métastase à l'Hôtel-Dieu de Paris, c'est de placer les femmes en couche en une autre salle moins exposée à l'humidité froide que celle où elles sont aujourd'hui. Un hôpital de femme en couche devrait être en un lieu sain & sec, exposé au levant & au midi.

Quand l'air est humide & froid, il faudroit entretenir dans cette salle des feux flambans pour consumer l'humidité de l'air. Un hygrometre feroit aux medecins un instrument nécessaire. Il faudroit s'attacher à d'autres moyens de propreté que le lavage dont l'influence est nuisible, ainsi que nous l'avons dit.

Nous avons exposé les causes; on prévoira quelles sont les femmes chez lesquelles la métastase pourroit se faire: on la prévendra par les moyens que nous avons indiqués.

Il n'est pas ce me semble dans la nature des choses, que les medecins dans un hôpital, n'aient presque aucune prépondérance. Il semble que l'Hôtel-Dieu appartient spécialement aux chirurgiens: ils y regnent absolument. La salle des

morts est un empire, où l'on ne peut aborder que très-difficilement (1).

(1) On vit à l'Hôtel-Dieu de Paris, il y a quelques années, une femme de 50 ans qui avoit perdu au retour d'âge tout sentiment. On portoit le fer & le feu sur toutes les parties de son corps, sans qu'elle en reçût la moindre impression. Néanmoins elle conservoit le mouvement: elle se tournoit, elle regardoit ce qui l'entouroit, ployoit ses membres, mais comme une pure machine; car tout sentiment physique & moral étoit absolument éteint. Le mouvement lui-même sembloit de tems en tems s'anéantir: on le rallumoit en la faignant du pied. Elle succomba.

Une foule d'observations m'ont conduit à ce principe que j'ai déjà établi; favoir, que nos opérations sont d'autant plus intérieures, qu'elles sont plus parfaites. Le principe du mouvement me paroît exister dans l'écorce du cerveau & dans tout l'extérieur des nerfs. Le sentiment; opération la plus parfaite, se passe je crois dans leur pulpe. C'est pourquoi il étoit pour moi de la plus grande importance d'obtenir l'ouverture du cadavre de cette femme, pour observer la pulpe du cerveau qui, d'après mes principes, devoit être altérée.

Je fus m'adresser à un médecin alors en exercice à cet hôpital. Mais l'autorité des médecins est si légère à l'Hôtel-Dieu de Paris, qu'il fut bien difficile de me procurer l'ouverture du cadavre. J'y parvins.

L'ouverture du cadavre offrit une matière sanieuse dans le corps calleux du cerveau. Toute la substance pulpeuse du cerveau, du ceryelet, & de la moëlle al

158 DE LA GROSSESSE

Les moyens de s'instruire font en cet hôpital ; bien difficiles pour ne pas dire impossibles.

Ne feroit-ce pas le chef-d'œuvre de la politique & de l'intelligence de faire sortir de la destruction, la science de la conservation ? On voit

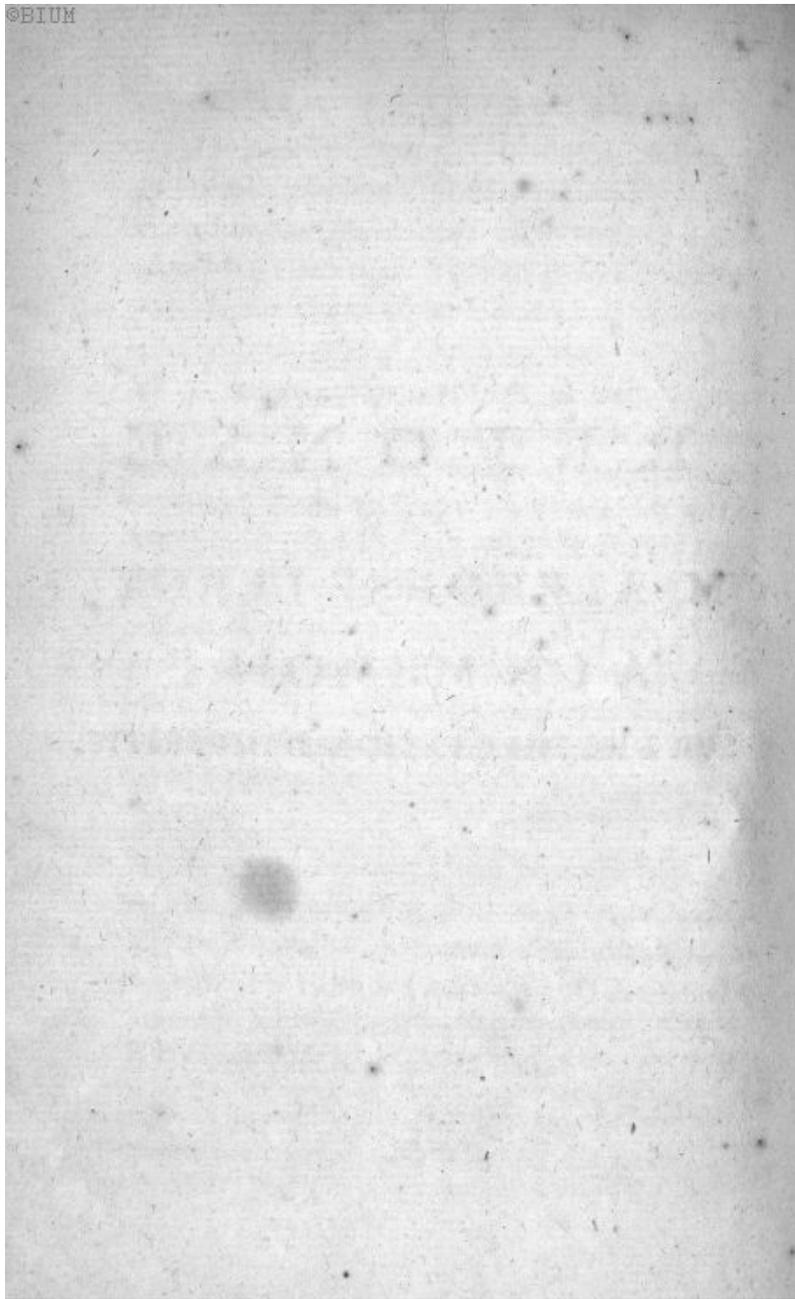
longée, étoit altérée dans sa couleur, & probablement dans ses principes, & même jusqu'aux points pulpeux du nerf sciatique étoient gris. Mais la substance corticale de tout ce système, n'offroit pas la plus légère altération : ce qui me confirma de plus en plus que le sentiment au moral comme au physique est une opération de la pulpe nerveuse, tandis que le mouvement est une opération de la substance corticale : ces vues m'ont servi à établir quelquefois le pronostic des affections nerveuses. Quand il y a beaucoup de sensibilité avec peu ou excès de mobilité, le pronostic est bien moins fâcheux que quand la sensibilité est presque éteinte, soit au physique, soit au moral. J'ai quelquefois remarqué que la sensibilité se ranime, que la mobilité reparoit, qu'enfin les opérations renaissent de la pulpe des nerfs, comme de leur foyer ; ce qui indique (quelqu'allarmant que soient les autres accidens) que la vitalité est augmentée dans la pulpe des nerfs où elle réside capitalement.

Que d'observations en ce genre on pourroit faire en cet hôpital, qui serviroient à nous révéler le secret des fonctions étonnantes de notre cerveau, & qui nous apprendroient qu'il peut exister un art & des principes certains pour perfectionner l'intelligence humaine !

en ce lieu se renouveler perpétuellement le tableau de toutes les infirmités possibles dans notre climat. On prend des moyens dispendieux pour conserver la population, Il en est un bien simple & bien naturel, & qui ne coûteroit aucune dépense. Que deux médecins habiles dans la pratique & dans la théorie, reforment au lit du malade la théorie par la pratique, & par la pratique étendent la théorie. Ne seroit-il pas intéressant de joindre à cet hôpital un séminaire de médecins qui de-là seroient distribués dans différentes provinces, où ils porteroient des secours assurés dans les maladies. Les livres se multiplient, l'erreur se propage & l'enseignement capitalemment nécessaire est négligé.

J'ose croire, d'après une profonde méditation sur cette matiere, que ce que je propose ici est le seul & vrai moyen de perfectionner la médecine dans chacune de ses parties, au point de faire changer au bout de quelques années le calcul ordinaire de la mortalité, à l'avantage de la population. Que n'a-t-on pas droit d'espérer en ce siècle de l'attention particulière que donnent aujourd'hui à l'asyle des malheureux, notre Roi bienfaisant & ses ministres éclairés ?

F I N.



R É P O N S E
P A R
M. ALPHONSE LEROY,
A UN MÉMOIRE
SUR UNE IMPUTATION D'IMPÉRIE.

R É P O N S E
P A R
M. ALPHONSE LEROY
A UN MÉMOIRE
SUR UNE IMPUTATION D'IMPERTINENCE

R É P O N S E

PAR M^e ALPHONSE LEROI, Docteur
Régent, Professeur de Médecine & d'Accouchemens, ancien Professeur de Chirurgie des Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris; à une imputation d'impéritie.

UN Médecin, sans perdre son honneur; peut être vaincu par la nature. Dans la circonstance qui devient la cause de cet ouvrage, si je pouvois m'occuper d'un petit intérêt d'amour-propre, j'oserois dire que ma retraite a été honorable, puisque j'ai conservé la vie dans une circonstance extraordinaire d'accouchement, où les femmes périssent presque généralement. La dame Heuzard, qui devient le sujet de ce mémoire, est vivante, & ne porte pas même de trace extérieure d'un accident qui, chez elle, a été entièrement du fait de la nature.

J'ai dû préférer une guérison incomplète & sans danger, aux risques d'une mort certaine: néan-

A

R É P O N S E .

moins on a pouffé son mari à fabriquer contre moi , une accusation calomnieuse d'impérite. L'application des ressources de l'art est ici donc imputée à ignorance & même à crime ! Les Médecins & Chirugiens accoucheurs les plus habiles de la Capitale , ont donné en ma faveur leur rapport qu'avoit demandé le Magistrat.

La haine de quelques Accoucheurs ignorés , fait dans son désespoir ressource de la diffamation. On m'attaque par un libelle, dans lequel on fâlit l'imagination par les tableaux les plus dégoûtans : on le répand avec profusion dans les carrefours , dans les provinces , dans les maisons publiques & particulieres.

J'avoue que le combat auquel on me force ; me convient peu ; mais pour anoblir & distinguer ma défense , j'ai cherché à la rendre utile : à cet effet , j'amene mes juges , le public & mes agresseurs , dans le sanctuaire de la médecine. D'ailleurs , le Magistrat ne pouvant pas ici décider de la doctrine , mais seulement des faits , j'établis les principes de l'art pour éclairer sur les faits , & pour prouver la mauvaise foi , l'ignorance de ceux qui se sont fait tout-à-la fois mes accusateurs , & mes juges.

C'est pourquoi je publie en même tems que

cette réponse , un ouvrage intitulé : *Essai sur l'Histoire Naturelle de la Grossesse & de l'Accouchement* ; où j'ai tracé la marche de la nature dans la grossesse , & sur-tout dans l'accouchement : j'ai tâché d'en décrire les phénomènes avec assez de clarté pour que les femmes dorénavant puissent reconnoître elles-mêmes leur état en accouchant , & mettre leur fanté , leur vie , & celle de leurs enfans , en garde contre les mauvaises manœuvres , les mauvais conseils , les instrumens , & spécialement contre celui qu'on nomme forceps ou culliere , auquel depuis long-tems je fais bien ouvertement la guerre.

D'après ce que j'ai établi dans cet ouvrage qui précède ma défense , il sera plus facile d'entendre le compte que je vais rendre de l'accident qui a donné lieu à l'accusation qu'on m'intente en impiété. Je vais la réfuter par elle-même , par des raisonnemens invincibles , par des faits sans réplique , enfin , par le suffrage des plus habiles médecins & chirurgiens de la capitale.

J'examinerai le rapport , ou plutôt le libelle virulent & diffamatoire de MM. Piette , de Leuryes , Noury. Ce n'est pas la première fois qu'on essaie sur moi une arme odieuse. J'ai déjà combattu des assassins de réputation ; je vais ici les

R É P O N S E.

combattre encore , puisqu'aujourd'hui la loi l'exige. J'examinerai le certificat rempli de faux dont on s'appuye , & je dévoilerai les motifs qui font fermenter tant de haine.

Si ma défense paroît un peu tardive , mon excuse est dans le peu de tems que me laissent pour écrire , & une santé foible , & une vie que la pratique de la médecine , à laquelle je suis totalement consacré , rendent très-pénible & très-laborieuse.

Il pourroit résulter de cet écrit une réflexion funeste aux malheureux : c'est que l'homme qui s'approche de l'infortune pour la soulager dans ses maux , trouve quelquefois dans la misere une telle dégradation , qu'elle se livre entièrement à l'intrigue la plus criminelle contre son bienfaiteur : mais la bienfaisance est un besoin pour certaines ames. Cette considération peut les éclairer & ne doit pas les arrêter.

Il semble que la dame Heuzard , qui fait le sujet de ce mémoire , & qui , avant son accouchement , étoit dans une misere qui seule a provoqué mes soins , soit aujourd'hui malheureuse par l'accident d'un renversement de matrice , qui est du fait de la nature. Il semble qu'elle ait besoin d'être servie , qu'elle ne puisse vaquer à

ses affaires ; il n'en est pas ainsi. Elle est accouchée depuis deux ans passés. Elle ne porte pas la moindre trace à l'extérieur , de son accident. Elle n'a pas de fièvre. Elle peut vaquer à ses affaires. Sa matrice , comme elle le dit elle-même dans son mémoire , page 31 , ne décele ni maladie , ni vice. Deux femmes à Paris sont dans la même situation ; l'une depuis dix années & vaque à ses occupations ; une autre depuis un an ; c'est une femme-de-chambre , qui n'est point empêchée de faire un service assujettissant. Elles n'ont été conservées que parce qu'on n'a pas violenté la nature. J'ai conservé la dame Heuzard en une circonstance où la plupart des femmes ont péri , & dans laquelle elle eût succombé infailliblement elle-même , si je m'étois comporté autrement que je ne l'ai fait.

F A I T S .

JE fus engagé , par une dame dont je suis le médecin , de donner mes soins à la dame Heuzard , lorsqu'elle étoit la demoiselle Petit , marchande de modes rue & près l'égoût de Montmartre. Elle demouroit alors avec deux de ses sœurs : la plus jeune avoit une maladie nerveuse ; les deux autres une affection scorbutique , pro-

duite en partie par leur habitation mal-saine & par leurs chagrins. Je leur donnai avec affiduité & générosité, mes soins, qu'elles étoient hors d'état de reconnoître. La demoiselle Petit, mariée au sieur Heuzard, avoit été accouchée de son premier enfant par M. d'Etrumeau: devenue grosse du second, son mari vint me prier de la venir voir, & de la délivrer dans son tems. Je me rendis chez elle: je la vis: l'aspect de son infortune, les services que je lui avois anciennement rendus, ainsi qu'à ses sœurs, m'imposèrent la loi de l'obliger encore. Je lui promis de l'accoucher. Un médecin s'attend bien à voir oublier ses soins; mais qui voudroit embrasser le plus pénible, ouï certes le plus pénible des états, s'il risquoit d'échanger, comme ici, de la bienfaisance contre de la calomnie? les exemples heureusement sont rares. Je fis plusieurs visites à la dame Heuzard pendant sa grossesse.

Je fus appelé le 10 Juin 1785, à sept heures & demie du matin. Je me rendis entre huit heures à huit heures & demie; le ventre étoit très-volumineux; les douleurs étoient très-lentes; la matrice étoit sans énergie. Je m'assurai de son état, & lui annonçai qu'elle accoucherait, sans de grandes douleurs, entre midi, midi & demi.

Cette assurance , comme on l'a vu dans l'ouvrage que je joins ici , étoit fondée sur des principes & sur l'expérience. Je lui recommandai de ne pas se fatiguer , je lui dis que j'allois voir quelques malades ; que je ferois de retour à onze heures , onze heures & demie au plus tard. Je fus faire promptement quelques visites & revins en effet à onze heures & demie.

Les douleurs avoient été très-lentes , très-décourageantes ; le ventre étoit excessivement gros : mais enfin le col très-relâché sembloit disposé à laisser passer l'enfant. Je fis mettre la dame Heuzard sur un lit. C'est là que pour se débarrasser elle seconda de toutes ses forces quelques douleurs très-lentes , combinées principalement avec des épreintes.

Enfin , elle accoucha entre midi , midi & demi. Je coupai le cordon & le liai seulement du côté de la mere : je laissai saigner celui de l'enfant , que je portai sur une chaise pour lui donner les soins d'usage en ce cas. Après avoir comprimé le cordon de l'enfant & l'avoir laissé saigner suffisamment , pour le dégorger d'un excès de sang , qui en fait périr un grand nombre peu après leur naissance , je l'enveloppai des premiers langes & le plaçai commodément.

Pendant que je donnois mes soins à l'enfant, je demandai de l'eau de mélisse pour en frotter le bas-ventre de la femme. Comme il n'y en avoit pas, je dis que j'y substituerois de l'eau-de-vie, & l'on fut en chercher. La garde, qui ne connoissoit pas mes intentions, & qui croyoit que c'étoit pour aider à la délivrance, dit à la femme; soufflez fort dans votre main: je le défendis très-expressément, comme il est conigné dans la plainte; mais il étoit trop tard, le conseil de la garde avoit été exécuté.

Après avoir donné à l'enfant, pendant quelques minutes, les soins absolument nécessaires, surtout dans ces sortes d'accouchemens, je revins à la mere, dont je jugeois la matrice en un état de foiblesse & d'engorgement considérable, d'après la nature de ses douleurs en accouchant. Je portai mes vues à fortifier la matrice, afin qu'elle revînt sur elle-même, & qu'à ce moyen j'évitasse une perte, ordinaire en pareille circonstance. Avant d'avoir aucunement touché la mere, je dis à la garde de verser de l'eau-de-vie dans le creux de ma main, pour frotter le bas-ventre de l'accouchée. Mon intention étoit, avec ce spiritueux, dont l'action pouvoit se faire sentir sur la matrice, à travers le tissu de la peau, de

R É P O N S E.

redonner un principe élastique à cet organe ; que je jugeois dans une grande inertie. Je frotte le ventre avec quelques gouttes d'eau-de-vie. Je ne sens pas la matrice. Je crois qu'elle est contractée comme elle doit l'être , avant qu'on tente la délivrance. Je porte un doigt à l'intérieur. Je touche une tumeur , grosse comme une tête d'enfant , recouverte du délivre qui la précédoit ; laquelle se présente auprès des grandes levres. Je crois d'abord avoir mal jugé , en touchant le ventre , que la matrice fût contractée : j'y reporte ma main une seconde fois ; je ne la sens point ; & je juge alors que la tumeur qui se présente à l'extérieur est la matrice renversée , retournée. Est-ce l'effort de la femme dans la dernière douleur qui a produit cet accident ? Est-ce la mauvaise pratique du souffle dans la main , après la sortie de l'enfant ? Je l'ignore.

Je sentis la nécessité de repousser très-promptement le viscere avant qu'il fût sorti. Je porte ma main à l'intérieur. Le délivre me sert de couffin. Je repousse avec effort dans tous les sens sur tous les points du viscere : mais la douleur que cause ma tentative , produit des cris dont l'effet est de faire plonger le diaphragme & les intestins : en sorte que plus je fais d'efforts pour retourner

& repousser en haut le fond renversé de la matrice , plus le diaphragme & les intestins en font pour l'abaisser.

La femme veut absolument que je me retire. Je suis forcé de céder pour un instant : mais en retirant ma main , l'organe retourné , & que je n'avois pu reporter à sa place , à raison du resserrement du col , est poussé par le diaphragme , par les intestins & par l'air qui s'est dilaté : il se présente au dehors tout retourné comme un gland. Je découvre alors la femme , sous les vêtemens de laquelle j'avois agi jusqu'à ce moment ; je montre l'accident à la garde , au mari , & leur fais remarquer que le placenta est entièrement attaché à la matrice , ainsi que le dit la plainte.

Je tente de presser l'organe pour le repousser & le faire rentrer avec le délivre ; mais toute espece de tentative est vaine : c'étoit une masse très-grosse , & qui s'étoit encore tuméfiée depuis sa sortie , & par l'abord du sang , & par l'air qui s'étoit dilaté , ce qui rendoit le tout de la grosseur d'une vessie soufflée.

Tous mes soins pour rétablir la masse entière étoient inutiles. Je détachai le délivre pour avoir moins de volume. Je frottai la matrice à nud avec de l'eau-de-vie , pour la forcer à se con-

traçter ; afin d'avoir moins d'hémorrhagie. Je l'enveloppai ensuite dans un linge , & après des efforts longs, souvent réitérés , & ménagés selon l'état de la femme , je parvins à faire rentrer dans l'intérieur toute cette masse , & à la repousser tellement , que la matrice étoit à trois pouces de haut dans l'intérieur : mais je ne pus jamais , quelques efforts que je fisse , & à diverses reprises , forcer le fond à remonter assez haut pour se retourner complètement. Toutes mes manœuvres , en repoussant le fond , irritèrent le sphincter, autrement dit , le muscle orbiculaire du col de la matrice. Ce muscle se feroit & étrangloit le corps du viscere, de maniere que plus je faisois de tentatives pour la réduction , plus ce resserrement la rendoit impossible. Le fond de la matrice étoit sans ton , le col en avoit trop au contraire. Le fond étoit une véritable éponge toute gorgée de sang ; je ne pouvois le presser , ni le toucher , sans en faire couler une grande quantité.

Par mes pressions graduées , après une foule de tentatives , j'avois reporté le viscere à l'intérieur. J'employai toutes ces opérations pendant plus d'une heure & demie. Je sentis que si je m'obstinois davantage , ou je ferois périr la

femme par une perte épouvantable ; ou j'altérerois la substance même de l'organe. C'est pourquoi le désordre étant en plus grande partie réparé, & sentant le risque évident d'aller plus loin, je crus devoir m'arrêter à ce point que la nature ne vouloit pas que j'outre-passasse pour la conserver. Pendant toute cette opération, qui fut bien longue, je conservai, quoiqu'on dise, une liberté de tête qui dominoit cette rare & dangereuse circonstance. Ne pouvant disposer de la nature au-delà, & sentant que la perte avoit mis la femme à l'extrême de ce qu'elle pouvoit endurer, je crus devoir céder à la nécessité que m'imposoit la situation : je laissai la malade tranquille, afin que la vie se rallumât assez pour qu'elle soutînt de nouvelles tentatives ; ou qu'elle vécût sans autre indisposition que de porter dans le vagin le fond de sa matrice ; ce qui ne pouvoit nuire au terme de sa vie, ni à la nature de toutes ses occupations.

Ce travail pénible pour le corps, pour l'esprit & le cœur dura jusqu'à trois heures. J'annonçai au mari le danger, en lui disant : « J'ai » fait deux mille accouchemens, & cet accident » ne m'est point encore arrivé. On le regarde » comme funeste. J'espère néanmoins conserver

« ici la vie de votre femme. J'ai réparé l'acci-
« dent jusqu'où la nature me l'a permis. Voyez
« d'habiles gens; mais je doute qu'ils fassent
« mieux. J'aurois confiance aux lumieres de
« M. Sabatier. Je reviendrai dans une heure ».

Il étoit trois heures passées quand j'arrivai
chez moi, hors d'état, par la malpropreté de
mon linge, de m'être présenté ailleurs. Je ra-
contai à deux personnes qui s'y trouverent, ce
terrible accident. Il n'étoit pas encore quatre
heures que j'avois déjà reçu une lettre, pour me
prier de revenir voir la malade, chez laquelle
je fus en effet de retour à quatre heures, ainsi
qu'il est consigné dans la plainte. Ce n'étoit pas
là assurément abandonner inhumainement une
femme, ainsi que l'on ose le dire dans le libelle.
Je cherchai à m'assurer si l'on pouvoit tenter
encore la réduction; mais le col de la matrice
resserroit fortement le fond qui étoit renfermé
dans le vagin, & qui s'y trouve encore comme
un corps étranger, de la grosseur aujourd'hui
d'une petite poire. La moindre pression sur ce
viscère tout spongieux en faisoit couler beaucoup
de sang, & la femme n'en pouvoit plus perdre.
Je défendis de la remuer de son lit, parce que
le mouvement eût pu, dans son état de foiblesse,

lui causer des convulsions & la mort. Je quittai l'accouchée à cinq heures, & j'y revins, pour la quatrième fois, entre dix & onze heures du soir, avec un de mes élèves. Les mêmes tentatives de réduction réitérées furent toujours de la même inutilité, à raison du resserrement de plus en plus considérable du col.

La dame Heuzard revenue de son extrême foiblesse & ranimée par une potion cordiale, qu'on se donne le ridicule de blâmer, put supporter alors d'être transportée dans son lit par moi & mon élève; ce qui dura plus d'une heure. J'ordonnai de continuer cette potion pour rallumer de plus en plus les forces.

Je renvoyai le lendemain matin mon élève chez la dame Heuzard, chez laquelle je me rendis moi-même vers le milieu du jour. Je sentis toujours la même impossibilité de réduire, & la même effusion de sang. Sur ce que je conseilais d'appeler M. Sabatier, le sieur Heuzard me fit l'aveu de sa misère extrême. Ce fut avec honte, & il avoit raison Je lui dis, » je » ne puis pas disposer des autres comme de » moi. Je verrai un de ces jours M. Sabatier, & » si je puis, je l'amènerai. Mais c'est un homme » public, vous pouvez l'aller voir & le prier

» de venir ». On me parla bientôt de gens inconnus, forte d'espece, qui toujours fait foirdifant des prodiges. Je dis, je l'avoue, avec cette humeur que donne l'amour de la science & la connoissance des difficultés : « Les gens habiles » ne pouvant rien ici que feront les mâchoires? » Ils tueront.

Sept jours se passerent en cet état sans la consultation que je conseillois. Il y eut de petites brigues. Je sçus qu'elles étoient provoquées par M^e Gautier de Claubry qui voyoit la malade en secret.

Le dimanche on provoqua une consultation, sans m'en avoir fait part que quelques heures avant, & l'on n'y appella pas M. Sabatier, dont j'avois vanté, selon ma conscience, le mérite. Je crus entrevoir qu'on méditoit une trame. Les lumieres, la franchise & le ton ferme de M. Sabatier l'auroient déconcertée. J'exposai à cette consultation les faits que je viens de détailler, & non les faits qu'a osé faussement certifier M. Thévenot. Je prouverai la méchanceté & la fausseté de son certificat, par la plainte même de cet odieux procès.

Après qu'on eut visité la malade, dont le ventre n'étoit aucunement gonflé, parce qu'il

n'y avoit aucune irritation, M. Thévenot proposâ des bains de l'eau de veau. MM. Goubelly & Theuillier se rendirent après des contestations à ce remede & à ce régime, qui ne me parut guere convenable à une femme aussi épuisée. Je ramenai les consultans à l'objet capital, la réduction. Je dis que vu l'état du col de la matrice, elle m'avoit été impossible; que je la croyois telle encore; mais que je ferois les derniers efforts en présence des consultans, s'il y avoit un concours d'opinions. M. Thévenot ne répondit point à cet important article; & d'impatience, je dis, Messieurs, nous tenons ici le conseil des rats; le grelot à attacher, c'est la réduction.

Le lendemain de cette consultation, le sieur Petit, frere de l'accouchée, m'écrivit de ne pas me donner la peine de revenir chez sa sœur, & M. Gauthier de Claubry me remplaça près de la dame Heuzard.

Je reçus après quelques jours une lettre de M^e Gauthier de Claubry. J'en rendrai compte. J'aperçus un piège. Je n'opposai à de la finasserie, que bonté, franchise & fermeté, comme on le verra bientôt. Le sieur Heuzard vint chez moi me faire des excuses de la lettre de son beau-frere, en m'assurant qu'il n'avoit pas été le maître
chez

chez lui ; & un mois après , il rendit contre moi une plainte criminelle. Voici les charges d'accusation.

1°. On assure que je suis revenu trop précipitamment à l'accouchée pour la délivrer.

2°. On me fait un grief d'avoir versé de l'eau-de-vie sur son ventre pour le frotter.

3°. On avoue que j'ai défendu à la femme de souffler dans ses mains ; mais on m'accuse de lui avoir dit de pousser.

4°. On assure que j'ai tiré avec violence le cordon , ce qui a produit le renversement.

5°. On m'impute encore d'avoir pris la matrice renversée pour une tête d'enfant , & d'avoir voulu l'attirer au dehors.

6°. Je n'ai pas employé , dit-on , les moyens de la réduction.

7°. J'ai abandonné la malade.

8°. J'ai dissimulé le danger , & j'ai empêché d'appeller des consultants.

9°. Je n'ai pas employé le traitement convenable.

Voilà avec clarté & fidélité ce qu'on avance contre moi.

L'organe s'est renversé , dites-vous , parce que j'ai dit à la femme, poussez ; parce que j'ai tiré

B

le cordon & amené moi-même au-dehors la matrice que je prenois pour une tête d'enfant ?

Vous avouez dans votre plainte que j'ai défendu à la femme de souffler dans ses mains ; c'est donc à faux , & seulement pour donner probabilité à votre accusation , que vous me supposez avoir dit , poussez ; car la défense de souffler est analogue à celle de pousser.

Vous m'accusez d'avoir pris la matrice renversée pour une tête d'enfant. Je me suis déjà expliqué à cet égard. Ce n'étoit pas une si grande impéritie d'avoir cru de premier abord à une tête précédée du délyre. En touchant le ventre je n'y sens pas la matrice ; je la crois contractée ; je vais reconnoître l'état des parties ; je sens une masse de la grosseur d'une tête : je crois que je me suis trompé en touchant le ventre , qui d'ailleurs étoit gros & boursoufflé ; je l'examine de rechef & avec soin : je n'y sens pas la matrice : je juge alors que c'est elle qui est retournée & qui s'avance dans le bassin. Quand on n'a ni examiné , ni pu examiner encore , un cas ordinaire se présente plus naturellement à l'esprit qu'un cas rare ; & la première idée n'est assurément pas une impéritie. J'ai bientôt reconnu que la matrice étoit retournée.

Eh bien ! j'accorde pour un instant cette prétendue erreur : toute fautive qu'est cette accusation, elle prouve elle-même la fausseté de celle dans laquelle vous dites que j'ai tiré le cordon ; car il n'y a pas de matrone de campagne qui ne sache que quand il y a deux enfans , on ne tire le cordon pour délivrer , que quand le second est sorti : or , sur deux mille accouchemens que j'ai faits , j'ai rencontré plusieurs fois des accouchemens de deux enfans : si j'avois tiré le cordon avant la sortie du second , j'aurois produit une hémorrhagie & la mort ; ce qui au moins m'auroit appris à ne pas revenir à une si grossière faute. Si j'ai donc cru à une tête , comme vous le dites , je n'ai pas tiré le cordon comme vous l'assurez.

Selon vous , j'ai amené la matrice au dehors pour une tête. Pouvez-vous favoir ce que j'ai fait à l'intérieur ? Vous vous faites une fable populaire de l'accouchement , que vos donneurs de rapports regardent eux-mêmes comme absurde , mais à laquelle ils feignent de croire , parce qu'elle convient à l'intérêt de leur haine. Vous imaginez que quand l'enfant vient par la tête , on va la chercher avec les mains pour l'attirer au dehors : cela ne se fait , ni ne se peut faire.

B ij

L'accouchement est tout entier du fait de la nature. La tête vient seule : on ne la tire pas ; mais on la reçoit ; & quand on veut la tirer , on ne peut avoir de prise à cet effet qu'avec un instrument. Je n'ai donc pas tiré votre prétendue tête avec mes doigts ? Et si j'ai cru à cette tête , je n'ai pas tiré le cordon , comme je n'ai pas dit , poussez , si j'ai dit ne soufflez pas.

Vous avez imaginé les faits faux & improbables , de faire pousser , de tirer la tête , de tirer le cordon , pour appuyer votre calomnie. Comme vous ne saviez pas l'art en faisant votre plainte , vous y avez fait un mélange de vrai & de faux. Mais vous ne saviez pas que les faits faux dont vous m'accusiez , étoient contradictoires aux vrais que vous avouiez. Ce que j'ai dit & fait est raisonnable , conforme aux bons principes ; je les retrouve dans votre plainte : ce que vous ajoutez , ce que vous me prêtez , non-seulement est faux , mais encore contradictoire & absurde. C'est donc par une partie même de votre accusation que je repousse l'autre.

D'ailleurs les faits faux que vous avancez , que j'ai tiré le cordon , que j'ai dit , poussez , vous ne savez pas qu'ils ne produisent jamais le renversement sans une disposition naturelle ; que sans

cette disposition, le cordon casse plutôt que de renverser le fond de la matrice : c'est peut-être à ce dessein que la nature prévoyante rend le cordon, à son insertion au placenta, moins résistant que dans tout le reste de son étendue. Vous m'imputez donc à délit, la mauvaise disposition de la nature.

Néanmoins ces faits faux, absurdes, contradictoires, incapables d'opérer seuls le renversement, vous les supposez dans votre libelle, dans vos rapports calomnieux ; vous les supposez, dis-je, prouvés & avoués par moi-même, au moyen d'une fabrication de certificat. Avec un tel savoir-faire, avec de tels prémices, on porte loin ses argumens. Voilà une singulière manière d'établir un délit criminel, elle est toute semblable à celle du loup de la fable. C'est celle qui convient à MM. Pietre, Deleuries & Gauthier de Claubry ; & c'est là ce qu'ils opposent à l'examen scrupuleux & au raisonnement très-solide des sept personnes les plus habiles en ce genre de la capitale, nommés par le Magistrat pour donner leur jugement sur cette affaire. Mais quand on s'établit accusateurs & juges d'impéritie, il ne faut pas, en montrant une partialité criminelle, en dévoilant évidemment un

desir odieux d'attenter à l'existence morale d'un homme qui jouit de la confiance publique, il ne faut pas, en prenant un langage qui n'est pas celui de l'honneur & de l'amour du bien, offrir soi-même la démonstration de l'impéritie. Il ne faut pas rétablir de vieilles erreurs reléguées seulement chez les plus ignorantes lévandieres de campagne; je prouve ce que j'avance.

Le renversement de la matrice peut-il être absolument du fait de la nature? Il n'y a point de doute à cet égard. MM. Pietre, Deleuries, &c. en conviennent: mais ils se gardent bien d'en faire l'application à ma circonstance; c'est une porte de réserve qu'ils conservent pour eux.

De leur aveu la nature produit cet accident. Mais ce qu'ils établissent à ce sujet non-seulement est faux, mais même pitoyable. Ils donnent pour cause de ce renversement, le cordon trop court, le cordon entortillé autour du corps de l'enfant. Qui jamais avec un peu de bon sens, a pu dire que le cordon ombilical pût être trop court? Quant à l'entortillement du cordon autour de l'enfant, sur cent accouchemens, dans 80 pour le moins, le cordon est en cet état. Ces contours ne font pas le plus petit obstacle, comme on le prétend ridiculement. Un peu de mécha-

nique en accouchement, démontre tout le ridicule de cette vieille erreur.

Ils attribuent le renversement encore à la position droite de la femme : mais pas davantage ; car dans bien des campagnes les femmes accouchent debout, & même suspendues. Cette mauvaise pratique cause des chûtes de vagin & autres accidens ; mais jamais de renversement de matrice.

Les efforts sur le cordon pour obtenir le placenta, sont regardés par MM. Leuries & Pietre comme la vraie cause du renversement. Mais le placenta est implanté sur le côté de la matrice ; le cordon ne correspond jamais au milieu de son fond ; conséquemment l'effort que l'on fait agir sur le côté, & non sur le fond de la matrice.

La pression des intestins & du diaphragme sur le fond de la matrice, qui a perdu son énergie dans l'accouchement, est une cause positive de son renversement. Qu'opposent ces Messieurs à ce fait que la raison démontre ? C'est, disent-ils, « une finesse, une argutie d'esprit pointilleux ». Voilà comment ces Messieurs réfutent avec de jolis mots, la marche de la nature. Si le diaphragme, par sa pression sur le fond de la ma-

trice, peut expulser l'enfant, pourquoi l'effort de cette même pression n'enfoncerait-il pas le fond de cet organe en inertie, comme une pression enfoncerait la cuve d'un chapeau mol? Qu'on démontre que cela est impossible, & je n'ai plus rien à dire.

Quant au reproche qu'on me fait d'avoir abandonné la malade, il est absurde. J'ai été chez la dame Heuzard depuis huit heures & demie jusqu'à neuf du matin, depuis 11 heures & demie jusqu'à 3 heures, de 4 jusqu'à 5 heures, & de 11 heures du soir jusqu'à plus de minuit. Voilà six heures le premier jour données à la dame Heuzard. Mais M. Broffard, en contradiction avec lui-même, se permet, dans son calomnieux mémoire des atrocités. Je laisse, dit-il, page 20, ma victime mutilée. Mais bientôt oubliant son accusation d'abandon, il me fait contradictoirement le reproche de mon exactitude, en allant voir une fois la malade. J'y renvoyois deux fois encore mon élève; c'étoit, ose-t-il écrire, « une » exactitude indécente, pour demander si la malade étoit morte ». Je suis familiarisé à ces atrocités dans des libelles anonymes; mais j'avoue que je ne les attendois pas d'un avocat. Je ne croyois pas qu'il en pût exister un qui com-

promît ainsi son honneur & son état.

On se plaint que je n'ai pas réparé cet accident qu'on assure très-réparable dans le premier instant. M. Deleuries cite un renversement qu'il assure avoir rétabli. Mais de ce qu'il a rétabli, est-il à conclure que toujours l'on peut rétablir.

Ce renversement de la matrice est d'autant moins reparable après l'accouchement, que le sphincter du col se resserre davantage : or, le col n'avoit point été tourmenté chez la dame Heuzard par des touchers inutiles & dangereux ; ses douleurs avoient été lentes, elles ont peu pesé sur le col ; l'accouchement a été prompt : le plan externe de la matrice avoit perdu toute énergie, tandis que le sphincter du col, semblable aux muscles fléchisseurs dans les syncopes, avoit conservé la sienne. Le col s'est relâché pour laisser passer l'enfant comme fait le sphincter de l'anus dans une autre fonction. Le fond a traversé le col, comme le rectum en descendant passe chez les enfans à travers le sphincter relâché. Ce rectum se repousse & rentre chez les enfans ; la même chose a lieu quelquefois pour la matrice ; mais aussi quelquefois cette réduction est impossible ; & quand on fait trop d'efforts, on peut altérer la substance même de l'organe, & pro-

duire une supuration longue & mortelle, comme je vais le prouver après.

Probablement que dans le renversement que M. Deleuries, dit avoir réduit, le col de la matrice, ayant été fatigué, avoit peu de force pour se contracter, au moyen de quoi la réduction a été facile.

Ainsi sur deux observations semblables en apparence, on ne peut argumenter de l'une par l'autre, les circonstances n'étant pas les mêmes, quoiqu'il soit bien difficile de s'en appercevoir. Ce qui rend la science de la médecine si difficile, ce qui la fait croire conjecturale, c'est la ressemblance des faits; ressemblance que l'on prend pour de l'identité. Il faut être en garde contre cette ressemblance. C'est un principe si fondamental, qu'Hippocrate en a fait le premier de ses aphorismes. L'expérience trompe, & rien de si difficile que d'en juger, *experientia fallax judicium difficile.*

Cette réduction que MM. Pietre, & Deleuries présentent comme si simple, est quelquefois impossible, comme l'avouent leurs plus célèbres confreres; & quand elle est possible, elle est quelquefois très-dangereuse, comme je vais le prouver par des observations.

MM. Beauloquet & Sabatier, qui en favent bien autant que MM. Deleuries & Pietre, conviennent qu'appelés dans un cas de renversement, ils n'ont pu réduire. Qu'en est-il résulté ? C'est que n'ayant pas violenté la nature, ils peuvent chacun offrir l'observation d'une femme conservée. Ces deux femmes sont en état de vaquer à leurs affaires. Celle que connoît M. Beauloquet existe à Paris depuis 10 ans avec cet accident ; celle de M. Sabatier existe depuis un an passé : elle est employée à des occupations pénibles.

Je connois deux autres cas où l'on s'est obstiné à réduire. Dans le premier, M. Pean accouchoit rue Saint-Victor en 1771, Madame Fleuri, boulangere, femme très-grande, qui avoit eu déjà plusieurs enfans. La matrice se renversa & se présenta au dehors, peu après l'accouchement, sans qu'il en eût pu savoir la cause. Il s'obstina à la réduction & il y parvint. Il racontoit dans ses cours comment il s'y étoit pris ; mais probablement que par ses efforts il avoit altéré sans s'en appercevoir la substance même de la matrice ; car Madame Fleuri mourut six mois après d'une suppuration dans cet organe. M. B***, maître en chirurgie, & principalement occupé dans l'accouchement, en délivrant, en 1776,

Madame Ballivet , marchande parfumeuse , montagne Sainte - Genevieve , très-grande & belle femme , qui avoit déjà eu plusieurs enfans , vit l'accident de ce renversement de matrice : il réduisit complètement , mais la femme mourut peu de jours après , & la matrice se trouva presque gangrenée à l'intérieur , comme je l'ai sçu de ceux que la curiosité porta à enlever ce cadavre du cimetiere de Saint-Etienne-du-Mont pour l'observer.

Ainsi dans les trois cas où M. Sabatier , M. Beaudeloque & moi n'avons pu faire sans danger la réduction , les femmes conservent la vie ; & dans deux cas où la réduction a été faite , elles ont été blessées & en font péries. J'ai jugé que si je m'obstinois à vouloir le mieux , je produirois le pis. Ai-je donc dû faire plus d'efforts pour réduire complètement avec le risque certain de tuer , ou réduire incomplètement avec la certitude de conserver la vie ? D'ailleurs , quel est aujourd'hui cet accident ? C'est une tumeur dans le vagin , de la grosseur d'une petite poire. Mais l'accident fût-il encore plus grand , falloit-il faire des efforts dans ce cas inutiles & infailliblement mortels. On me fait donc ici un crime de ma malheureuse habileté pour conserver la vie ; car enfin , si j'avois tué la dame Heu-

zard, j'étois en regle, parce que l'autorité des maîtres de l'art pouvoit justifier sa mort. Revenons à la procédure.

D'après la plainte, le sieur Heuzard demanda à faire visiter sa femme & permission de faire informer. La visite fut seulement ordonnée. Voici le rapport des médecins & chirurgiens du Châtelet.

« Nous Conseillers - Médecins & Chirurgiens ordinaires du Roi, en son Châtelet de Paris, de l'ordonnance de, &c. . . . nous sommes transportés, &c. . . . à l'effet de voir & visiter la dame Heuzard, pour constater son état : nous l'avons trouvée au lit, sans fièvre, pâle, décolorée ; suite des pertes abondantes qu'elle nous a dit avoir essuyées par-tout le corps, & spécialement à la région hypogastrique (le-bas-ventre), où elle nous a dit ressentir une douleur avec pesanteur sur le fondement. L'ayant touchée par les parties naturelles, nous avons trouvé dans le vagin, à un demi-pouce de la vulve, une tumeur unie, ronde & solide, pouvant avoir, vers cette extrémité, trois pouces environ de tour, que nous avons reconnue pour être le fond de la matrice. Ayant poussé nos recherches le plus avant possible, nous avons remarqué que cette tumeur diminuoit ; mais nous n'avons pu sentir aucune trace du bourlet circulaire, qui pût nous assurer que le cercle de l'orifice cernât & étranglât la tumeur ; c'est pourquoi nous présumons que la matrice

» a été renversée complètement : accident dû soit aux
 » efforts peu modérés pour opérer le détachement du
 » placenta si-tôt après l'accouchement , soit à l'inertie de
 » ce viscere ; avec cette différence que , dans le cas d'iner-
 » tie , cet accident n'est ordinairement complet que par
 » gradation ; au lieu que lorsqu'il est occasionné par les
 » efforts faits pour opérer la délivrance , le renverse-
 » ment se fait sur le champ..... Notre pronostic sur
 » l'état actuel de la malade , est qu'elle restera incom-
 » modée toute sa vie. Fait à Paris , le 24 Juillet 1785.
 » Signés SALLIN , DELEURYES , RUFFIN. »

A la suite de ce rapport , très-peu propre à éclairer le Juge , le sieur Heuzard articula une foule de faits dont il demanda à faire preuve ; mais comme il ne pouvoit pas y avoir de preuve à faire de ce qui s'étoit passé sous les vêtemens de la femme en accouchant , & que la plupart des faits étoient étrangers à une foi-disante impéritie , le Magistrat ordonna un nouveau rapport par tous les médecins & chirurgiens du Châtelet réunis : cette sentence est un modele de sagesse & d'équité. En voici les termes : « Disons
 » avant faire droit , que la dame Heuzard fera
 » de nouveau vue & visitée par les médecins
 » & chirurgiens du Châtelet réunis , es-mains
 » desquels seront remises les plaintes , demandes
 » & requêtes énonciatives des faits articulés.

» par le sieur Heuzard , & les défenses de M^e
 » Alphonse Leroy ; lesquels , après lecture prise
 » desdites pieces , visite faite de la dame Heu-
 » zard , malade , pourront entendre ladite ma-
 » lade , le sieur Heuzard son mari , la garde ma-
 » lade employée lors de l'accouchement , les
 » médecins ou chirurgiens appelés pour con-
 » sulter ou traiter ladite malade ; entendre aussi
 » M^e Alphonse Leroy , & prendre tous autres
 » renseignemens qu'ils jugeront convenables ;
 » même les autorisons à consulter leurs com-
 » pagnies respectives , s'ils le croient nécessaire ,
 » & s'expliqueront sur l'état de la malade , si cet
 » état doit être imputé à l'impéritie dudit Me Al-
 » phonse Leroy ; motiveront leur avis s'il est
 » unanime , & leurs avis s'il y a diversité ». En
 conséquence de cette sentence , le rapport sui-
 vant intervint .

« Nous Docteurs Régens de la Faculté de Médecine ;
 » & Maitres en Chirurgie de Paris , &c

» Pour nous conformer audit Jugement , nous nous
 » sommes réunis , nous Médecins & Chirurgiens du Châ-
 » telet , & sommes convenus de prendre , successive-
 » ment l'un après l'autre , communication des pieces
 » énoncées en la Sentence ; connoissance préalablement
 » prise desdits contredits & écritures : nous avons ar-
 » rêté , vu l'importance de la question soumise à notre
 » jugement , & les difficultés qu'elle présente , de nous

» associer MM. Petit, Sigault, Sabattier, Piet & Baude-
 » loque, qui jouissent tous d'une grande réputation dans
 » l'art & pratique des accouchemens, pour nous aider
 » de leurs lumieres dans une affaire aussi grave. Cette
 » convention faite, nous avons pris avec eux jour &
 » heure pour visiter ensemble ladite dame Heuzard,
 » constater son état, & notamment si cet état doit être
 » imputé à l'impéritie dudit M^e Alphonse Leroy; à cet
 » effet, nous nous sommes transportés en la demeure de
 » ladite dame Heuzard. où étant réunis au nombre
 » de dix, nous avons visité & examiné ladite dame
 » Heuzard, que nous avons trouvée au lit sans fièvre,
 » mais ayant le teint pâle & décoloré. Ayant procédé
 » à l'examen de la matrice, nous avons reconnu le ren-
 » versement de cet organe, qui est maintenant dans le
 » vagin, à deux pouces de distance de la vulve, ou en-
 » viron, où l'on sent distinctement le fond de ce viscere,
 » qu'il n'est pas possible maintenant de remettre à sa
 » place ».

« Cet examen fait, s'agissant de déterminer par nous
 » la cause de ce renversement, & s'il doit être imputé
 » à l'impéritie de l'Accoucheur, nous avons interrogé la
 » malade, son mari, M^e Gauthier Declubry, son Chi-
 » rurgien ordinaire; la dame Morel, garde, qui a assisté
 » à l'accouchement. Finalement, nous n'avons rien né-
 » gligé, aux termes de la Sentence, de tout ce qui a pu
 » éclairer sur cet objet. M^e Alphonse Leroy ne s'y étant
 » pas trouvé, nous n'avons pu prendre en considération
 » que ses défenses consignées par écrit. Après ces dif-
 » férens renseignemens, le premier point à juger, savoir

» li

» si le renversement de la matrice dont est affligée la
» dame Heuzard , doit être imputé à l'impéritie de M^e Al-
» phonse Leroy , a été mis en délibération. Chacun a dit
» son avis , & en a exposé les motifs : de dix opinans , sept
» ont été d'avis que le renversement de la matrice doit
» être attribué à la constitution foible , molle & lâche
» de cet organe , comme cause principale & efficiente ,
» & que le travail de l'accouchement , aidé peut-être par
» les manœuvres de l'Accoucheur , doit être regardé
» comme la cause déterminante ; de manière que , si
» cette disposition vicieuse n'eût pas préexisté , le renver-
» sement ne s'en seroit pas ensuivi , & n'auroit pas été
» déterminé par ces différentes manœuvres , même en les
» admettant telles que ses adversaires les lui objectent.
» De pareils procédés sont incapables de produire le
» renversement d'une matrice saine. S'il n'en étoit pas
» ainsi , on verroit souvent ce malheur arriver , sur-tout
» à la campagne , dans les mains des Sages-femmes pour
» la plupart peu instruites , & d'autres femmes encore
» plus ignorantes , qui , sans principes ni méthode , font
» les Accoucheurs dans l'occasion. On sait qu'elles sont
» dans l'usage de tirer le cordon ombilical avec tant de
» force , que fréquemment elles le cassent , ou elles
» donnent lieu à des descentes de matrice , sans cepen-
» dant en occasionner le renversement ; aussi les pro-
» lapsus ou déplacemens de matrice y sont très-communs ,
» tandis que le renversement y est on ne peut pas plus
» rare , par la raison que cet organe , quand il est bien
» constitué , offre beaucoup de résistance , & est très-
» difficile à renverser.

C

» Pour ce qui est du second chef, M^e Alphonse Leroy
 » dit dans ses défenses, qu'il a fait des tentatives pour
 » remettre la matrice à sa place, mais qu'elles ont été
 » infructueuses; ce qui ne paroitra pas surprenant, si
 » d'un côté on considère la grande difficulté qu'il y a à
 » faire la réduction d'une matrice totalement renversée,
 » comme celle dont il s'agit dans l'espece présente; &
 » de l'autre, si on prend en considération que l'opéra-
 » teur n'a que quelques momens en sa disposition pour
 » tenter d'y remédier, sans être sûr du succès; & que des
 » tentatives de réduction trop répétées, ajoutent toujours
 » au danger qui provient de l'accident même, & s'ag-
 » gravent au point, que telle femme qui auroit pu vivre
 » malgré le renversement de la matrice, y succombe
 » alors promptement.

» Le pour & le contre ayant été suffisamment dis-
 » cutés, il a été dressé de suite, sur le lieu, un arrêté sur
 » papier ordinaire . . . ; il est conçu en ces termes, mot
 » pour mot :

» Nous Médecins & Chirurgiens soussignés, chargés
 » par le Magistrat du Châtelet, de donner notre avis
 » sur le point de savoir si la descente de matrice dont se
 » trouve attequée madame Heuzard, est l'effet d'une
 » impéritie commise par M^e Alphonse Leroy, qui l'a
 » aidée dans le travail de son accouchement. Avons
 » pensé qu'il falloit distinguer deux tems dans le fait sou-
 » mis à notre jugement: le premier est celui qui a pré-
 » cédé le renversement de la matrice; le second est celui
 » qui l'a suivi. Dans le premier cas, M^e Alphonse Leroy
 » a-t-il fait contre les regles de l'art quelque chose dont

» s'en soit ensuivi nécessairement le renversement de
» l'organe ? Sur ce point nous avons jugé que M^e Leroy
» n'a rien fait de repréhensible, rien qui ait nécessaire-
» rement produit le susdit renversement, & que par consé-
» séquent il n'y a de sa part, sur ce point, aucune impé-
» ritie. Quand le renversement a été fait, M^e Leroy n'en
» a-t-il pas commis une en ne remplaçant pas la ma-
» trice ? Sur ce second point, notre avis est que M^e Le-
» roy n'est pas plus repréhensible que dans le premier ;
» par la raison tranchante & péremptoire, que dans le
» cas d'un renversement total & parfait d'une matrice,
» molle & abreuvée, telle qu'étoit celle de la dame Heu-
» zard ; car si elle ne l'avoit pas été, elle n'auroit pas été
» renversée ; il est pour l'ordinaire au-dessus des for-
» ces & de la puissance de l'art, d'en procurer le
» remplacement, ou si l'on veut le redressement. En
» cela posé, il ne sauroit y avoir d'impéritie, car il n'y
» en a point à ne pas faire ce qui n'est pas possi-
» ble..... D'après les raisons qui viennent
» d'être exposées, & autres que nous n'ajoutons point
» ici, pour éviter prolixité, nous estimons que le renver-
» sement de matrice arrivé en la personne de la dame
» Heuzard, ne peut être regardé comme un effet d'im-
» péritie. Fait le 6 Juillet 1786, & rédigé le 30 dudit
» mois, Signé PETIT, LECLERC, SALLIN, SIGAULT,
» RUFFIN, SABATIER, BAUDELOQUE l'aîné.

D'après ce rapport, cet odieux procès auroit
dû être terminé ; mais la haine confondue se

porte à la démence, & même à l'atrocité. Comme il n'étoit pas possible de prouver même par faux témoignage que j'eusse commis une impéritie, on prend une tournure que voici. On dit que j'ai confessé que j'étois coupable. C'est dans ma propre bouche qu'on veut former la preuve de l'impéritie qu'on m'impute. On se garde bien de discuter ce que j'ai écrit. On use de finesse pour effayer de refaire en sous-œuvre le procès. On produit un certificat de M. Thévenot, qui atteste tout ce qu'on croit propre à me condamner. Par ce certificat M. Thévenot témoigne que j'ai dit : « que j'avois pris le cordon ombilical, que » je l'avois tiré ; mais que j'avois été étonné en » le tirant de voir sortir des parties naturelles » une tumeur considérable. Que j'ai pris alors la » matrice pour une tête d'enfant ; que je suis » convenu l'avoir renversée moi-même, & » n'avoir fait qu'une légère tentative pour la réduire ; enfin, ce même bon certificat assure que » je me suis confessé coupable d'avoir abandonné » la femme pendant six heures ». Voilà les grandes preuves de cet infâme procès. Voilà les faits d'après lesquels on part comme faits avoués, prouvés. Vous êtes mal masqué M. Thevenot. En fabricant de semblables calomnies, au moins

falloit-il lire la plainte. La dame Heuzard est accouchée à midi & demi : j'y suis resté jusqu'à trois heures. J'y suis revenu à quatre, comme l'avoue la plainte ; où donc sont les six heures d'abandon ?

Il est évident que par ce certificat illégal on cherche à détourner l'attention des Juges d'une plainte bien facile à réfuter, ainsi que d'un rapport qui me justifie. On imaginoit la trame bien ourdie, si l'on pouvoit avoir une seconde signature qui attestât, comme M. Thévenot, que je m'étois avoué coupable à la consultation. Voilà ce que l'on appelle du faveur-faire en procès. On sollicita M. Thieullier, & l'on obtint de lui le certificat suivant, à la suite de celui même de M. Thévenot. « Je certifie le présent exposé entièrement conforme à ce qui s'est passé à la consultation y mentionnée ; que j'ai donné mon avis conforme à celui de MM. Goubelly & Thévenot, quant au traitement à employer. En foi de quoi j'ai signé. A Paris, ce 3 Août 1786 ».

Voici sur ce sujet ma lettre à M. Thieullier :

MONSIEUR ET ANCIEN DOYEN,

M'occupant à répondre au mémoire publié contre moi par le sieur Heuzard, j'y vois une attestation qu'on a cru susceptible d'une fausse interprétation. Comme il n'a pu être ni dans votre cœur, ni dans vos intentions, d'y laisser une ambiguïté qui pourroit induire les Juges & le Public en erreur, je vous prie de vouloir bien me faire favoir, si par ce certificat vous avez voulu confirmer les faits allégués par M. Thévenot, ou seulement votre opinion sur le traitement qui fut proposé.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens respectueux.

MONSIEUR ET ANCIEN DOYEN,

Votre très-humble serviteur,

ALPHONSE LEROI.

Sa réponse fut.

A Paris, 6 Juin 1787.

MONSIEUR,

Appelé avec MM. Goubelly & Thévenot pour consulter sur l'état de la dame Heuzard, je crus, comme il s'agissoit d'un accident arrivé à la suite

d'une couche, devoir laisser examiner la malade par les personnes exercées habituellement dans l'art des accouchemens. C'est d'après le compte qu'elles me rendirent, qu'elles proposèrent & que j'approuvai le traitement indiqué par le certificat du 20 Juillet 1786. Ainsi n'ayant pas visité la dame Heuzard, en mettant mon certificat au bas de celui de M. Thévenot, je n'ai voulu, je n'ai pu attester & je n'ai réellement attesté que mon opinion sur le traitement qui fut proposé; ce que démontrent, sans aucune ambiguïté, les termes dont je me suis servi. Après avoir attesté l'exposé de M. Thévenot, conforme à ce qui s'est passé à la consultation, j'ai ajouté, *quant au traitement à employer*. Ces termes sont restrictifs, & eussent été inutiles si mon intention eût été de confirmer tout le contenu au certificat de M. Thévenot.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé, LE THIBULLIER.

Civ

Voilà donc l'échafaudage élevé par la calomnie contre moi totalement écroulé. Pourquoi n'a-t-on pas obtenu un certificat de M. Goubelly ? C'est qu'il eût été bien impossible de l'obtenir de telle sorte qu'on le pût faire cadrer à celui de M. Thévenot. Eh quoi ! après soixante hivers, M. Thévenot se fait l'écolier de Basile !

Mais de quel droit M. Thévenot intervient-il dans cette affaire sans être requis ? Si l'on vouloit le faire entendre, il falloit qu'il se présentât aux Rapporteurs assemblés, nommés par le Juge ; mais le savoir-faire de M. Thévenot ne se feroit pas soutenu au grand jour.

Examinons enfin le rapport de MM. Pietre ; Deleuryes.

Ces Messieurs commencent à insinuer dans leur rapport qu'ils sont seuls juges compétants de cette affaire ; qu'eux seuls ont une longue expérience. C'est ce que populairement on appelle boire à sa santé. Ils oublient donc que MM. Petit & Sigault, médecins de la Faculté, que Me Beudeloque, leur confrere, ont fait les meilleures preuves en ce genre.

Cet accident peut-il être produit par une cause qui ne soit pas du fait de l'accoucheur ? Ces Messieurs en conviennent ; mais ils nient la vraie

cause de l'accident, l'inertie de la matrice, que M. Deleuryes néanmoins, dans son premier rapport, a regardé comme une cause ordinaire de ce renversement. A cette cause vraie, il substitue une foule d'hypothèses ridicules que déjà j'ai réfutées; savoir, la situation de la femme, le peu de longueur du cordon. Ils ajoutent, page 29, *peut-être* se présente-t-il d'autres cas. Sans égard à ce peut-être, avec lequel ils n'ont voulu que sauver leur ignorance, ils cherchent à m'enlever mon existence morale fondée sur la confiance publique. Ils commettent un attentat criminel en cherchant à me priver de la considération que j'ai tâché de mériter par mes travaux. Enfin, ne pouvant rien dire de certain contre moi, ils ajoutent, page 32: « qu'a-t-on besoin d'avoir » recours à des causes imaginaires, ou du moins » obscures ». Mais ce qui est obscur peut être vrai: ces Messieurs se refusent donc de leur propre aveu à examiner ce qui est obscur. Ne peut-on pas ici leur dire:

« Eh quoi! Messieurs! des Juges est-ce là le » langage? »

C'est cependant celui de trois hommes qui se chargent de prononcer sur ma réputation. La réputation est une existence morale qui l'emporte

tellement sur l'existence physique , que pour la conserver l'homme d'honneur ne doit pas balancer à sacrifier sa vie. C'est même un principe important au bonheur de la société. Que diroit-on d'un Juge qui se feroit un assassin , & qui condamneroit des innocens ? C'est cependant là ce dont ces Messieurs donnent un exemple. C'est avec des peut-être , c'est avec le refus d'examiner les causes pour eux obscures d'un accident naturel , qu'ils osent m'imputer une ignorance & une impéritie criminelle. La haine heureusement est mal-adroite. Ces mêmes Messieurs vont se parer ailleurs d'amour de bien public , de sentimens d'honneur : oh ! pour le coup , on peut bien leur appliquer l'ingénieux apologue du loup devenu berger.

« Il est évident (disent ces Messieurs) que c'est » ma précipitation qui a causé le renversement ». Quand on aura bien observé la chaîne de mes principes ; quand on aura bien considéré que le succès de ma pratique , & , j'ose le dire , de ma doctrine , est fondé sur l'observation , & que depuis plus de 16 ans je m'éleve contre la précipitation , on verra qu'il n'est pas évident que je me sois précipité : mais l'évidence de ces Messieurs est d'une nature particulière. Pourquoi

cette évidence a-t-elle échappé au sept autres Rapporteurs ? Pourquoi ces Messieurs n'ont-ils pu y ramener leurs confreres ?

A la page 30, ces Messieurs disent : « qu'il est » absurde de dire que l'inertie puisse causer le » renversement ». M. Deleuryes convient donc que son premier rapport est absurde, puisqu'il y admettoit le renversement par inertie. S'il convient de l'absurdité du premier rapport auquel je ne me suis point arrêté, puisque le Juge en a reconnu toute l'insuffisance, je démontre ici l'absurdité, & de plus, la méchanceté du second.

J'ai démontré la possibilité de l'inertie & les accidens auxquels elle entraîne. Mais ces Messieurs, pour prouver que mon soupçon d'inertie étoit gratuit, en donnent une raison bien singuliere. Il n'y avoit point d'inertie, disent-ils page 30, parce que le placenta étoit uni à la matrice. Et c'est précisément cette union du placenta à la matrice, qui prouve cette inertie. Si la matrice se fût contractée, elle se fût séparée du délivre ; & cela n'est point arrivé, comme l'avoue la plainte. On voit ici toute la longueur des oreilles ; & c'est avec des ignorances de cette trempe dont les conséquences peuvent être bien fatales en pratique, qu'on ose s'ériger en juges.

La preuve , disent - ils page 31 , qu'il n'y a pas eu d'inertie , « cest que la matrice de la » dame Heuzard ne décele ni vice , ni maladie ». Voilà une grande logique : quand une femme est tombée en foiblesse & en syncope , que diroit-on de celui qui , six mois après , nieroit le fait parce qu'il n'en verroit pas de trace ?

Tout le reste de ce rapport est dans le même goût. La haine seule a pu devenir capable de s'aveugler au point d'exposer au grand jour toute son incapacité , toute sa mauvaise foi , & ses mensonges. A chaque ligne on peut prendre sur le fait la mauvaise foi & l'insuffisance des trois Rapporteurs. Je n'en combats que deux ; car quant à M. Noury , je le compte pour rien , & je le crois capable même d'avouer , ce que tout le monde fait , qu'il n'a nulle espece de connoissance dans l'art des accouchemens. Quant à MM. Pietre & Deleuryes , après avoir examiné leurs rapports , j'examinerai , relativement à moi , leur personne.

Tous les faits faux de la plainte , tout ce que j'ai réfuté , tout est supposé par ces Messieurs , comme prouvé & même comme avoué par moi. C'est sur ces bases imaginaires que l'on bâtit le rapport qui me doit immoler.

La fureur enfin mene dans ce Mémoire droit au ridicule ; car on y écrit, page 5, que la matrice étant au dehors, « je ne la reconnoissois pas ; » que je la maniois & remaniois ; & qu'enfin un » signe que me fit la garde, me réveilla & m'apprit ce que c'étoit ». *Risum teneatis amici.*

Ces Messieurs font la leçon à la page 36 ; ils disent : « avec de l'adresse *peut-être* on seroit venu » à bout de réduire ». Voilà donc encore un autre *peut-être*. Celui-là prouve que les moyens de ces Messieurs sont des hypothèses qu'eux-mêmes ne croient guere applicables à tous les cas. C'est donc d'après leurs *peut-être* & les injures qu'ils vomissent, qu'il faut, selon eux, que le Magistrat prononce que je suis criminel d'impéritie.

Ainsi, selon ces Messieurs, page 29, *peut-être* » il se présente d'autres causes de renversement » que celles qu'ils ont assignées. Page 32, il y a des » causes de renversement *très-obscurés*. Page 36, » *peut-être* on pouvoit venir à bout de réduire ». Que veulent-ils que l'on conclue de ces *peut-être* ? Qu'en concluent-ils eux-mêmes dans leur peroraison ? car il y en a une très-longue, & qui vise au pathétique ; le voici : « Nous disons avec » douleur qu'il n'est pas possible d'accumuler à » si haut point faute sur faute : le moins instruit

» des élèves en chirurgie ne commettrait pas
 » pas tant & de si lourdes bévues : toute la con-
 » duite de ce médecin n'est du commencement à
 » la fin qu'un tissu d'impéritie ; mais d'impéritie
 » du premier genre». Voilà la conclusion des *peut-
 être*. Mais tout cela se réduit à une injure gros-
 sière que me disent des juges en trois façons
 différentes. Ils n'avoient pas assez de torts de dé-
 raisonner ! falloit-il qu'ils se donnassent encore
 celui d'injurier ? C'est qu'on croit quelquefois dé-
 grader ce que l'on injurie.

Est-ce donc là le ton des maîtres de l'art , ap-
 pellés par la Loi pour aider le Juge dans l'ap-
 plication de la loi , se renfermant strictement
 dans le fait & dans les circonstances qui en dé-
 pendent , comme on l'observe au précédent rap-
 port ? Non , assurément : c'est ici une Partie éga-
 rée qui produit les mouvemens insensés de la
 haine dans un délire furieux dont elle est do-
 minée. Hélas ! en quelles mains quelquefois est
 tombée la balance de Thémis ! Plus la fonction
 est noble , plus la corruption est affreuse.

Enfin , venons au résumé du rapport. « C'est
 » son peu de lumière qui a rendu total le ren-
 » versement. C'est son inexpérience , *pour ne rien*
 » *dire de plus* , qui lui a fait perdre un tems pré-

» cieux pour la réduction ». MM. Piette & Deleuryes se montrent ici à nud. Ce n'étoit d'abord que des fautes, des bévues, des impérities; mes facultés intellectuelles étoient seules attaquées; c'est ici mon honneur qu'on cherche à flétrir. On a l'audace, après avoir sali l'imagination du lecteur, de le soulever contre les mouvemens intimes de mon ame. Je somme ici MM. Piette, Deleuryes & Nourry de donner une explication claire & cathégorique de cette expression, *pour ne rien dire de plus*, sinon je prendrai acte de leur silence pour les traduire aux yeux du public comme d'atroces calomniateurs, comme des lâches, qui ne savent que fuir après avoir frappé du stylet.

Poursuivons. « C'est par ma conduite, page 39, » qu'une malheureuse femme est aujourd'hui pour » sa vie en proie aux accidens, qui font la suite » indispensable du renversement de la matrice, » & à d'autres suites plus funestes encore, & plus » ou moins prochaines ». Et à la page 31, « on » ne reconnoît dans ce viscere renversé, rien qui » décele ni vice, ni maladie ». Voilà donc ces Messieurs cherchant à émouvoir le public & les Magistrats par une possibilité d'accidens dont ils ne déterminent ni l'espece, ni l'époque, & qu'en

attendant ils garantissent très-funestes. Le tems a déjà prouvé la fausseté du pronostic qu'avoit établi dans cette affaire M. Thévenot. Ceci me rappelle un singulier trait du célèbre Rouelle. Le frere de ce savant chymiste , très-habile lui-même , avoit été malade : l'illustre Bordeu avoit été appelé & l'avoit guéri parfaitement. Le traitement , quoique couronné de succès & conforme aux principes de l'art , avoit déplu à notre chymiste. Il ne parloit jamais de ce grand médecin qu'avec fureur. Un jour dans sa ridicule colere , il dit : Bordeu ! c'est un ignorant ; il a tué mon frere que voilà.

Après une amphatique imprécation contre ceux qui croient qu'un renversement de matrice est un accident qui peut arriver à tout accoucheur , ces Messieurs apostrophent d'un ton aussi plat qu'indécent, les médecins & chirurgiens qui n'ont pas été de leur avis ; ils attaquent même jusqu'à leur probité , en disant , « vous ne le croyez irréprochable que parce que vous desirez qu'il le soit ». J'ai été l'élève de M. Petit ; j'ai osé entrer dans la carrière qu'il parcourt avec éclat. Est-ce une raison pour rejeter son opinion dans cette affaire ? Quel intérêt avoit à m'absoudre M. Sigault ? Des gens mal intentionnés ont cherché à établir entre
nous

nous une division qui, sans doute, étoit nécessaire à leur intérêt. Quel intérêt avoit à m'absoudre M. Beauloqué ? J'ai relevé quelques erreurs consignées en son ouvrage. Je lui ai prouvé un esprit de parti dans ce qu'il a écrit, sans être suffisamment instruit sur l'opération de la symphise. J'ai combattu à outrance sa pratique & son opinion sur l'usage du forceps. J'ai même été jusqu'à me servir contre lui, ou pour mieux dire contre sa pratique, qui étoit alors trop instrumentante, de l'arme du ridicule. Ne devoit-il pas avoir un ressentiment à satisfaire, s'il eût tant foi peu ressemblé à MM. Piette & Deleuryes ? Mais nos débats entre M. Beauloqué & moi ne tiennent qu'à nos opinions. Nous sommes bien loin de l'inimitié : nous nous estimons réciproquement, & nos rivalités ne peuvent qu'être utiles aux progrès d'un art important à l'humanité.

Enfin, il est plaisant de voir ces Messieurs dire aux sept autres : « la lumière de la raison vous » décillera les yeux, vous le verrez tel qu'il est ». Voilà ce que l'on appelle régenter avec un ton bien fier, les gens les plus habiles de la capitale. D'un trait de plume, on va les travestir en malhonnêtes gens qui ferment les yeux à l'évi-

D

dence. « Vous affirmez qu'on ne peut rien lui im-
» puter : suffit-il de le dire vaguement , & non-
» seulement sans preuve , mais contre des preuves
» péremptoires & des faits accumulés ? » Ces
preuves péremptoires , ces faits accumulés , sont
pour MM. Piette , Deleuryes & Noury , la
plainte & le certificat Thévenot.

Enfin , ces Messieurs s'expliquent franchement
sur le mérite des deux derniers rapports , & l'on
sent que c'est le leur qu'il préfèrent. Mais oubliant
toute bienfaisance , & qu'en qualité de Rappor-
teurs ils doivent être froids & impassibles comme
la loi , ils s'élancent dans l'arène , & sans aucune
attention aux bienfaisances , ils jettent le gantelet
aux sept Rapporteurs qui me sont favorables.
« Réfutez ces preuves avec franchise & vérité ,
» & si vous faites voir que nous nous sommes
» trompés , nous gémirons sur notre erreur ».
C'est-à-dire , qu'ils se réservent le droit de pro-
noncer sur le mérite de la réfutation qu'ils pro-
voquent ; le droit d'y répondre , le droit d'en re-
demander un autre ; ainsi à force de dits , de
contredits , de certificats , de rapports , d'écri-
tures , de procédures , de faux principes rebat-
tus , combattus , tout arriveroit au point de ne
pouvoir être intelligible pour personne.

C'est-là ce rapport que Me Broffard de Marfillac trouve si fort de preuves & même si intéressant pour le style. La logique, le style du mémoire de M. de Marfillac, rendent tout-à-fait vraisemblable son admiration étrange.

Cette volumineuse production est terminée par un morceau de sentiment. « Nous condamnons à regret ; il eût été bien plus doux pour nous de justifier ; nous en avons le plus grand desir : la force de la vérité nous a subjugués & nous arrache malgré nous le témoignage que nous lui devons ». Si le ton indécent de ce rapport ne démontroit pas le degré d'aliénation qui l'a rédigé, quelques détails sur Messieurs Piette & Deleuryes feroient voir jusqu'à quel point la justice peut compter sur leur rapport, & moi sur les dispositions amicales dont ils se crépissent.

L'ouvrage que je publiai en 1776, sur l'histoire de la doctrine des accoucheurs anciens & modernes, excita parmi quelques chirurgiens une vive commotion. Le sieur Pietre présuma assez de sa force & de ses talens pour se charger de renverser ce que j'avois établi. On lui attribua une diatribe qui parut contre moi, sous le titre de lettre d'un étudiant en chirurgie. Le raisonnement, le style, tout établissoit merveilleusement

D ij

le déguisement. Je répondis , pour donner avec plus d'intérêt un développement aux bons principes que j'avois recueillis & rétablis. Je présume que le sieur Pietre qui , sur son libelle avoit fondé quelque espoir de célébrité , en a pu attribuer la chute & le dédain à ma réfutation ; mais il s'est trompé. Un écrit , où l'on tourne Hippocrate en ridicule , où l'on prend le ton des halles , a détruit tout le piquant qu'offroit la doctrine extraordinaire d'un élève suranné.

Quant à M. Deleuryes , j'ai quelque souveraineté que , dans mon ouvrage que je n'avois consacré qu'à des noms célèbres , je mis son livre au rang de ceux qu'il falloit laisser dans leur utile obscurité. *Manet alta mente repostum judicium.*

Je songe encore que mes torts ont pu être aggravés par la circonstance suivante.

Le Pape actuel apprenant qu'à Rome beaucoup de femmes périssoient par l'ignorance des matrônes , envoya en France un Chirurgien pour qu'il se formât à la théorie & à la pratique des accouchemens. On confia son éducation à M. Deleuryes : mais l'élève écrivit à Rome une lettre , dans laquelle il se plaignit que M. Deleuryes ne le mettoit pas en état de répondre aux vues de bienfaisance de Sa Sainteté. Cette lettre arriva

avec celle que M. Deleuryes écrivoit amicalement & fans façon au Souverain Pontif pour obtenir en France le cordon noir & une pension. La réponse de Sa Sainteté au prince Doria, son Noncé en France, fut qu'il falloit donner un autre maître au sieur Asdrubal. Le prince Doria me pria de donner chez moi mes soins au sieur Asdrubal. Je lui communiquai tous mes travaux, toutes mes notes, & ce Chirurgien, après 18 mois du travail le plus opiniâtre, est retourné à Rome, où il a été fait (1) professeur public.

(1) Copie de la Lettre de M. Asdrubal, à M. Alphonse Leroy.

De Rome, le 6 Février 1786.

MONSIEUR MON CHER MAÎTRE

. Vos principes sont clairs & très-solides ; mais mes talens ne sont pas les vôtres pour les mettre à exécution. Je me flatte qu'avec mes travaux & la méditation de vos principes, & ceux que vous croirez utile de me communiquer, je tâcherai de soutenir mon emploi avec honneur, ainsi que votre gloire. Pour le respect qui vous est dû, Monsieur, je dois vous instruire que le Pape m'a élu professeur public dans l'Université de Rome, dite la Sapienza, & premier Chirurgien-Accoucheur de l'Hôpital Saint-Roch. Mes leçons commenceront pour les hommes après Pâques, & pour les femmes.

D ij

d'accouchemens pour les chirurgiens & les sages-femmes , & premier chirurgien-accoucheur de

femmes , au mois de Novembre. Les uns & les autres subiront à la fin du cours un examen public devant les professeurs de Rome , & celui qui paroitra le plus instruit aura une médaille avec le portrait du pape d'un côté , & de l'autre un accoucheur qui présente un enfant à sa mere. D'un côté de la médaille sera l'inscription : *Pio VI. Pontif. max. parenti publico* ; & de l'autre : *Usura vitæ nascentibus adferta.*

C'est un établissement qui formera époque , & qui demande l'affistance de vos talens.

. Signé FRANÇOIS ASDRUBAL.

Je pourrais citer plusieurs de mes élèves devenus illustres & honorés de grandes places. Entre autres le feu docteur Demeste , premier médecin de la principauté de Liege , un des promoteurs de la société d'émulation , connu par ses ouvrages sur l'histoire naturelle & la chymie. Pendant deux ans & demi il avoit suivi mes cours ; je lui avois communiqué particulièrement mes travaux. En arrivant à Liege , sa patrie , il pratiqua la médecine & la chirurgie avec un tel succès , qu'il ne pouvoit suffire aux fatigues de la pratique , qui bientôt altérèrent sa santé & l'enleverent à la fleur de son âge.

Je pourrais citer encore le docteur Samoïlowitz , premier médecin des gouvernemens de Catherinoslow de la Torride , associé d'un grand nombre d'académies ,

l'hôpital Saint-Roch. Voilà ce qui a produit chez M. Deleuryes l'ulcère incurable de la haine. Il s'est promis vengeance du dédain de M. Astrucal & de son estime pour mes préceptes. Dès-lors M. Deleuryes s'est transformé en grand inquisiteur de la nature. Il a formé un tribunal qui s'est chargé de me trouver coupable envers elle. Ce tribunal a fait l'accusation, les preuves, les écritures & le jugement; si même on laissoit faire M. Deleuryes il feroit l'autodafé.

Je ne répondrai point à la consultation de M. Gaultier, plus absurde, ce qui paroîtra incroyable, que celle de MM. Piette & Deleuryes. Les mêmes faits y sont supposés; les raisonnemens sont plus baroques encore. D'ailleurs, ce rapport est absolument illégal. Lors de l'assemblée de MM. les Rapporteurs, on interrogea M. Gaultier, on lui demanda son opinion. Il

déjà connu par plusieurs ouvrages. Il vint à Paris avec plusieurs autres médecins, & entre autres M. Kourica, homme d'un profond jugement. Pendant 18 mois ils ont été les auditeurs assidus de mes leçons de médecine sur les maladies des femmes. C'est ainsi que le génie de Catherine II rassemble des rayons épars dans l'Europe pour naturaliser dans ses climats le goût, les sciences & les arts.

D iv

répondit qu'il n'avoit rien à dire , parce qu'il étoit chirurgien de la malade , & qu'il s'alloit retirer par délicatesse. M. Gaultier m'avoit écrit le 22 Juin 1785 , & s'étoit annoncé comme médiateur dans cette affaire. Il me prie , par sa lettre , de venir chez lui secrètement. Ce n'étoit qu'une démarche hostile. *Fiez-vous à un galant homme* , m'écrivit-il. C'est ainsi qu'il s'annonçoit avec le dévouement le plus sincère. Il va plus loin , il me dénonce la confédération faite contre moi , par quelques-uns de ses confrères. « Je ne suis » pas , m'écrivit-il , comme l'ensemble de la société » té ». C'est Sinon qui , en présence des Troïens , abjure les sentimens des Grecs ses compatriotes. J'avoue que si j'avois eu l'ombre d'un tort , la bonhomie de ce langage m'eût séduit , & j'eus laissé entrer le cheval de bois dans la place. Mais toutes ces protestations & ces offres du sieur Gaultier , ayant abouti à la proposition de donner de l'argent pour étouffer , disoit-il , cette affaire , je me mis en garde , & lui dis : « je fais ouvrir ma bourse au besoin des mal- » heureux : mais aussi je fais la défendre contre » qui veut la surprendre ».

Furieux de me voir échapper au piège , M. Gaultier provoque la plainte criminelle , &

m'écrit une seconde lettre , dans laquelle il me fait le reproche d'avoir très-mal parlé de lui , à qui je n'avois eu le désœuvrement de penser depuis ce moment. C'étoit , comme on le sent , pour se couvrir contre les justes reproches que méritoit sa conduite à mon égard. Au reste , je n'ai pas eu plus de confiance aux intentions qu'aux lumières d'un homme qui , en consultation avec MM. Sabatier & Beaudeløque , a ouvert l'avis d'amputer la matrice de Madame Heuzard.

Après avoir refuté ce groupe de consultants qui , par leurs haines & leurs malveillances , ont fait naître la cupidité du sieur Heuzard ; il ne me reste plus qu'à répondre à son défenseur , M. Brossard de Marillac.

Qu'un jeune Avocat , séduit par l'amour de la renommée , l'impatience dangereuse de se produire au grand jour , ait cru trouver ici une affaire d'éclat ; que même , en servant ses clients , un fol enthousiasme lui ait persuadé que la tutelle de la patrie lui étoit confiée ; qu'enfin cet orateur adolescent ait cherché à soulever contre moi l'indignation des Juges & du Public par une profusion d'apostrophes , d'exclamations , d'exagérations de style , qui , si elles ne constituent

l'éloquence, annoncent au moins l'envie d'en faire paroître, je n'ai point à m'en plaindre; mais ma modération doit s'arrêter, lorsque suppléant à ces petits moyens par des moyens atroces, Me Broffard travaille à établir contre moi dans les esprits, l'opinion du projet le plus affreux, le projet d'avoir cherché, pour cacher ma prétendue faute, à faire périr la dame Heuzard, qui ne doit au contraire son existence qu'à mes manœuvres sages & réfléchies. Quelque mépris que m'inspire, à moi personnellement, &, j'en suis bien sûr, au public lui-même, une imputation aussi révoltante, je déclare à Me Broffard, qu'animé à mon tour par le zèle social, je me crois obligé, en recourant à tous les moyens de droit convenables, de dénoncer au public un jeune Avocat qui méconnoît la dignité de sa profession au point de s'y inaugurer par la plus lâche des calomnies.

Voici quelques échantillons du mémoire de Me Broffard. Page 6: « Pourquoi M. Leroy se » conduit-il directement contre les principes de » l'art qu'il se mêle d'exercer? Vouloit-il enfe- » velir dans le tombeau de sa victime, les preuves » physiques de son impéritie? Ah! quoique sa » conduite autorise à le penser, quoique l'indé-

» cente exactitude avec laquelle il envoyoit deux
» fois par jour son élève, demander si la ma-
» lade étoit morte, justifie les soupçons du sieur
» Heuzard, nous avouons en notre particulier
» que notre cœur se refuse à le croire criminel.
» Page 42 : le zèle social qui nous anime ne
» nous permet pas de faire aucuns sacrifices à
» l'homme dont les opérations tendent à dé-
» truire la population dans sa source. Page 45 :
» est-il maintenant quelqu'un qui doute de l'im-
» périe de M. Leroy ? Peut-on réunir plus de
» preuves de ses fautes & de ses délits ? (On a
» vu quel est le singulier genre des preuves).
» Page 52 : les fautes, les délits, les impéries
» sans nombre qu'il a commis en accouchant
» Madame Heuzard, laissent suffisamment entre-
» voir l'épithète que nous pourrions lui donner.
» Qu'il descende dans son cœur & nous dise
» s'il n'a rien à se reprocher. Page 53 : les délits
» dont se plaint le sieur Heuzard, non-seule-
» ment sont graves en eux-mêmes, mais ils sont
» des délits publics ». On ne peut se méprendre
» sur ces injures & ces imputations atroces. Ce
» sont des insinuations d'un homicide prémédité ;
» & pour propager davantage toutes ces atrocités,
» conformes à celles du libelle qu'on appelle rap-

port, conformes à celles de l'écrit anonyme qu'on fit contre moi, il y a 10 ans, on a répandu par-tout ce mémoire; on l'a donné sur les boulevards, dans les cafés, aux portes des comédies: il a été mis en vente sur les quais, au Palais-Royal, chez tous les Marchands de Nouveautés, chez le Suisse de l'Ecole de Chirurgie, & enfin envoyé dans presque toutes les provinces, malgré la défense faite, en 1786, à tous les Imprimeurs, par M. le Garde des Sceaux, sur la demande qu'il lui en avoit été faite par l'ordre des Avocats, de vendre aucun mémoire d'Avocat, & contre la menace expresse d'un arrêté du même Ordre, que quiconque en vendroit ou en souffriroit la vente, seroit rayé de dessus le tableau.

Voilà donc M^e Broffard profituant les premiers essais de sa plume à la calomnie, & s'enrôlant parmi des assassins de réputation. Permettez-moi M^e Broffard de donner un conseil à votre jeunesse. On ne brille dans la carrière que vous cherchez à parcourir que par une grande énergie de caractère, par un jugement profond, & par une éloquence naturelle. Mais tout cela n'est rien encore si la probité n'en est la base; & quand on a reçu de la nature ces grandes dispositions, il ne reste plus qu'à travailler pendant

un grand nombre d'années avant de se produire : vous êtes un enfant qui vous blessez , en voulant manier les armes dangereuses des géans. Vous ne connoissez pas même les élémens de la procédure. Vous insultez jusqu'à vos juges ; car vous voulez faire entendre qu'ils m'ont fait la faveur de ne pas faire juger la cause à l'Audience. Mais cette affaire n'étoit pas susceptible d'Audience. Cette affaire mise dans l'origine en délibéré , tous les incidens relatifs devoient également être mis en délibéré ; car l'accessoire est inséparable du principal.

Vous dites que pour ne rien avancer d'inexact vous puiserez vos faits dans la plainte. Mais c'est bien mal-adroit à vous , n'y ayant pas d'information. Pouvez-vous prendre ce qui est dit dans une plainte pour une base ? Celui qui se plaint est-il exact ? & n'a-t-il pas grande attention à taire tous les faits qu'il croit lui être nuisibles ? La Justice n'est-elle pas en garde contre les faits d'une plainte qui presque toujours sont mensongers ? J'ai expliqué les faits de la plainte , & vous n'avez ni reproché , ni balancé mon explication. Pour me forger coupable , vous avez suivi la marche de MM. Thévenot , Deleuryes & Piette. Des calomnies bien démontrées , je

l'espere , des faits faux dénués de l'apparence de preuve ; ce font-là vos preuves , & même vous outrepassiez les rapports calomnieux.

Mais en me défendant contre les plus odieuses imputations , plusieurs endroits du mémoire , & la profusion avec laquelle on l'a répandu , montrent à découvert que toute cette affaire n'est qu'une espee de représentation pour le compte de quelques personnes , qui , sous prétexte de défendre l'honneur & le bien de leurs corps , ne me poursuivent que pour leur intérêt propre.

En 1776 , dans l'écrit anonyme & calomnieux que l'on publia contre moi , on me reprocha mon adoption pour la doctrine de Smellie , médecin Anglois & accoucheur très-habile : on se persuada que mon jugement avoit été déterminé par un esprit de corps ; que je voulois reporter à la médecine l'exercice d'un art qui appartenoit , disoit-on , exclusivement aux chirurgiens. On me dénonça comme un ambitieux ennemi de la chirurgie , qui l'attaquoit dans ses foyers & démembroit une partie considérable de son empire.

Me Brossard reproduit les mêmes idées dans son mémoire. Il y semble plus occupé des intérêts des chirurgiens que de ceux du sieur Heuzard : c'est qu'en effet les uns sont plutôt sa partie que

l'autre. Dès son exorde il dit que la partie des accouchemens est pour les chirurgiens une propriété qui leur est acquise par le droit, autant que par le fait : c'est, dit-il, *le patrimoine honorable des membres de la chirurgie*. Il fait plus, il differte sur l'art ; il établit des principes, fait des distinctions, & trace d'une main assurée à la médecine ses limites. A l'appui de ces assertions, il traduit des textes de manière à faire croire, ou qu'il ne les entend pas, ou qu'il les falsifie (1).

« L'accoucheur, dit-il page 10, a la pratique » sans laquelle il est impossible de bien accou- » cher ; & le médecin ne doit avoir que la théo- » rie des accouchemens ». M. Brossard, page 52, en donne la raison suivante : « Le médecin qui » s'adonne à l'étude de son art, obligé de suivre » de longues & pénibles études pour se perfec- » tionner dans une science aussi vaste que difficile ;

(1) Voici comme M. Brossard traduit l'article 10 des statuts de la Faculté : *Doctores qui chirurgicos docent chirurgica tantum doceant id est quæ ad operationem manuum pertinent*. M. Brossard traduit, que les Chirurgiens enseignent la théorie de leurs opérations aux Chirurgiens qui seuls les mettent en pratique. Mais voici la traduction exacte : que les Médecins qui enseignent les Chirurgiens ne leurs apprennent que la chirurgie, c'est-à-dire, ce qui regarde les opérations.

» ne peut pas en même tems se livrer à la pratique & aux opérations. A la page 10, il dit :
 » l'accoucheur, quand il a l'expérience fuffifante,
 » connoît tous les accidens, les prévient ou les
 » répare. Le médecin, s'il les connoît, ne fait ni
 » les prévenir, ni les réparer, puisqu'il n'a pas la
 » pratique. Enfin, pour finir le parallèle, le médecin
 » peut avoir la tête ; mais l'accoucheur a
 » toujours la main».

J'imaginois que pour comparer entre elles deux parties d'un art auffi sublime que l'art de guérir, il falloit un fens profond, des rapports précis, de grandes idées.

La réponse la plus fimple à ces vagues & triviales diftinctions, c'est l'histoire même de l'art de guérir. En Egypte, où naquit cette science, en Grece, où elle fut mise en honneur par Hippocrate, la médecine & la chirurgie n'ont jamais été féparées, ni pour la théorie, ni pour la pratique. Ces divisions furent également inconnues aux Romains ; & à moins qu'on ne prétende que par la fucceffion des tems l'intelligence humaine s'est détériorée, le bon fens feul conduira à penser qu'étant auffi analogues dans leur objet, dans leurs effets, ces deux arts, ou plutôt ces deux parties du même art, doivent,
 pour

pour l'intérêt de leur progrès, ne faire qu'un même corps de doctrine & être réunies dans les mêmes études. Enfin, si dans le mémoire du sieur Heuzard, page 52, on prétend que ces deux arts sont incompatibles, l'exemple d'Hippocrate, de Galien, de Boerhaave & de tant d'autres qui les ont cultivés & pratiqués l'un & l'autre, pourront, j'imagine, balancer une autorité aussi puérile que celle de M. Broffard de Marillac.

La séparation de la médecine & de la chirurgie ne remonte pas en France au-delà du septième siècle. Elle fut l'ouvrage de la bizarrerie de nos formes sociales. Dans ces tems d'ignorance, les ecclésiastiques étant les seuls lettrés, ils durent être seuls dépositaires de l'art de guérir; une fausse interprétation littérale d'un canon dont la barbarie des mœurs fit méconnoître l'esprit; *ecclesia abhorret sanguinem*, l'église a horreur du sang, détermina les médecins qui étoient alors tous Clercs, à abandonner à des Laïcs, qu'ils instruisirent eux-mêmes, toutes les opérations chirurgicales: delà il s'éleva deux professions différentes pour le même art. En vertu de leur droit primordial, les médecins conserverent toujours l'étude & même l'enseignement de la chirurgie.

E

mais les chirurgiens, par une extension des droits qu'on leur avoit accordés, & par un effet inévitable de l'affinité des deux arts & de la nécessité de les appliquer souvent l'un & l'autre aux mêmes circonstances, envahirent par le fait, & en très-grande partie, l'exercice de la médecine.

Je demanderai à mon tour à Me Brossard, en me servant de ses propres expressions, pourquoi la médecine, qui, à raison de ses difficultés & de son étendue, exige de longues & pénibles études, au point de nécessiter, selon lui, une séparation absolue de la pratique de la Chirurgie; pourquoi, dis-je, les chirurgiens s'ingèrent tous les jours de l'exercer sans l'avoir aucunement apprise? La médecine n'auroit-elle des difficultés que pour le médecin qui l'étudie dans toutes ses branches, qui la poursuit sous tous ses rapports? Et ne seroit-elle accessible & facile que pour le chirurgien, qui, appelé à d'autres travaux, n'a ni le tems, ni les moyens d'en apprendre la théorie?

Si les médecins veulent exercer la chirurgie, ils l'ont étudiée dans toutes ses branches; cette étude même compose la première instruction des cours de médecine. N'est-il pas ridicule de prétendre qu'un art qu'ils ont étudié, & dont plu-

seurs ont enseigné publiquement la théorie aux chirurgiens , comme je l'ai fait en 1782 dans nos écoles de médecine , puisse leur être interdit dans la pratique ? Comme si la marche naturelle pour aller à la pratique d'un art quelconque , n'étoit pas d'en apprendre auparavant la théorie ? D'ailleurs , c'est des médecins que les chirurgiens tiennent primitivement le droit d'exercer & d'enseigner la chirurgie. Les médecins qui autrefois étoient clercs en France , & qui , comme je l'ai dit , avoient trop négligé l'exercice de la chirurgie , sentirent néanmoins la nécessité de régler l'empirisme. Ils formerent à la théorie de la chirurgie des laïcs qui fréquentèrent leurs écoles , sous le titre de cliens de l'Université : la faculté leur accorda le droit de former des élèves ; mais ces chirurgiens qu'on appella lettrés , & qui ne devoient former leurs élèves qu'à la pratique des opérations , aspirèrent à enseigner la théorie. Ils se séparèrent des médecins & abandonnerent les petits travaux de la chirurgie à d'autres chirurgiens inférieurs , qui demanderent à la Faculté un enseignement qu'elle accorda. Après plus de 100 ans de divisions , de prétentions , de rivalités , la Faculté rétablit l'union entre ces deux branches de la chirurgie ; & cette époque qui

sembloit promettre dans toute la médecine une heureuse unité, produisit une division dangereuse dans l'art de guérir. La Faculté se relâcha en faveur des chirurgiens, de son droit d'enseignement, & ne se réserva que le droit qu'elle a encore d'être représentée par le Doyen, & deux de ses professeurs, à la réception de chaque Chirurgien. D'après ce que nous venons de dire, il est évident que la chirurgie est bien plus véritablement, par le droit, le patrimoine des médecins que celui des Chirurgiens.

Il y a plus, l'art des accouchemens, par sa nature, fait plus partie de la médecine que de la chirurgie; c'est ce que démontre, je l'espère, l'opuscule que je publie avec ce mémoire.

Les maladies qui accompagnent la grossesse, celles sur-tout qui suivent les couches, sont si communes, si graves, si opiniâtres dans les grandes villes, si difficiles à connoître, à distinguer, à traiter, que j'ose assurer que c'est la partie de la médecine qui exige le plus de talent, le plus de travail & d'observations. L'accouchement lui-même est bien moins du ressort de la chirurgie que de la médecine; c'est une opération de la nature qui bien rarement exige le secours de la main. Lorsque le flambeau de la

médecine aura éclairé sur le mécanisme de cette opération, un jour viendra, je l'espère, qu'on assurera la vie de toute femme dans son accouchement, & qu'on conservera le plus grand nombre de celles qui périssent de maladie dans les suites. Si dans l'état de sociabilité, la nature a chez la femme une énergie moins forte ou moins réglée que chez les femelles des animaux, les progrès de l'art, fruits de cette même sociabilité, doivent leur offrir des secours contre les dangers auxquels les exposent une constitution altérée.

En Angleterre, les médecins enseignent & pratiquent l'art des accouchemens. Le Roi de Prusse, le souverain de l'Europe qui s'est le plus occupé de la population dans ses états, & chez qui cette population s'est accrue de plus d'un tiers dans le cours de son règne, a ordonné que les médecins se livraient à la pratique des accouchemens.

Mais c'est m'occuper trop long-tems d'une discussion misérable par elle-même. L'art & ses progrès, voilà ce qui doit être l'objet de notre ambition; voilà ce qui seul intéresse le public, & non de vaines prétentions, de petites rivalités, qui ne peuvent arrêter son attention que

pour exciter son mépris. Il est vrai que jamais ces rivalités n'ont été provoquées par des chirurgiens célèbres. Un bon médecin, un habile chirurgien ont droit à la considération publique ; & la vraie distinction est celle que commande la différence des talens.

Si déjà ma réponse n'étoit trop longue, j'aurois donné un extrait de celle que je fis en 1776 à un virulent écrit qu'on publia contre moi. Si l'on y recourt (1), on y verra ma justification sur les mêmes reproches, sur les mêmes principes. Dès ce tems, la pratique des accouchemens de la part d'un médecin, étoit dénoncée au public, comme une chose monstrueuse, comme une invasion sur le patrimoine des chirurgiens. Dès ce tems, on m'imputoit des homicides avec la bonne foi ordinaire aux anonymes. On me prodiguoit des injures du même ton & avec la même noblesse de style qu'aujourd'hui. Le tems donné aux réfutations est un tems perdu pour l'étude ; c'est ce qui me fait éviter avec soin tout ce qui pourroit m'instruire des brigues fourdes, des menées clandestines de ceux

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Alphonse Leroy à son Critique*. Chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins, 1776.

qui cherchent à me persécuter ; & j'avoue que si la loi ne m'avoit forcé à me défendre, je n'aurois payé les injures de mes agresseurs, que par le silence & le mépris.

Les attaques de mes calomniateurs se reproduisent à des périodes marquées. Ainsi qu'ils se rappellent dans 10 ans à pareille époque, qu'ils me doivent un libelle, & que j'attends, comme à l'ordinaire, une bonne accusation d'impertie & d'assassinat. C'est pour eux un engagement d'honneur auquel, sans doute, ils ne manqueront pas. *Signé*, ALPHONSE LEROY.

DESMARAIS DE ROCHECOURT, Proc

De l'Imprimerie de L. CELLOT & Fils, rue des Grands
Augustins, 1787.